ALMANACH
DES DAMES

POUR 1812.

DE L'IMPRIMERIE DE LEBLANC.

SE VEND A PARIS,

Chez Treuttel et Würtz, rue de Lille, n.° 17;
— Leblanc, rue Neuve-de-l'Abbaye, n.° 1;
— Déterville, rue Hautefeuille, n.° 8;
— Lenormant, rue de Seine, n.° 8;
— Nicolle, rue de Seine, n.° 12;
— Janet, rue Saint-Jacques, n.° 59;
— Rosa, rue de Bussy, n.° 15.

ALMANACH

DES DAMES,

pour l'an 1812.



Lambert inv.t et Sculp.t

À TUBINGUE Chez J. G. Cotta Libraire.

À PARIS Chez Treuttel et Würtz Libraires.

Rue de Lille N.o 17.

CALENDRIER POUR L'AN 1812.

SAISONS.

LE PRINTEMPS commencera le 20 Mars à 6 h. 1 m. du soir, le soleil entrant au signe du Bélier, époque de l'équinoxe du Printemps.

L'ÉTÉ commencera le 21 Juin, à 3 h. 37 m. du soir, le soleil entrant au signe de l'Écrevisse, époque du solstice d'Été.

L'AUTOMNE commencera le 23 Septembre à 5 h. 31 m. du matin, le soleil entrant au signe de la Balance, époque de l'équinoxe d'Automne.

L'HIVER commencera le 21 Décembre, à 10 h. 24 m. du soir, le soleil entrant au signe du Capricorne, époque du solstice d'Hiver.

ÉCLIPSES.

Le 12 Février, Éclipse de Soleil invisible à Paris.

Le 27 Février, Éclipse totale de Lune, en partie visible à Paris. Commencement à 4 h. 3 m. du matin; totale à 5 h. 9 m.; milieu à 6 h. 1 m.; fin à 7 h. 59 m.

Le 13 Mars, Éclipse de Soleil invisible à Paris.

Le 7 Août, Éclipse de Soleil invisible à Paris.

Le 22 Août, Éclipse de Lune invisible à Paris.

Le 5 Septembre, Éclipse de Soleil invisible à Paris.

COMPUT ECCLÉSIASTIQUE.

Nombre d'or...	8.	Cycle solaire....	1.
Épacte.......	XVII.	Indiction Rom...	15.

Lettre Dominicale. E D.

Nota. On ne célèbre en France que les fêtes de PAQUES, l'ASCENSION, la PENTECÔTE, l'ASSOMPTION, la TOUSSAINT, et NOEL. Celles de l'Epiphanie, de la Fête-Dieu, des Apôtres s. Pierre et s. Paul, les fêtes patronales des Diocèses et Paroisses, se célèbrent le Dimanche le plus proche de chaque fête. L'anniversaire de la Dédicace des Eglises est fixé au dimanche qui suit l'octave de la Toussaint.

JANVIER.

Les jours croissent de 31 m. le matin et de 32 m. le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES. de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Mercredi.	CIRCONCIS.		17
2	Jeudi.	s. Basile.		18
3	Vendredi.	ste. Geneviev.		19
4	Samedi.	s. Rigobert.		20
5	*Dimanche.*	s. Siméon S.		21
6	Lundi.	L'Epiphanie.	D. Q. le 6,	22
7	Mardi.	s. Theau.	à 8 h. 28 m.	23
8	Mercredi.	s. Lucien.	du soir.	24
9	Jeudi.	s. Marcellin.		25
10	Vendredi.	s. Paul 1. her.		26
11	Samedi.	s. Théodose.		27
12	*Dimanche.*	s. Hortense.		28
13	Lundi.	Bapt. de N. S.		29
14	Mardi.	s. Hilaire.	N. L. le 14,	1
15	Mercredi.	s. Maur.	à 8 h. 27 m.	2
16	Jeudi.	s. Guillaume.	du matin.	3
17	Vendredi.	s. Antoine.		4
18	Samedi.	Ch. s. Pierre.		5
19	*Dimanche.*	s. Sulpice.		6
20	Lundi.	s. Sébastien.		7
21	Mardi.	ste. Agnès.	P. Q. le 21,	8
22	Mercredi.	s. Vincent d.	à 1 h. 58 m.	9
23	Jeudi.	ste. Emerent.	du matin.	10
24	Vendredi.	s. Babylas év.		11
25	Samedi.	C. de s. Paul.		12
26	*Dimanche.*	Septuagésime.		13
27	Lundi.	s. Julien.		14
28	Mardi.	s. Charlemag.	P. L. le 28,	15
29	Mercredi.	s. Fr. de Sal.	à 11 h. 47 m.	16
30	Jeudi.	ste. Bathilde.	du soir.	17
31	Vendredi.	s. Pierre Nol.		18

FÉVRIER.

Les jours croissent de 46 m. le matin et de 41 m. le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant de la Lune.
1	Samedi.	s. Ignace.		19
2	*Dimanche.*	Sexagésime.		20
3	Lundi.	La Purificat.		21
4	Mardi.	s. Gilbert.		22
5	Mercredi.	ste. Agathe.	D. Q. le 5,	23
6	Jeudi.	s. Vast. év.	à 4 h. 49 m.	24
7	Vendredi.	s. Romuald.	du soir.	25
8	Samedi.	s. Jean de M.		26
9	*Dimanche.*	Quinquagés.		27
10	Lundi.	ste. Scholast.		28
11	Mardi.	s. Séverin.		29
12	Mercredi.	Les Cendres.	N. L. le 12,	30
13	Jeudi.	ste. Benigne.	à 8 h. 10 m.	1
14	Vendredi.	Les 5 Pl. de N. S.	du soir.	2
15	Samedi.	s. Faustin.		3
16	*Dimanche.*	Quadragés.		4
17	Lundi.	ste. Julienne.		5
18	Mardi.	s. Siméon.		6
19	Mercredi.	ste. Isabel. 4 t.	P. Q. le 19,	7
20	Jeudi.	s. Flavien.	à 11 h. 36 m.	8
21	Vendredi.	s. Eucher.	du soir.	9
22	Samedi.	s. Félix.		10
23	*Dimanche.*	Reminiscere.		11
24	Lundi.	s. Nestor.		12
25	Mardi.	s. Mathias.		13
26	Mercredi.	s. Onesime.		14
27	Jeudi.	s. Léandre.	P. L. le 27,	15
28	Vendredi.	ste. Honorine.	à 6 h. du	16
29	Samedi.	s. Rufin.	matin.	17

MARS.

Les jours croissent de 54 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	*Dimanche.*	Oculi.		18
2	Lundi.	s. Adrien.		19
3	Mardi.	ste. Camille.		20
4	Mercredi.	s. Eugène.		21
5	Jeudi.	s. Virgile.		22
6	Vendredi.	ste. Colette.	D. Q. le 6,	23
7	Samedi.	ste. Félicité.	à 9 h. 58 m.	24
8	*Dimanche.*	Lætare.	du matin.	25
9	Lundi.	ste. Françoise.		26
10	Mardi.	s. Doctrové.		27
11	Mercredi.	les 40 martyrs.		28
12	Jeudi.	s. Pol.		29
13	Vendredi.	ste. Euphrasie	N. L. le 13,	1
14	Samedi.	s. Lubin.	à 6 h. 31 m.	2
15	*Dimanche.*	La Passion.	du matin.	3
16	Lundi.	s. Longis.		4
17	Mardi.	ste. Gertrude.		5
18	Mercredi.	s. Alexandre.		6
19	Jeudi.	s. Joseph.	P. Q. le 19,	7
20	Vendredi.	La Compass.	à 11h. 10m.	8
21	Samedi.	s. Bénoit Ab.	du soir.	9
22	*Dimanche.*	Les Rameaux.		10
23	Lundi.	s. Aphrodise.		11
24	Mardi.	s. Eusèbe.		12
25	Mercredi.	s. Herbland.		13
26	Jeudi.	s. Ludger.		14
27	Vendredi.	Vendr. saint.		15
28	Samedi.	s. Théodore.	P. L. le 28,	16
29	*Dimanche.*	PAQUES.	à minuit 25	17
30	Lundi.	s. Rieule.	minutes.	18
31	Mardi.	ste. Cornélie.		19

AVRIL.

Les jours croissent de 49 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Mercredi.	s. Hugues.		20
2	Jeudi.	s. F. de Paule.		21
3	Vendredi.	s. Richard.		22
4	Samedi.	s. Ambroise.	D. Q. le 4,	23
5	*Dimanche.*	Quasimodo.	à 11 h. 14	24
6	Lundi.	Annonciation.	m. du soir.	25
7	Mardi.	s. Hégesipe.		26
8	Mercredi.	s. Gauthier.		27
9	Jeudi.	s. Procope.		28
10	Vendredi.	s. Macaire.		29
11	Samedi.	s. Léon P.	N. L. le 11,	30
12	*Dimanche.*	s. Florentin.	à 3 h. 36 m.	1
13	Lundi.	s. Hermionne.	du soir.	2
14	Mardi.	s. Tiburce.		3
15	Mercredi.	s. Maron.		4
16	Jeudi.	s. Paterne.		5
17	Vendredi.	s. Isidore.		6
18	Samedi.	s. Parfait.	P. Q. le 18,	7
19	*Dimanche.*	s. Garnier	à midi 50	8
20	Lundi.	s. Théotime.	minutes.	9
21	Mardi.	s. Anselme.		10
22	Mercredi.	s. Opportune.		11
23	Jeudi.	s. Georges.		12
24	Vendredi.	s. Clet.		13
25	Samedi.	s. Marc.		14
26	*Dimanche.*	s. Polycarpe.	P. L. le 26,	15
27	Lundi.	s. Frédéric.	à 5 h 20 m.	16
28	Mardi.	s. Vital.	du soir.	17
29	Mercredi.	ste. Marie Eg.		18
30	Jeudi.	s. Eutrope.		19

MAI.

Les jours croissent de 39 m. le matin et de 38 le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS. des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Vendredi.	s. Jacq. s. Ph.		20
2	Samedi.	s. Athanase.		21
3	*Dimanche.*	Inv. de la S. C.		22
4	Lundi.	Les Rogations.	D. Q. le 4,	23
5	Mardi.	s. Pie. P.	à 8 h. 46 m.	24
6	Mercredi.	s. Jean P. Lat.	du matin.	25
7	Jeudi.	L'ASCENS.		26
8	Vendredi.	s. Stanislas.		27
9	Samedi.	s. Grég. de N.		28
10	*Dimanche.*	s. Desiré.	N. L. le 10,	29
11	Lundi.	s. Mamert.	à 11 h. 48 m.	1
12	Mardi.	s. Nérée.	du soir.	2
13	Mercredi.	ste. Agnès.		3
14	Jeudi.	ste. Restitue.		4
15	Vendredi	s. Achille.		5
16	Samedi.	s. Honoré. v. j.		6
17	*Dimanche.*	LA PENTEC.		7
18	Lundi.	s. Venant.	P. Q. le 18,	8
19	Mardi.	s. Célestin.	à 4 h. 25 m.	9
20	Mercredi.	s. Bernard. 4 t.	du matin.	10
21	Jeudi.	s. Hospice.		11
22	Vendredi.	ste. Julie.		12
23	Samedi.	s. Didier.		13
24	*Dimanche.*	La Trinité.		14
25	Lundi.	s. Urbain.		15
26	Mardi.	s. Philip. de C.	P. L. le 26,	16
27	Mercredi.	s. Emile.	à 7 h. 43 m.	17
28	Jeudi.	La Fête-Dieu.	du matin.	18
29	Vendredi.	s. Maximin.		19
30	Samedi.	s. Hubert.		20
31	*Dimanche.*	ste. Petronille.		21

JUIN.

Les jours croissent de 8 m. le matin et de 7 m. le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Lundi.	s. Pamphile.		22
2	Mardi.	s. Pothin.		23
3	Mercredi.	ste. Clotilde.	D. Q. le 2,	24
4	Jeudi.	s. Erasme.	à 3 h. 19 m.	25
5	Vendredi.	s. Boniface.	du soir.	26
6	Samedi.	s. Norbert.		27
7	*Dimanche.*	s. Mériadec.		28
8	Lundi.	s. Médard.		29
9	Mardi.	ste. Pelagie.		1
10	Mercredi.	s. Landri.	N. L. le 9,	2
11	Jeudi.	s. Barnabé.	à 7 h. 59 m.	3
12	Vendredi.	s. Basilide.	du matin.	4
13	Samedi.	s. Ant. de Pad.		5
14	*Dimanche.*	s. Rufin.		6
15	Lundi.	s. Guy.		7
16	Mardi.	s. Fargeau.		8
17	Mercredi.	s. Avit.	P. Q. le 16,	9
18	Jeudi.	ste. Marine.	à 9 h. 16 m.	10
19	Vendredi.	s. Gerv. s. Pro.	du soir.	11
20	Samedi.	ste Florence.		12
21	*Dimanche.*	s. Leufroi.		13
22	Lundi.	s. Paulin.		14
23	Mardi.	s. Prosper.		15
24	Mercredi.	s. Jean Bapt.	P. L. le 24,	16
25	Jeudi.	s. Agoard.	à 7 h. 42 m.	17
26	Vendredi	s. Babolein.	du soir.	18
27	Samedi.	s. Thibault.		19
28	*Dimanche.*	s. Irénée.		20
29	Lundi.	s. Pier. s. Paul.		21
30	Mardi.	Com. de s. Pa		22

JUILLET.

Les jours diminuent de 28 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Mercredi.	s. Martial.	D. Q. le 1,	23
2	Jeudi.	Visit. de N. D.	à 8 h. 2 m.	24
3	Vendredi.	s. Anatole.	du soir.	25
4	Samedi.	Tr. de s. Mart.		26
5	*Dimanche.*	ste. Zoé.		27
6	Lundi.	ste. Lucie.		28
7	Mardi.	ste. Aubierge.		29
8	Mercredi.	s. Aquilas.	N. L. le 8,	30
9	Jeudi.	s. Cyrille.	à 5 h. 22 m.	1
10	Vendredi.	ste. Félicité.	du soir.	2
11	Samedi.	Tr. de s. Ben.		3
12	*Dimanche.*	ste. Victoire.		4
13	Lundi.	s. Turiaf.		5
14	Mardi.	s. Bonavent.		6
15	Mercredi.	s. Henri.		7
16	Jeudi.	N. D. du M. C.	P. Q. le 16,	8
17	Vendredi.	s. Sperat.	à 2 h. 34 m.	9
18	Samedi.	s. Th. d'Aq.	du soir.	10
19	*Dimanche.*	s. Vinc. de P.		11
20	Lundi.	ste. Marguer.		12
21	Mardi.	s. Victor.		13
22	Mercredi.	ste. Magdelei.		14
23	Jeudi.	s. Apollinaire.		15
24	Vendredi.	ste. Christine.	P. L. le 24,	16
25	Samedi.	s. Jac. s. Chr.	à 5 h. 54 m.	17
26	*Dimanche.*	s. Joachim.	du matin.	18
27	Lundi.	s. Georges.		19
28	Mardi.	ste. Anne.		20
29	Mercredi.	s. Loup.	D. Q. le 31,	21
30	Jeudi.	s. Ignace.	à minuit 27	22
31	Vendredi.	s. Germ. d'Au.	minutes.	23

AOUT.

Les jours diminuent de 48 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Samedi.	s. Pier. aux lie.		24
2	*Dimanche.*	s. Etienne P.		25
3	Lundi.	Inv. de s. Et.		26
4	Mardi.	S de la S. C.		27
5	Mercredi.	s. Dominique.		28
6	Jeudi.	Trans. de N. S.		29
7	Vendredi.	s. Gaetan.	N. L. le 7,	1
8	Samedi.	s. Justin.	à 5 h. 4 m.	2
9	*Dimanche.*	s. Spire.	du matin.	3
10	Lundi.	s. Laurent.		4
11	Mardi.	ste. Suzanne.		5
12	Mercredi.	ste. Claire.		6
13	Jeudi.	s. Hyppolite.		7
14	Vendredi.	s. Eusèbe. v. j.		8
15	Samedi.	L'ASSOMPT. S. NAPOL.	P. Q. le 15,	9
16	*Dimanche.*	s. Roch.	à 7 h. 37 m.	10
17	Lundi.	s. Mamès.	du matin.	11
18	Mardi.	ste. Hélène.		12
19	Mercredi.	s. Jules.		13
20	Jeudi.	s. Bernard.		14
21	Vendredi.	ste. Chantal.		15
22	Samedi.	s. Symphor.	P. L. le 22,	16
23	*Dimanche.*	s. Timothée.	à 3 h. 8 m.	17
24	Lundi.	s. Barthelemi.	du soir.	18
25	Mardi.	s. Louis.		19
26	Mercredi.	s. Zéphirin.		20
27	Jeudi.	s. Cesaire.		21
28	Vendredi.	s. Augustin.		22
29	Samedi.	s. Médéric.	D. Q. le 29,	23
30	*Dimanche.*	s. Fiacre.	à 6 h. 10 m.	24
31	Lundi.	s. Ovide.	du matin.	25

SEPTEMBRE.

Les jours diminuent de 52 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Mardi.	s. Leu. s. Gill.		26
2	Mercredi.	s. Lazare.		27
3	Jeudi.	s. Grégoire.		28
4	Vendredi.	ste. Rosalie.		29
5	Samedi.	ste. Reine.	N. L. le 5,	30
6	*Dimanche.*	s. Eleuthère.	à 7 h. 31 m.	1
7	Lundi.	s. Cloud.	du soir.	2
8	Mardi.	Nat. de N. D.		3
9	Mercredi.	s. Omer.		4
10	Jeudi.	s. Nicolas Tol.		5
11	Vendredi.	s. Hyacinthe.		6
12	Samedi.	s. Raphaël.		7
13	*Dimanche.*	s. Maurice.	P. Q. le 13,	8
14	Lundi.	Ex. de la S. C.	à 11 h. 48 m.	9
15	Mardi.	ste. Euphém.	du soir.	10
16	Mercredi.	s. Cyprien. 4t.		11
17	Jeudi.	s. Lambert.		12
18	Vendredi.	s. Jean Chry.		13
19	Samedi.	ste. Sophie.		14
20	*Dimanche.*	s. Eustache.		15
21	Lundi.	s. Mathieu.	P. L. le 21,	16
22	Mardi.	s. Maurice.	à minuit.	17
23	Mercredi.	ste. Thecle.		18
24	Jeudi.	s. Andoche.		19
25	Vendredi.	s. Firmin.		20
26	Samedi.	ste. Justine.		21
27	*Dimanche.*	s. Côme.	D. Q. le 27,	22
28	Lundi.	s. Cérant.	à 2 h. 41 m.	23
29	Mardi.	s. Michel.	du soir.	24
30	Mercredi.	s. Jérôme.		25

OCTOBRE.

Les jours diminuent de 53 m. le matin et de 52 m. le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Jeudi.	s. Remy.		26
2	Vendredi.	ss. Anges Gar.		27
3	Samedi.	s. Denis l'Ar.		28
4	*Dimanche.*	s. Franç. d'As.		29
5	Lundi.	ste. Aure.	N. L. le 5,	30
6	Mardi.	s. Bruno.	à midi 19m.	1
7	Mercredi.	s. Serge.		2
8	Jeudi.	s. Demetre.		3
9	Vendredi.	s. Denis év.		4
10	Samedi.	ste. Telchide.		5
11	*Dimanche.*	s. Nicaise.		6
12	Lundi.	s. Donatien.		7
13	Mardi	s. Geraud.	P. Q. le 13,	8
14	Mercredi.	s. Calliste.	à 2 h. 34 m.	9
15	Jeudi.	ste. Thérèse.	du soir.	10
16	Vendredi.	s. Gal.		11
17	Samedi.	s. Cerboney.		12
18	*Dimanche.*	s. Luc.		13
19	Lundi.	s. Savinien.		14
20	Mardi.	ste. Irène.	P. L. le 20,	15
21	Mercredi.	ste. Ursule.	à 9 h. du	16
22	Jeudi.	s. Melon.	matin.	17
23	Vendredi.	s. Hilarion.		18
24	Samedi.	s. Magloire.		19
25	*Dimanche.*	s. Crepin.		20
26	Lundi.	s. Théodose.		21
27	Mardi.	s. Faron.	D. Q. le 27,	22
28	Mercredi.	s. Sim. s. Jude.	à 3 h. 2 m.	23
29	Jeudi.	s. Castor.	du matin.	24
30	Vendredi.	s. Lucain.		25
31	Samedi.	s. Quentin. v. j.		26

NOVEMBRE.

Les jours diminuent de 39 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS. de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	*Dimanche.*	LA TOUSS.		27
2	Lundi.	Les Morts.		28
3	Mardi.	s. Marcel.		29
4	Mercredi.	s. Charles.	N. L. le 4,	1
5	Jeudi.	ste. Bertille.	à 6 h. 23 m.	2
6	Vendredi.	s. Léonard.	du matin.	3
7	Samedi.	s. Florent.		4
8	*Dimanche.*	stes. Reliques.		5
9	Lundi.	s. Mathurin.		6
10	Mardi.	s. Léon. P.		7
11	Mercredi.	s. Martin.		8
12	Jeudi.	s. René.	P. Q. le 12,	9
13	Vendredi.	s. Brice.	à 3 h. 24 m.	10
14	Samedi.	s. Fleury.	du matin.	11
15	*Dimanche.*	Dédicace.		12
16	Lundi.	s. Maclou.		13
17	Mardi.	s. Agnan.		14
18	Mercredi.	s. Aude.	P. L. le 18,	15
19	Jeudi.	ste. Elisabeth.	à 6 h. 39 m.	16
20	Vendredi.	s. Edmond.	du matin.	17
21	Samedi.	Prés. de N. D.		18
22	*Dimanche.*	ste. Cécile.		19
23	Lundi.	s. Clément.		20
24	Mardi.	s. Séverin.		21
25	Mercredi.	ste. Catherine.	D. Q. le 25,	22
26	Jeudi.	ste. Gen. Ard	à 7 h. 29 m.	23
27	Vendredi.	s. Vital.	du soir.	24
28	Samedi.	s. Maxime.		25
29	*Dimanche.*	Avent.		26
30	Lundi.	s. André.		27

DÉCEMBRE.

Les jours diminuent de 8 m. le matin et d'autant le soir.

Quant. du Mois.	JOURS de la SEMAINE.	NOMS des SAINTS.	PHASES de la LUNE.	Quant. de la Lune.
1	Mardi.	s. Eloi.		28
2	Mercredi.	s. Franç. Xav.		29
3	Jeudi.	s. Mirocle.		30
4	Vendredi.	ste. Barbe.	N. L. le 4,	1
5	Samedi.	s. Sabas.	à minuit 29	2
6	*Dimanche.*	AN. DU COUR.T	minutes.	3
7	Lundi.	ste. Fare.		4
8	Mardi.	La Concept.		5
9	Mercredi.	ste. Eulalie.		6
10	Jeudi.	ste. Valère.		7
11	Vendredi.	s. Fuscien.	P. Q. le 11,	8
12	Samedi.	s. Damase.	à 2 h. du	9
13	*Dimanche.*	ste. Luce.	soir.	10
14	Lundi.	s. Nicaise.		11
15	Mardi.	s. Mesmin.		12
16	Mercredi.	ste. Adélaï. 4 t.		13
17	Jeudi.	ste. Olimp.		14
18	Vendredi.	s. Gatien.	P. L. le 18,	15
19	Samedi.	s. Timoléon.	à 5 h. 32 m.	16
20	*Dimanche.*	s. Philogone.	du matin.	17
21	Lundi.	s. Thomas ap.		18
22	Mardi.	s. Chérémon.		19
23	Mercredi.	ste. Victoire.		20
24	Jeudi.	s. Yves. v. j.		21
25	Vendredi.	NOEL.	D. Q. le 25,	22
26	Samedi.	s. Etienne.	à 3 h. 16 m.	23
27	*Dimanche.*	s. Jean apôtre.	du soir.	24
28	Lundi.	ss. Innocens.		25
29	Mardi.	s. Thomas ca.		26
30	Mercredi.	ste. Colombe.		27
31	Jeudi.	s. Sylvestre.		28



David pinx.t *Lambert sculp.*

EXPLICATION
DES FIGURES.

I.

BÉLISAIRE,

Par M. David.

Ce beau tableau commença la réputation de son auteur, soutient encore sa juste célébrité, et, de même que tous ceux du même artiste, a changé le système de l'école moderne, en la ramenant aux principes solides, au grandiose, à la pureté des formes, à la simplicité de la composition, aux expressions énergiques, à l'étude de la nature.

Bélisaire, aveugle, recevant l'aumône, est reconnu par un soldat romain qui avoit servi sous ses ordres.

Les historiens ne sont pas d'accord sur cette dernière époque de la vie de Bélisaire, qui, réduit à l'état le plus déplorable, privé de la lumière, est offert dans ce tableau comme un exemple terrible de l'inconstance de la fortune et de l'ingratitude des hommes; mais c'est ainsi qu'elle a dû s'offrir aux pinceaux

de l'artiste, et David n'a rien négligé de ce qui pouvoit rendre cette peinture touchante.

Nous avons déjà offert au public, dans une de nos années précédentes, le même sujet traité par M. Gérard; et nous avons pensé qu'on compareroit avec plaisir la manière de ces deux grands maîtres, dont l'un sur-tout semble avoir recherché la vérité historique, et l'autre avoir porté, dans son sujet, une couleur plus poétique.

Les figures du tableau de Bélisaire sont de grandeur naturelle. Cet ouvrage, fait à Rome, fut exposé à Paris au salon de 1782. La gravure que nous donnons ici a été exécutée d'après celle de Morel, où l'auteur a adopté quelques changements sous la direction du peintre. Le même graveur a donné, depuis, celle du *Serment des Horaces*, de M. David, que nous avons offert au public l'année dernière.



C. Lorrain pinx.t Lambert sculp.

Vue du campo Vaccino.

II.

VUE DU CAMPO-VACCINO,

Par Claude Lorrain.

Ici s'assembla, pendant mille ans, le peuple romain. Les bestiaux foulent aujourd'hui l'arène où tant de fois furent agitées les destinées du monde.

Cette vue est prise du mont Capitolin. L'arc de Septime Sévère occupe, sur le devant, la gauche du tableau. La tradition veut que la tour lointaine, dont la cîme élevée s'aperçoit au-dessus de l'arc de triomphe, soit un ouvrage de Trajan, destiné au service de sa garde. Au-delà cette voûte colossale, est celle du temple de la Paix, gigantesque édifice, construit sous le règne de Vespasien. Le péristile, formé de six colonnes, sur lequel cette voûte semble dominer, est celui du temple érigé, par un sénatus-consulte, à Antonin et à Faustine : le reste de l'enceinte sert aujourd'hui d'église au collège des pharmaciens. Non loin de là, sont les ruines du temple de Rémus et Romulus : c'est maintenant l'église Saint-Côme et Saint-Damien. Dans le fond, on aperçoit le Colysée se dessinant sur le ciel.

Dans l'enfoncement de la perspective et, pour ainsi dire, à l'horizon, on distingue l'arc de triomphe érigé à Vespasien et à Titus, vainqueurs de la Judée. Ce long mur que l'on aperçoit, à droite, sur un plan reculé, renferme les jardins Farnèse. La fontaine qui décore la place a succédé à la tribune aux harangues. Son bassin circulaire est le plus grand vase qui nous reste de l'antiquité ; il est d'un granit oriental devenu très-rare. Non loin de cette fontaine, les trois colonnes, vues de face, appartenoient au temple de Jupiter Stator; d'autres disent au bâtiment des Comices. Les trois autres colonnes, placées sur le devant du tableau, faisoient partie du temple de la Concorde.

Ce tableau a toujours joui d'une haute réputation pour l'intérêt du site, la fidélité de la représentation et la beauté du coloris. Les figures sont de Jean Miel.



Dominiquin pinx.t Lambert sculp.

Timoclée devant Alexandre.

III.

TIMOCLÉE DEVANT ALEXANDRE,

Par le DOMINIQUIN.

C'EST Plutarque qui nous a transmis l'histoire de Timoclée. Nous regrettons de ne pouvoir emprunter la naïve traduction d'Amyot pour raconter cette aventure, d'ailleurs assez connue. On sait qu'après la prise de la ville de Thèbes par Alexandre, un capitaine logé chez Timoclée, dame illustre, voulut lui faire violence et la forcer à lui découvrir ses trésors ; que cette courageuse femme, après lui avoir dit qu'elle les avoit cachés dans un puits, profita de l'avidité de cet homme pour l'y précipiter et l'y ensevelir sous des pierres, à l'aide de ses femmes. Les soldats ayant découvert la mort de leur capitaine, saisirent Timoclée et ses enfants, et les conduisirent devant Alexandre, qui, frappé de la magnanimité et de la noble contenance de cette héroïne, la mit en liberté.

Le Dominiquin a choisi pour son tableau le moment où Timoclée est amenée devant Alexandre. La disposition convient au cadre, et l'expression de ses figures est sublime.

Alexandre a une figure douce et majestueuse; Timoclée une contenance noble et assurée. On partage les craintes et les alarmes de ses deux enfants qui la suivent; et le groupe du soldat qui porte un petit enfant dans ses bras, est admirable. Le fond représente l'entrée de la ville de Thèbes.



Vander Werff pinx.t Lambert sculp.

Les Nymphes.

IV.

LES NYMPHES,

De VANDER WERF.

L'IDÉE de ce tableau est poétique, et il sembleroit meme qu'une idylle en auroit fourni le sujet.

Les mélodieux accents de la flûte d'un jeune berger ont attiré deux Hamadryades. Elles sortent, en dansant, d'un bocage dont les rameaux ombragent l'hermès d'un satyre. A côté du berger, un de ses jeunes compagnons tenant un tambour de basque, et deux jeunes filles, contemplent et admirent la grâce de ces deux nymphes.

Rien de mieux composé que ce joli tableau, l'un des plus agréables de son auteur.



Robert Lefebvre pinx^t Lambert sculp.

Vénus désarmant l'Amour.

V.

VÉNUS DÉSARMANT L'AMOUR,

Par M. Robert Lefèvre.

La garvure en grand de ce joli sujet fut exécutée d'après une esquisse de ce peintre distingué. Le tableau exécuté depuis, et exposé cette année au salon, est un de ceux que les amateurs ont vu avec le plus de plaisir : on y a remarqué sur-tout l'agrément de la composition, une grande vigueur de coloris et l'effet le plus harmonieux dans la disposition du groupe.

On ne peut que regretter que les nombreuses occupations de M. Robert Lefèvre ne lui permettent pas de se livrer à un genre de travaux dans lequel il réussiroit si bien. Les nombreux portraits qu'on doit au pinceau tout-à-la-fois mâle et élégant de cet artiste, lui ont assuré la réputation la mieux méritée dans ce genre ; mais, sans s'étonner de l'empressement avec lequel on recherche l'avantage de voir ses traits retracés fidèlement, et cependant embellis par le rare talent de M. Robert Lefèvre, il est permis de s'affliger qu'il lui reste si peu de temps, pour acquérir une gloire plus solide et plus digne de lui.



Spada pinx^t *Lambert sculp.*

Le retour de l'Enfant prodigue.

VI.

L'ENFANT PRODIGUE,

Par Spada.

L'ARTISTE a rendu la plus intéressante circonstance de la parabole où il a puisé son sujet. Couvert d'une chemise en lambeaux, accablé par la misère et la maladie, l'enfant revient à son père. Le repentir de ses fautes est empreint sur sa figure décolorée. Le père, dont les traits annoncent la bonté, l'accueille avec empressement, et déjà il couvre sa nudité d'une partie de son propre manteau. Idée heureuse, qui concourt à l'expression du sujet.

Ce tableau, si recommandable par le sentiment, offre encore plusieurs beautés. Le dessin en est vrai et convenable à la nature des personnages. Le coloris a de l'harmonie et de la vigueur. La manière large et ferme dont toutes les parties sont exécutées prouve que Spada travailloit avec facilité, et d'après des principes solides.

Cet ouvrage est un de ceux qui ont le plus contribué à faire connoître en France Leonello Spada, et nous avons pensé qu'on en verroit la gravure avec d'autant plus de plaisir, que notre recueil contient cette année un fragment du retour de l'Enfant prodigue, par M. Campenon, l'un de nos poëtes les plus distingués.

VII ET VIII.

PORTRAITS

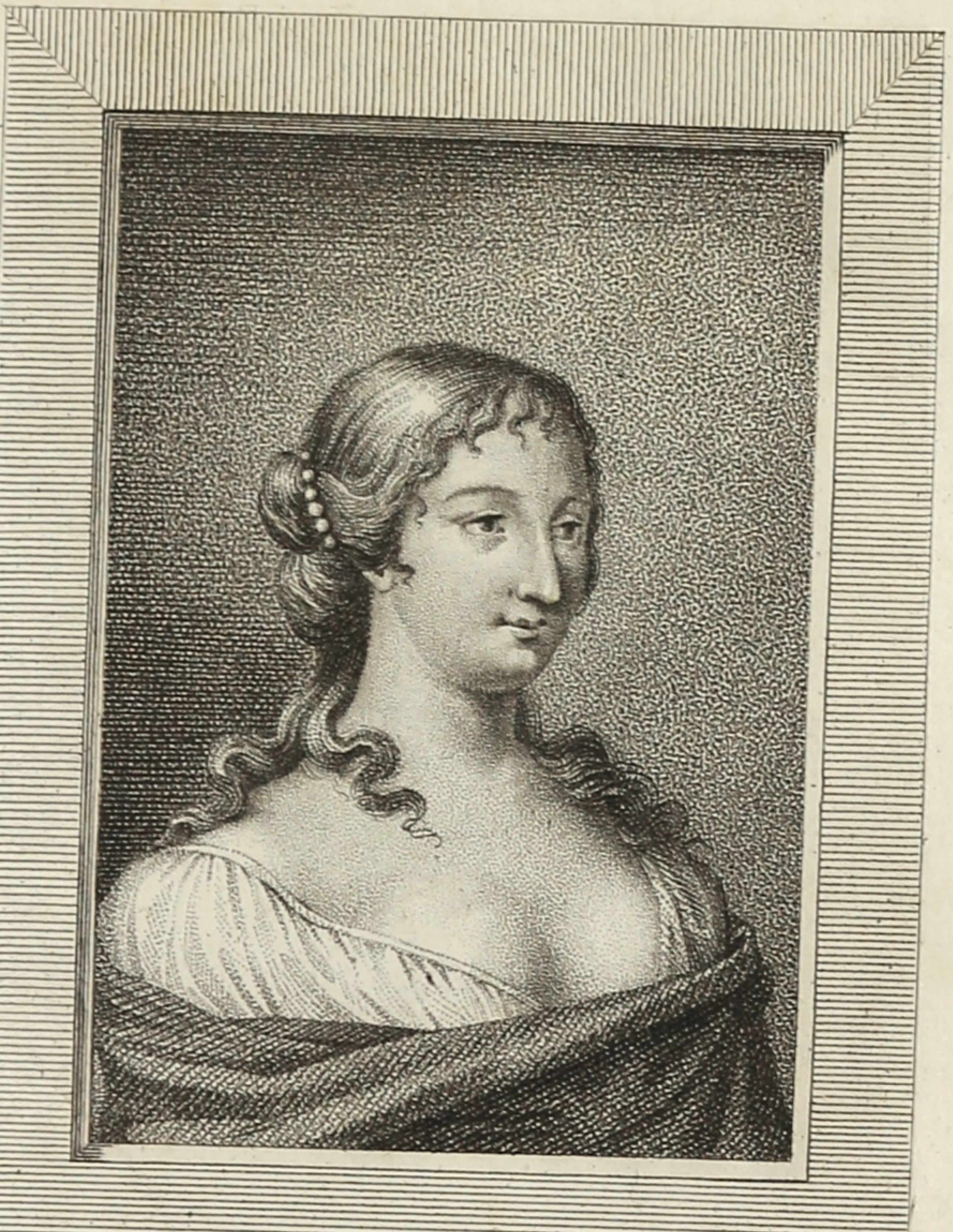
DE M.mes DESHOULIÈRES ET DE LAFAYETTE.

L'HISTOIRE de ces deux femmes célèbres est si connue qu'il seroit superflu de la rappeler ici. Nous ne parlerons pas davantage de leurs ouvrages, qui sont entre les mains de tout le monde. Toutes deux brillèrent dans le même temps, puisque toutes deux naquirent et moururent à-peu-près dans les mêmes années ; et toutes deux eurent, même de leur vivant, une renommée que la postérité a encore accrue. On peut remarquer de ces illustres contemporaines, qu'ayant été toutes deux les premiers modèles dans les différens genres de talens qu'elles possédèrent ; l'une, madame Deshoulières, n'a jamais été surpassée ni même égalée par aucune des femmes qui, depuis elle, se sont exercées à la poésie, tandis que madame de Lafayette, qui, pour me servir des expressions de Voltaire, *a fait les premiers romans où l'on ait vu les mœurs des honnêtes gens, et des aventures naturelles décrites avec grâce*, a été de beaucoup surpassée, même de nos jours, dans le genre char-



MME. DESHOULIERES.

El. Soph. Chéron pinx^t. *Lambert sculp.*



MME DE LA FAYETTE.

Ferdinand pinx.t *Lambert sculp.*

mant qu'elle a créé. Les poésies de madame Deshoulières offrent une foule de pensées fines et délicates, et beaucoup de ses vers sont passés en proverbes. Madame de Lafayette a produit les premiers romans françois dont notre nation puisse s'enorgueillir, et, sous ce rapport, peut-être peut-on la placer au premier rang.

Nous donnerons, l'année prochaine, le portrait de madame du Deffant, d'après un tableau original dont la copie se trouve à la tête d'une correspondance de cette femme célèbre avec le fameux Horace Walpole, que MM. Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Lille, n.° 17, vont publier. Nous pouvons assurer d'avance que cette correspondance, impatiemment attendue par les amis de la bonne littérature, répond parfaitement à ce qu'on attend de ces deux illustres personnages.

ALMANACH DES DAMES.

LA NAISSANCE.

HYMNE.

LÈVE-TOI, peuple de Lutèce,
Peuple de Rome, lève-toi ;
Chantez des hymnes d'allégresse,
Je vous annonce un nouveau Roi.
Il approche ce temps prédit par les Oracles,
Cet heureux âge d'or promis à l'Univers ;
Déjà depuis neuf jours resplendit dans les airs
Un signe lumineux, précurseur des miracles.
J'ai vu la planète de Mars
S'enrichir en son cours d'une étoile nouvelle,
Et venir se placer plus brillante et plus belle,
Sur le palais de nos Césars.
Mais Lucine à mes yeux fend la plaine azurée,

Du Louvre elle a franchi les tours.
Hâtez-vous, heure désirée,
Qui devez du grand siècle amener les beaux jours!
Doux moments! moments chers à tes sujets fidèles!
O mon maître! ô NAPOLÉON!
Tu l'as enfin béni de tes mains paternelles,
L'héritier de ton rang, le soutien de ton nom.
J'ai vu la Renommée, en étendant ses ailes,
Courir au même instant, à vingt peuples ravis,
Annoncer le bonheur dont nos vœux sont suivis,
Leur raconter des Dieux les faveurs solemnelles.
Le Danube, la Seine, et le Tibre, et le Rhin,
D'allégresse et d'orgueil dans leurs grottes bondissent,
Et leurs naïades applaudissent
A ce Roi, premier né de leur grand Souverain.
De ses premiers exploits, rappelant la mémoire,
L'antique Capitole, où revient la Victoire,
Se pare de lauriers qui seront toujours verts.
Enfant prédestiné, les yeux à peine ouverts,
Tu deviens d'espérance une source féconde.
Jouis de nos transports, second astre sauveur,
Et vois le ciel, la terre et l'onde,
A ton approche, Roi du Monde,
Briller d'amour et de splendeur.
Lève-toi, etc.

Tu lui donnas le jour, triomphe, ô ma Patrie!

Fière de l'avenir, lève un front radieux.
Près du berceau victorieux,
Où veille Minerve attendrie,
Regarde s'avancer les mânes glorieux
De ces rois conquérants, l'amour de nos aïeux.
Sur un nuage d'or j'aperçois Charlemagne ;
De ses pairs généreux la foule l'accompagne ;
Il parle : écoutons ses accents :
« Salut, fils du héros, dont le génie immense,
» De mon illustre empire accroissant la puissance,
» Fit plus en quelques mois que moi-même en quinze ans.
» Salut, délices de la France !
» De deux vastes États, heureux et doux lien,
» Ose tout espérer : Minerve est ton soutien.
» Couvert de son auguste égide,
» Croîs, digne fils d'un autre Alcide,
» Porte comme le sien ton nom jusques aux cieux.
» Remplis l'un et l'autre hémisphère
» De tes travaux prodigieux,
» Achève l'œuvre de ton père.
» Oui, tu l'accompliras ce superbe devoir,
» J'en ai pour garant ton sourire,
» Et cet œil animé d'un héroïque espoir
» Où tout NAPOLÉON respire.
» Oui, c'est à toi que le Destin
» A réservé le soin du bonheur de la terre ;
» Sous ton empire, Enfant divin,

» La Discorde fatale et l'homicide Guerre
» Ne troubleront plus les humains :
» Le tonnerre vengeur dormira dans tes mains.
» Charmés de tes vertus, touchés de ta clémence,
» De tes sages lois amoureux,
» Les peuples les plus valeureux,
» D'eux-mêmes se rangeant sous ton obéissance,
» T'offriront à genoux leurs tributs et leurs vœux.
» Isle jalouse, isle hautaine,
» En vain les flots sont tes remparts,
» L'Océan asservi verra briser sa chaîne,
» Westminster, sur ses tours, verra mes étendards.
» O France ! nation désormais sans rivale !
» Éole, sur les mers, prépare tes succès.
» Les mines du Chily, les trésors du Bengale,
» N'enfleront plus les ports de l'orgueilleux Anglais.
» Ces mines, ces trésors deviennent ta fortune.
» NAPOLÉON dompte Neptune,
» Et le Monde jouit d'une éternelle paix ».
Lève-toi, etc.

Il dit : à ce Héros toujours cher à la France,
D'harmonieuses voix répondent dans les airs ;
Et des palmes, des fleurs tombent en abondance
Autour de ce berceau qui porte l'espérance
Et les destins de l'Univers.
Lève-toi, etc.

Illustre Rejeton d'une tige sacrée,
Enfant chéri des immortels,
Tandis qu'en ton honneur une foule enivrée
Élève en tous lieux des autels,
Presse-toi sur le sein d'une mère adorée;
Puise dans ses yeux enchanteurs
Cet invincible attrait, cette grâce attirante
Qui rend la Majesté touchante,
Et d'abord lui livre les cœurs.
Royal Enfant, dejà tes premières tendresses
Ont effacé neuf mois de crainte et de douleurs.
LOUISE t'a souri; redouble tes caresses.
Rends à ta noble Mère en ces moments si doux,
La gloire et le bonheur qu'elle répand sur nous.
Lève-toi, etc.

Madame DUFRENOY.

CONSEIL AUX FEMMES.

JEUNES beautés qu'amour enflamme,
Jeunes beautés, écoutez-moi;
Craignez d'abandonner votre ame
Au dieu dont vous suivez la loi;

Source de joie et de tristesse,
C'est un ingrat, c'est un enfant;
Il faut user d'un peu d'adresse,
Et l'enchaîner en lui cédant.

L'amour pour vous est une affaire;
L'amour pour l'homme est un plaisir;
S'il est jaloux par caractère,
Il est volage par désir:
Imitez-le, lorsqu'il s'envole;
Dès qu'il s'irrite, osez le fuir;
Quand de sa perte on se console,
Il est prompt à reconquérir.

Quelque transport qui vous agite,
Ne pardonnez qu'avec effort:
Un pardon accordé trop vîte
Semble permettre un nouveau tort.
Que le mépris seul vous anime,
Si l'on blesse encor votre cœur;
Un second outrage est un crime;
Un premier peut être une erreur.

Ne pleurez jamais un volage,
Ne cherchez point à l'outrager;
Ce n'est qu'en montrant du courage
Qu'une femme doit se venger:

Pourtant évitez le coupable,
Vos feux pourroient se rallumer;
On trouve toujours i op aimable
L'amant qu'on doit cesser d'aimer.

Vous-même, en votre humeur légère,
N'élevez point de vains débats:
Quand un objet cesse de plaire,
On lui croit des torts qu'il n'a pas.
Le repentir suit les coquettes,
Plus on change, et moins on est bien;
Restez toutes comme vous êtes,
Aimez long-temps, ou n'aimez rien.

Souvent plus amoureux que tendre,
Un amant choque innocemment;
Il voit vos pleurs sans les comprendre,
Et blesse encore en s'excusant:
D'une fausse délicatesse
N'allez point alors vous armer;
Songez qu'un peu de maladresse
N'empêche pas de bien aimer.

Quand du Temps la faulx redoutable
Viendra moissonner vos attraits,
Qu'un esprit toujours plus aimable,
Fasse oublier un teint moins frais:

On attire par la figure,
Mais on conserve par l'esprit ;
Et l'esprit est une parure
Que jamais le temps ne flétrit.

Si la vieillesse enfin vous glace,
Sachez renoncer aux amours ;
Que l'amitié, prenant leur place,
Embellisse vos derniers jours :
Un vieux et paisible ménage
Connoît encor quelques douceurs ;
L'hiver a des jours sans nuage,
Et sous la neige il est des fleurs.

Madame la comtesse de SALM.

ANNIVERSAIRE DE MA NAISSANCE,

En mars 1807 pour mars 1808.

LE VIEILLARD CONTENT DE SON LOT.

Sur l'air : *Et j'y pris bien du plaisir.*

VERS la fin de ma carrière,
En fêtant mon jour natal,
Lorsque je jette en arrière
Un coup-d'œil impartial,
Je vois, et ne puis m'en taire ;
Que le jour auquel mes yeux
S'ouvrirent à la lumière,
Pour moi fut un jour heureux.

Le bon Ho ace s'étonne
De ce que chez les humains

On ne voit presque personne
Satisfait de ses destins.
Je n'ai point cette manie,
Et je le dis en partant,
De l'auberge de la vie
Je ne sors pas mécontent.

Pour l'ame qui vient à l'être,
Il importe grandement
Qu'au gîte où Dieu l'a fait naître,
Elle soit commodément.
Le mien est assez logeable,
Et je m'en plaindrois à tort :
J'en sais de moins agréable
Dont on se contente encor.

J'ai reçu du ciel propice
Un esprit droit, un cœur bon,
Ennemi de l'injustice,
Amoureux de la raison.
L'amitié m'en félicite,
Sans me dire une fadeur ;
Car ce n'est pas un mérite,
C'est seulement un bonheur.

Sans prétendre, avec un sage,
Qu'au monde il ne manque rien,

Comme l'auteur de l'ouvrage,
Je trouve qu'il est fort bien.
Du mal la dose est moins forte,
Quoi qu'ait pu faire Satan ;
Et celle du bien l'emporte,
Malgré le péché d'Adam.

Vers cette philosophie
Dès ma jeunesse porté,
J'ai vu sans misanthropie
L'imparfaite humanité.
J'ai compté qu'un jour les hommes
Seroient heureux et meilleurs ;
Que, si ce n'est où nous sommes,
Ce sera peut-être ailleurs.

Au temple de la Fortune,
Je n'ai point, humble suivant,
Grossi la foule importune
Que ses jeux vont décevant.
Pour la rendre favorable,
Je me suis toujours réduit
Comme l'homme de la fable,
A l'attendre dans mon lit.

Un jour gracieuse, accorte,
Elle vint en mon logis ;

Le lendemain à la porte
La traîtresse m'avoit mis.
Mais, après le grand naufrage
Où tant d'autres sont péris,
Je suis content du partage
Que j'ai sauvé des débris.

J'ai recherché la sagesse
Sans jamais en être fou,
Et je n'ai point eu d'ivresse
Qui pût me rompre le cou.
Par une ame modérée,
Toujours doucement conduit,
J'eus pour maxime sacrée :
Médiocrité suffit.

De félicités passées
Qui ne reviendront jamais,
Les images retracées
M'apportent quelques regrets ;
Mais ces regrets à mon ame
Ramènent des souvenirs
Qui ravivent quelque flamme
De mes plus jeunes plaisirs.

Sans aspirer à la gloire
Qu'atteignent les grands esprits,

Je vivrai dans la mémoire
D'un petit nombre d'amis.
Ils se souviendront des heures
Coulant comme des moments,
Quand leurs aimables demeures
Retentissoient de mes chants.

Les longs jours que la nature
A daigné me départir,
Je la verrai sans murmure
S'apprêter à les finir.
Et quand la Parque inhumaine
Aura marqué mon instant,
Je veux qu'elle me surprenne,
Ainsi qu'aujourd'hui, chantant.

Lorsque la fatale horloge
Aura sonné mon trépas,
Je veux pour unique éloge
Un *requiem* dit tout bas;
Et qu'on grave sur ma pierre:
Il fut bon sans être sot,
Et, dans sa longue carrière,
Toujours content de son lot.

M. André Morellet.

JULIEN ET GALLUS,

OU

REMÈDE CONTRE L'ENNUI.

A la brillante cour du fils de Constantin,
De deux jeunes Césars s'écouloit le destin;
Julien et Gallus avoient vu par les crimes,
Leur père et tous les leurs désignés pour victimes,
L'un sur l'autre égorgés, payer de tout leur sang
L'honneur d'être placés près du suprême rang;
De ce carnage, eux seuls, sauvés par leur foiblesse,
Devoient languir oisifs dans l'ombre et la mollesse,
Indifférents au peuple, inconnus aux soldats,
Sans crainte, aussi long-temps qu'on ne les craindroit pas.

Mais dans un sort pareil, un divers caractère
Déjà se faisoit voir chez l'un et l'autre frère.

Aux erreurs du jeune âge avec ardeur livré,
Et de charmes trompeurs chaque jour enivré,

En vains amusements Gallus perdoit sa vie ;
Tantôt un prix sans gloire excitant son envie,
Dans le cirque ses mains guidoient un char poudreux,
Tantôt de la parure et du faste amoureux,
Il recherchoit l'éclat d'une pourpre nouvelle,
Ou d'un beau diamant l'orgueilleuse étincelle ;
Les danses et les jeux prolongés dans la nuit,
Les chiens et les chevaux, les fêtes et le bruit,
Des vénales beautés la méprisable flamme,
Tous ces goûts lui laissoient un vide affreux dans l'ame ;
Et quand tout prévenoit ou flattoit ses désirs,
Il étoit malheureux à force de plaisirs.

Julien, loin du monde et dans la solitude,
Goûtoit les voluptés compagnes de l'étude ;
Des âges anciens il remontoit le cours,
Sondoit le cœur humain, épioit ses détours ;
Ce qui charme l'esprit, l'étend, le fortifie,
La poésie auguste et la philosophie,
L'art de persuader par de touchants discours,
Etoient le noble emploi de ses nuits, de ses jours
Parmi les souverains, se cherchant un modèle,
Il méditoit le livre où s'est peint Marc-Aurèle,
Ou demandoit pour prix d'un travail assidu,
A Platon l'éloquence, à Zénon la vertu.

De son frère un matin visitant la retraite,
« Je vous vois, dit Gallus, l'ame bien satisfaite.

Comment donc faites-vous ? et quels sont vos plaisirs ?
Car, enfin, vos travaux vous laissent des loisirs ;
Vous n'êtes pas toujours attaché sur un livre.
Pour moi, je suis bien las de ma façon de vivre ;
A vous ouvrir mon cœur, je suis accoutumé :
L'ennui règne à la cour, et j'en suis consumé.
C'est un supplice affreux que tous les jours j'endure ;
Mon frère, j'en mourrai, s'il faut que cela dure ;
Je bâille en y pensant ». Julien lui répond :
« Je vous plains d'être en proie à cet ennui profond ;
Cela m'est inconnu ; mais j'y sais un remède ».
— « Ah ! Dieu ! s'il est ainsi, venez donc à mon aide,
Dit Gallus ». — « J'y consens, et dès demain matin
Je vous fais éprouver ce remède certain.
Venez voir avec moi mon champêtre domaine,
Doux présent que m'a fait ma noble aïeule Hélène ;
Aux premiers traits du jour, il nous faudra partir ;
C'est là qu'avant la nuit j'espère vous guérir.
Un assez court chemin tous deux doit nous y rendre ».
Gallus, le lendemain, ne se fit point attendre ;
A l'heure dite, il vient. — Les deux jeunes Césars
De la riche Byzance ont quitté les remparts.
Le char vole ; on abrège, en causant, le voyage ;
Julien à Gallus adresse ce langage :
« Auriez-vous oublié le vieillard Nicoclès,
Qui de nos premiers ans vit les premiers progrès ?
Notre père autrefois nous le donna pour maître ;

Il prit de nous des soins qu'on sut mal reconnoitre :
Son mérite à la cour étoit trop étranger ;
Souvent, par sa droiture, il s'y mit en danger.
Notre jeune raison, par la sienne guidée,
Fut préservée alors de toute fausse idée.
On redoutoit pour nous de si sages leçons ;
On arracha le maître à ses chers nourrissons :
A le revoir, mon frère, auriez-vous quelque joie »?
— « Sans doute ; auprès de nous qu'il vienne, qu'on l'emploie ;
J'ai su de ses leçons moins profiter que vous ;
Mais c'étoit un bonhomme ! il jouoit avec nous ;
Sa vertu n'avoit rien de triste ni d'austère ;
Eh ! qu'est-il devenu » ? — « Le croiriez-vous, mon frère,
Depuis que de la cour il est disgracié,
Moqué des courtisans et du monde oublié,
Moins satisfait du sort que de sa conscience,
Et dans les justes dieux mettant sa confiance,
Il vit pauvre et caché ? Deux filles avec lui,
De ses jours avancés, foible et dernier appui,
Languissent sans époux ; leur père, qui les aime,
Souffre de leur malheur bien plus que du sien même ».
— « O ciel ! vous m'affligez ; nous leur ferons du bien.
Je veux m'en souvenir ». — Pendant cet entretien,
Aux yeux des voyageurs la maison se découvre ;
On y touche ; on arrive, et la porte qui s'ouvre,
Laisse voir un vieillard que deux jeunes beautés
Soutiennent doucement, marchant à ses côtés.

A ce tableau touchant, Gallus, l'ame attendrie,
Reconnoît Nicoclès; il s'émeut, il s'écrie :
« Ah ! mon frère, c'est lui ! c'est notre vieil ami » !
Le vieillard s'avançant d'un pas mal affermi :
« Est-il vrai ? Je revois mes augustes pupilles !
J'espère un temps meilleur et des dieux plus faciles,
Puisque je vous retrouve, et peux vous approcher;
Moi, chez César ? Lui-même a daigné me chercher!
Son ordre auprès de lui m'appelle en ces retraites » !
— « Mon père, ce n'est point chez César que vous êtes,
Lui répond Julien ; ce domaine à mes yeux
Ne fut jamais si cher, jamais si précieux
Que lorsqu'il m'est permis d'en faire un digne usage.
De ma reconnoissance il est le foible gage;
Oui, nous sommes chez vous ». — Ce discours imprévu,
Par le rang au savoir cet hommage rendu,
La bonté de César peinte sur son visage,
Excitent des transports que son frère partage ;
Nicoclès, ses enfants, voudroient parler tous trois,
Et tous trois pour parler ne trouvent point de voix.
Dans leurs yeux attendris, des pleurs, un doux sourire,
Sont bien plus éloquents que ce qu'ils pourroient dire.

Julien satisfait : « Mon père, suivez-moi ;
Venez voir votre bien ; il vous plaira, je croi.
Sans s'étendre fort loin, ce riant apanage
Peut suffire au bonheur, peut contenter un sage ».

Il leur fait parcourir le modeste logis ;
On n'y voit point briller l'or, les meubles exquis ;
L'aimable aisance y règne, et l'orgueil s'en exile ;
De simples ornements, dont chacun est utile,
Y promettent au maître un commode séjour.
Que de reconnoissance, et de joie et d'amour
S'échappe enfin des cœurs de l'heureuse famille !
Quels regards ! quels discours ! le sentiment y brille,
Non l'esprit ; ils n'ont pas le talent des flatteurs.

On s'avance au jardin plein de fruits et de fleurs ;
D'une eau fraiche et limpide une source y bouillonne :
Un petit bois encor s'y joint et le couronne.
« Quoi ! disoit le vieillard, tout ceci m'appartient !
Qu'un asyle si doux me charme et me convient !
Julien ! ô mon fils ! c'est toi qui me le donnes !
Mes filles que tu vois, si touchantes, si bonnes,
Leur vieux père aujourd'hui les lègue à tes bienfaits !
Tranquille sur leur sort, je puis mourir en paix » !

Toutes deux cependant, spectacle plein de charmes !
Sur les mains de César laissoient couler leurs larmes,
Levoient au ciel les yeux, et d'une égale ardeur
L'invoquoient pour un père et pour un bienfaiteur.

Gallus est pénétré d'une scène si tendre ;
Il ne peut se lasser et de voir et d'entendre,
Félicite son frère, et se plaint en secret

De n'être que témoin d'un si généreux trait.
Il contemple ces lieux, cette aimable demeure :
« Heureux vieillard, ici, vous pourrez à toute heure
Voir à vos pieds voler mille légers vaisseaux,
Sillonnant l'Hellespont, se croisant sur les eaux ;
Et sur l'autre rivage à vos yeux se déploie
La campagne du Xanthe, et la place où fut Troie.
Ici, vous goûterez le frais et le repos ;
D'une orageuse cour vous oublîrez les flots.
Au bord d'une fontaine, aux ondes murmurantes,
Sur des tapis de mousse et de fleurs odorantes,
Vos filles quelquefois, assises près de vous,
Charmeront vos loisirs, et les rendront plus doux,
Tantôt par leurs discours, tantôt par la lecture
De vers qu'embellira leur voix touchante et pure.
De l'injuste destin vous braverez les coups,
Mon père, et vous serez moins à plaindre que nous ».

Mais enfin, au logis l'appétit les ramène ;
La table les rassemble ; elle est frugale et saine ;
On sert du lait, du miel, et des fruits savoureux :
Des vases ciselés coule un vin généreux ;
Un facile abandon, une gaîté décente,
Assaisonnent les mets que l'amitié présente.
Le vieillard prend sa lyre, et ses accords touchants
D'Aglaé, de Mysis accompagnent les chants.
Gallus à leurs talents prodigue son suffrage.

Julien, cependant, veut finir son ouvrage :
« Mon père, et vous, dit-il, vous aimables objets,
J'ose former pour vous encor d'autres projets ;
De vertus et d'attraits votre jeunesse ornée
Doit s'approcher bientôt des autels d'hyménée ;
Un père avec plaisir y guidera vos pas ;
De fortunés époux vous ouvriront leurs bras.
Pour former cette chaîne et la rendre légère,
Acceptez quelques dons de l'un et l'autre frère ;
Oui, Gallus avec moi veut être de moitié ;
Sa main dote Mysis, et la mienne Aglaé ».
A ces mots, des deux sœurs les chastes fronts rougissent,
Leurs yeux se sont baissés, et leurs traits s'embellissent ;
D'un regard expressif, et lui serrant la main,
Gallus a de son frère approuvé le dessein.

Bienfaiteur à son tour, de quelle jouissance
L'enivrent les accents de la reconnoissance !
Le charme qu'il éprouve est tout nouveau pour lui....
Mais quoi ! vers l'occident déjà Vesper a lui ;
Déjà montrant son disque et sa pâle lumière,
Phæbé sur l'horizon vient remplacer son frère.
« Que vois-je ? est-ce la nuit ? Qu'avec rapidité
Le temps dérobe ici son cours précipité !
Dit le prince étonné ; nous arrivons à peine :
La journée est trop courte, et sa fin trop soudaine ;
Je n'en ai pas senti les instants s'écouler ».

— « C'est que le triste ennui ne vient pas s'y mêler,
Lui dit alors son frère ; à cette maladie
Vous savez maintenant comment on remédie ;
Il ne tiendra qu'à vous de l'éloigner toujours ».
— « Oui, le remède est sûr ; j'y veux avoir recours,
Mon frère, et si l'ennui revient pour me surprendre,
En faisant des heureux, je saurai m'en défendre.
Voilà ma guérison ; vous me l'aviez bien dit ».

A ce noble discours, Julien applaudit.
Les deux princes bientôt repartent pour Byzance,
Pleins de joie, et laissant, grâce à leur bienfaisance,
Une famille heureuse, et dont l'amour, les vœux,
Les bénédictions les suivent tous les deux.

Gallus de ce beau jour conserva la mémoire ;
Lui-même avec plaisir en racontoit l'histoire ;
Il sut toujours depuis, répandant les bienfaits,
Tout prince qu'il étoit, ne s'ennuyer jamais.

Nous pouvons tous connoître un semblable délice ;
Dans l'état le plus humble, on peut rendre service,
Et d'un plus malheureux être le bienfaiteur.
Il n'est à ce plaisir nul ennui qui ne cède....
Finissons ; aussi bien je pourrois au lecteur
Faire éprouver le mal, en parlant du remède.

M. Andrieux.

LA MORT DE ROTROU.

CELUI qui dans ses vers, dictés pour l'avenir,
Evoque des héros l'imposant souvenir,
Doit prétendre, sans doute, à d'éternels hommages;
Mais quel plus digne encens obtiendront ses images;
Si, doublement fameux, il offre à son pays
Le chantre et le héros en lui seul réunis!

Dreux ainsi, dans Rotrou, vit l'accord magnanime
D'un sublime talent et d'une ame sublime.
Cette ville, où le sort jadis avoit gardé
Un revers à la France et des fers à Condé,
Honorant le poète, à sa main illustrée
Confioit de Thémis la balance sacrée.
Vers Paris, un instant par la gloire entraîné,
Des palmes du théâtre il marchoit couronné,
Et du Cid méconnu défendant la merveille,
Devant Richelieu même osoit louer Corneille.

Le cirque étoit ouvert. Rotrou voyoit les pleurs
Applaudir Venceslas et ses nobles douleurs.
Corneille, dont l'estime et l'enflamme et l'honore,

Assiste à son triomphe et l'embellit encore.
Voilà qu'un bruit fatal, trop prompt à circuler,
Aux applaudissements est venu se mêler.
Des tragiques douleurs la vue est détournée:
De moment en moment, la foule consternée
Attache sur Rotrou son regard inquiet.
On le plaint, il s'étonne; il s'informe, on se tait.
Son trouble s'en augmente : il insiste, il arrache
Le déplorable aveu du malheur qu'on lui cache.
O revers! Dreux périt sous un mal destructeur.
Rotrou frémit. Il sait qu'un hameau protecteur
Retient loin des dangers les enfants qu'il adore;
Mais ses concitoyens sont sa famille encore.
Ni les transports flatteurs de ce peuple exalté,
Ni ses amis en deuil, ni son frère attristé,
Ni les touchants regrets, ni l'amitié sincère
Du grand homme chéri qui le nomme son père,
Rien ne l'arrête; il part seul à travers la nuit,
Et cherche les périls comme un autre les fuit.
Mais sur sa route il croit, dans les vastes ténèbres,
Entendre des sanglots et des plaintes funèbres,
Et voir de ses amis les fantômes errer.
Le jour, qui de ses feux commence à l'éclairer,
Lui semble enveloppé de sinistres nuages.
Ces valons si connus, ces côteaux, ces ombrages,
Tout est changé pour lui; du deuil, de la douleur,
Tout prend à ses regards la lugubre couleur.

Il arrive : à la mort, il voit sa ville en proie.
Hélas ! ce n'étoient plus ces longs accents de joie
Qui fêtoient son retour en des temps plus heureux.
Tout demeure absorbé dans un silence affreux.
Il n'entend plus, au sein de ces tristes murailles,
Que le bruit gémissant du char des funérailles.
Il appelle en pleurant ceux qu'il a tant chéris :
La cloche du trépas répond seule à ses cris.

Ce peuple entier, cédant au malheur qui l'accable,
De vivre et de mourir à-la-fois incapable,
N'ose, pour son salut, tenter un noble effort :
L'effroi produit l'effroi, la mort produit la mort.
Cherchant à s'isoler des publiques misères,
Chacun fuit. Seulement on voyoit quelques mères
Affronter sans pâlir le fléau désastreux,
Et sauver leurs enfants en s'immolant pour eux.

Rotrou, dieu tutélaire, en ces lieux de tristesse,
Dispute avec la mort d'ardeur et de vitesse.
Son zèle, infatigable au milieu des travaux,
Donne aux uns des secours, aux autres des tombeaux.
Il est par-tout ; son ame au loin se multiplie :
Il agit, il ordonne, il menace, il supplie,
Et lui-même, affrontant l'hydre au souffle infecté,
Rassure la terreur par l'intrépidité.

Digne fils d'Apollon, sa noble insouciance,
De l'avare Plutus dédaigna la science ;

Mais offrant au malheur d'héroïques secours,
A défaut de trésors il prodigue ses jours.
Dix fois l'astre nocturne a chassé la lumière,
Sans que le doux sommeil ait touché sa paupière.
Le poids de la fatigue en vain l'accable ; en vain
La fièvre de la mort fermente dans son sein :
Il marche, et des héros, enfants de sa pensée,
La gloire disparoît, par la sienne effacée.
Nul danger, nul effroi ne peut le retenir ;
Tant de travaux heureux qu'espéroit l'avenir,
Tant d'écrits imparfaits, tant de riches idées
Que son génie encore eût long-temps fécondées ;
Tant de lauriers nouveaux à sa gloire promis ;
Il ne regrette rien, s'il meurt pour son pays.

D'un frère vainement le fidèle message
A rappelé ses pas sur un plus doux rivage :
Sa vertu rougiroit d'hésiter un instant.
Il voit venir la mort, il la voit et l'attend.
Immuable, il répond au frère qui l'implore :
« Pour la vingtième fois, j'entends depuis l'aurore
Sonner à mes côtés le lugubre beffroi :
Ce soir, si Dieu l'ordonne, il sonnera pour moi ».
Il disoit ; mais, vaincu par tant de vigilance,
Le fléau dévorant se retire en silence ;
Déjà, de bouche en bouche, à l'envi répétés,
Les bienfaits de Rotrou jusqu'aux cieux sont portés.

Des palmes à la main, vers le toit qu'il habite
Un peuple délivré vole et se précipite.
Insensés ! retenez un aveugle transport ;
Ne mêlez point vos chants aux soupirs de la mort.
Votre libérateur touche au moment suprême ;
Des coups qu'il vous épargne, il est atteint lui-même ;
C'est pour vous qu'il expire !..... Et cette foule en deuil,
Muette, tient les yeux attachés sur le seuil.
On entendoit encor dans la funèbre enceinte
Le murmure affoibli de la prière sainte ;
Le cierge des mourants versoit encor ses feux....
Aux bruits confus succède un calme ténébreux ;
C'est celui des tombeaux. Près du lit d'agonie,
Le cierge s'est éteint, la prière est finie.
Un pâle serviteur se présente interdit.
Il se tait : sa pâleur, son silence a tout dit.
Les citoyens, poussant des clameurs déchirantes,
Ont cru voir se r'ouvrir les tombes dévorantes ;
On diroit qu'à-la-fois frappés des mêmes coups,
De la mort d'un seul homme ils vont expirer tous.

On le pleure ; et déjà les demeures heureuses
Ont ouvert devant lui leurs portes lumineuses ;
Il visite déjà les bosquets éternels,
Au bruit des harpes d'or et des chants solennels,
Et passe tour-à-tour, dans ces belles retraites,
Du séjour des héros au séjour des poëtes.

Tantôt il se couronne à leurs yeux enchantés
De ces lauriers que Mars n'a point ensanglantés ;
Tantôt, seul à l'écart, sur sa lyre fidèle
Il chante les vertus dont il fut le modèle.
O rivages de l'Eure ! ô bords délicieux !
Il vous cherche toujours ; et, jusque dans les cieux,
Gardant le souvenir de sa ville chérie,
Il forme encor des vœux pour la douce patrie.

M. MILLEVOYE.

FRAGMENT

DU PARRAIN MAGNIFIQUE.

Au point milieu du siècle dix-huitième,
Un grand homme du dix-septième,
Octogénaire, abbé, seigneur très-suzerain ;
Très-pénétré de respect pour lui-même,
Et de protection pour tout le genre humain,
Devoit nommer un enfant au baptême.
Quoique sans nom encor, l'enfant allant son train,
Venoit d'avoir deux ans sans avoir de parrain.
Au reste, en attendant qu'avec magnificence

La haute dignité, la gloire, la puissance,
Vinssent l'environner de la pompe des grands,
Aux yeux de tout un peuple avide d'opulence,
De fêtes et d'événements,
Il étoit ondoyé. Le lieu de sa naissance
(Comme on vient au monde où l'on peut,
Et n'est pas de Paris qui veut.)
N'étoit simplement qu'une ville
Comme cent autres, comme mille,
Hors pourtant qu'elle avoit l'honneur et l'agrément
D'être près des états de la riche abbaye
De Monseigneur, qui, très-communément
Nécessaire à la Cour, affairé, tout-puissant,
Et sûr qu'il fait beaucoup au sort de la patrie,
Ne pouvoit que très-rarement
Quitter les soins publics pour venir un moment
Oublier dans la solitude
Les grandeurs et la multitude.
Il est (si néanmoins en louant ses talents,
Je puis tout dire, au hasard que l'envie
Interprète mal, amplifie,
Quelques défauts assez indifférents);
Il est le doyen de ces gens
Dont les prétentions éparpillent la vie
Loin de leur sphère et du bon sens;
Que la fureur d'être importants
Promène, agite, crucifie,

Et que leur vanité livre au pénible goût,
A la ridicule manie
D'être pour quelque chose en tout.
De la Mouche du coche éternelle copie,
Toujours sur les chemins, martyrs de leur folie,
Et que Versailles voit par-tout
S'ennuyer eux et compagnie,
Traverser chaque jour vingt fois la galerie,
Toujours courants à tout hasard,
Toujours pressés sans être attendus nulle part,
Remplissant constamment la même destinée;
Et, malgré les dégoûts attachés à leurs pas,
Toujours contents, au bout de leur journée,
De s'être donné l'air d'un crédit qu'ils n'ont pas.
Encor s'ils n'y briguoient que l'heureux avantage
D'approcher, de servir et d'admirer un roi
Digne par ses vertus du plus touchant hommage;
Aussi grand, aussi cher sur le trône du sage
Que le jour où lui-même, au milieu de l'orage,
Au destin des combats donnant l'ame et la loi,
Enchaînoit la victoire aux champs de Fontenoy!
Ma raison ne proscrit que leur sotte importance,
Dans le désœuvrement d'une vaine indolence,
Jouant les embarras des plus hauts parvenus,
Leur fureur d'établir leur petite existence,
Et la roturière insolence
De paroître à la Cour, dont ils sont inconnus.

A ce sublime goût qu'il reçut en partage,
Joignez chez Monseigneur la belle passion
De tout ce qui peut faire appareil, étalage,
Sujet de se montrer, représentation,
Cérémonie et personnage,
Audience, gala, jours de distinction,
Naissance, enterrement, baptême, mariage ;
Vous l'auriez vu sous tous ces traits divers,
Tel qu'il naquit aux rives de la Seine,
Pour faire les plaisirs de la nature humaine
Et les honneurs de l'univers.
D'ailleurs instruit, profond, registre de l'autre âge,
Aigle sur l'étiquette, et docteur de l'usage,
Content, serein, tranquille au milieu du fracas,
Très-brave homme dans tous les cas,
Malgré son air brusque et sauvage,
Et toujours bon François, quand il ne parle pas.

GRESSET.

MES VŒUX.

Pour charmer le cours de ma vie
Et satisfaire tous mes vœux,
Qu'aurois-je à demander aux dieux,
Si je possédois ma Lidie?
Libre de soins ambitieux,
Je verrois d'un œil dédaigneux
Même les trésors de l'Asie:
Faut-il tant d'or pour être heureux!
Non, ce n'est pas ce que j'envie.
Mais un de ces bois amoureux,
Où l'on aime à s'égarer deux;
Une maison simple et jolie,
Un ruisseau clair et sinueux,
Quelque ami d'un esprit joyeux,
Partageant ma philosophie;
Quelques auteurs, sur-tout de ceux
Qu'on relit et qu'on étudie;
Voilà, j'en atteste les Dieux,
Où se borneroient tous mes vœux,
Si je possédois ma Lidie.

M. S. E. GÉRAUD.

FRAGMENT

DU CHANT DE LA PEINTURE,

Dans le poëme des *Arts*.

NE pouvez-vous encore emprunter à l'automne
Ces scènes qu'embellit son aimable Pomone?
Voyez-vous les raisins qui parent ces côteaux?
En foule rassemblé, le peuple des hameaux
Déjà pour le pressoir a déserté les granges;
Courant, riant, sautant, ces rustiques phalanges
S'excitent par leurs cris lancés de toutes parts;
Femmes, filles, garçons, pères, enfants, vieillards,
Tout travaille à l'envi, tout s'agite et s'empresse;
Sur le raisin foulé l'un bondit et le presse;
Cet autre dans la cuve apporte les trésors
Du vin qui s'enfle, écume et bouillonne à pleins bords;
On boit, on saute, on forme une grossière danse;
On chante sans accord, on bondit sans cadence.
Alain tombe en riant d'un grossier escabeau;
Il renverse Philis, il embrasse Isabeau;

L'audace, au gré du vin, dans tous les cœurs s'éveille ;
Lise, en se débattant, jette un cri sous la treille ;
Près d'elle on voit Lucas, dont la main s'enhardit ;
La mère accourt et gronde, et la foule applaudit.
Ainsi l'automne plaît dans sa vive allégresse :
Que dis-je ? Ah ! sur la toile encore elle intéresse,
Quand, triste, elle pâlit, et touche à son déclin.
Alors, plus de plaisir, de fête, de festin ;
On n'entend plus les ris, on ne voit plus la danse ;
Une sombre vapeur, qui croît et se condense,
Enveloppe les monts et les bois confondus.
A travers les brouillards sur la terre étendus,
L'œil ne peut distinguer l'humble réduit du pâtre.
Le soleil agrandi, de son orbe rougeâtre
Jette languissamment un jour d'ombres couvert,
Et s'éloigne à l'aspect du formidable hiver.
Quelquefois, de Phœbé le disque favorable
A travers ces vapeurs épanche un jour aimable,
Comme, au sein du malheur, un charmant souvenir
Fait luire, quelquefois, un rayon de plaisir.
Oh ! que ne puis-je errer, quand cet astre se lève,
Sur le lac amoureux des remparts de Genève !
Ou plutôt, pour offrir ces effets enchanteurs,
Que ne puis-je à Rousseau dérober ses couleurs !
Une barque offriroit et Saint-Preux et Julie,
L'un eıl'autre plongés dans la mélancolie,
Et regardant ces monts, ces rochers d'alentour,

Remplis des monuments d'un malheureux amour.
Ce doux flambeau des nuits, ces clartés vagabondes,
Cet argent qui frémit et flotte sur les ondes,
Tous ces reflets si doux, ces effets si flatteurs,
Bien loin de les calmer, aiguisent leurs douleurs.
Ah ! que ne peut la mer les séparer encore.
Si, du-moins, nourrissant l'amour qui les dévore,
Il leur étoit permis encore d'espérer;
Mais se voir, s'approcher, se parler, s'adorer,
Presqu'en se possédant, touchant au bonheur même,
Sentir que pour jamais on perd tout ce qu'on aime!
C'est cet affreux tourment dont rien ne peut guérir.
Ils ont perdu l'espoir, ils n'ont plus qu'à mourir.
Ainsi, d'effets touchants l'automne se décore.

La saison des frimats, plus imposante encore,
Vous offrira ces monts de neige au loin couverts,
La pompe des glaciers, la splendeur des hivers.
Que de brillants rochers, d'informes pyramides!
Là des forêts d'albâtre, ici des mers solides,
Des torrents suspendus en lustres, en cristaux;
Des terrains inconnus à tous les végétaux;
D'indestructibles rocs, dont la force infinie
Ressemble à ces travaux qu'enfanta le génie;
Ces travaux triomphant de vingt siècles divers,
Et qui restent debout sur l'antique univers.
Voyez l'hiver encor, quand, soulevant ces ondes,

Il fait bondir la mer en ses prisons profondes,
Lorsque des aquilons les mugissants efforts
Avec un bruit affreux la roulent vers ses bords;
Peignez ses flots, gonflez leurs tourbillons avides;
Creusez leurs larges plis, et leurs sillons livides;
Sur leurs cimes offrez des vaisseaux suspendus,
Dans l'abîme profond quelques-uns descendus;
D'autres, qu'un roc affreux fracasse, et que dévore
L'onde qui les saisit, qui les vomit encore,
Les reprend, les rejette, arrache de leurs flancs
Leurs carênes, leurs mâts, leurs antennes, leurs bancs,
Leurs matelots traînés, déchirés dans les sables;
Montrez des corps brisés, des troncs méconnoissables,
Et quelques malheureux, luttant avec effort,
Qui heurlent sur ces flots, et repoussent la mort.

Quel cœur ne frémiroit de cette scène affreuse?
Et si je retraçois l'époque désastreuse
Où le ciel engloutit la terre dans ses flots,
Où le monde rentra dans l'antique chaos!
Mais, pour un tel récit, quel sera mon langage?
Où trouver des couleurs pour une telle image?
Des couleurs! Je les vois sur le divin tableau
Où l'ame du Poussin nous traça ce fléau;
Où j'admire, enflammé par son puissant génie,
De l'univers mourant l'effroyable agonie.
Plus d'astres, plus de cieux, quelques rochers déserts;

Par-tout la nuit, par-tout les dévorantes mers;
La mort par-tout. A peine, aux clartés d'un jour sombre,
Mon œil, plein d'épouvante, a vu l'horreur de l'ombre.
Tel est de ce tableau le ton sublime, affreux.
Je n'y puis distinguer que quelques malheureux,
Qui nagent répandus sur un abîme immense.
Hélas! que je les plains! ils n'ont plus d'espérance:
Ils mourront dans les flots dont ils sont poursuivis.
Qui vois-je en cette barque? une mère et son fils;
Elle veut l'arracher à la fureur de l'onde,
Et son ame survit au dernier jour du monde;
Son époux, qu'un rocher contre la mort défend,
Des bras de cette mère a reçu son enfant:
Il le tient; ô bonheur! Mais, quelle autre victime,
S'attachant à la nef, échappe au noir abîme?
Sauve-toi, malheureux! Fuis ces horribles flots.
Plus loin nage un coursier; il porte sur son dos
Un autre infortuné qui de l'esquif approche;
Il l'atteindra, j'espère. Ici, contre une roche
Se renverse un bateau; deux malheureux perdus
Sur sa dernière planche encor sont suspendus;
Un autre, en frémissant, dans sa terreur profonde,
S'attache au frêle bois qui disparoît sous l'onde.
Mais, que dis-je? ah! déjà tout s'est anéanti;
Déjà, je vois, autour de ce globe englouti,
Régner l'immensité des eaux universelles,
Et de l'antique nuit les ombres éternelles;

Pas un être vivant; tout est muet, glacé;
Le chaos recommence, et le monde a cessé.

M. PARCEVAL-GRANDMAISON.

LE BANDEAU DE L'AMOUR.

FABLE.

L'AMOUR indisposant chaque jour tous les dieux,
Jupiter résolut de l'exiler des cieux;
Mais, sur le bruit de sa disgrace,
Sa mère vint demander grâce ;
Eh ! que ne peuvent deux beaux yeux!
Jupiter, plus qu'un autre, aimoit ce doux langage.
Qu'il reste dans le firmament,
Je le veux, dit ce dieu ; mais qu'il soit prudemment
Dépouillé de tout son bagage,
De son carquois, de son bandeau,
De ses traits et de son flambeau.
Ce nouvel arrêt s'exécute :
L'Amour est dépouillé ; nouveaux cris de Cypris.
Que veut-on à présent que devienne son fils?
L'affaire, de rechef, amplement se discute

A la pluralité des voix.
Pour apaiser tout ce tapage,
Le dieu malin obtint de reprendre à son choix
Ce qu'il aime le mieux de tout son équipage.
O vous ! qui ressentez les amoureux désirs,
Devinez-vous le choix de l'enfant de Cythère ?
Il reprit son bandeau ; j'en conçois le mystère ;
Sans les illusions, que seroient nos plaisirs ?

LE PRIX.

« Quelle est la femme dans Paris
La plus digne d'un pur hommage,
Et qui, toujours aimable et sage,
Sur son sexe obtiendroit le prix,
Si ce doux prix étoit d'usage » ?

Ainsi le puissant Obéron,
Des sylphes le premier, dit-on,
Parloit à ses quatre confrères,
Qui, sur notre ingrate cité,
Où leur nom n'est plus répété,
Étendent leurs soins salutaires.

Celle que je couronnerois,
Dit l'un d'eux, sévère pour elle,
Fuiroit cette palme nouvelle.
La douceur est dans tous ses traits.
Elle a reçu de la nature
Cette grâce, noble parure
Que l'art jaloux n'imite pas.
Son rire n'a jamais d'éclats.
Des beaux-arts amante timide,
Dans l'âge encore où de plaisirs
Son sexe léger est avide,
Loin d'un monde bruyant et vide,
Elle se fait d'heureux loisirs.
Ses discours, au bon goût fidèles,
N'ont point de vaine ambition;
Mais son imagination
A la raison donne des ailes.

Le second s'exprime en ces mots:
Je pense qu'à votre suffrage
Une autre a des titres égaux.
A ses enfants elle partage
Son amour, ses soins, son repos.
Sur leurs penchants qu'elle redresse,
Veille incessamment sa tendresse.
Son exemple éloquent instruit
Leur cœur et leur raison novice;

Mais, étrangère à l'artifice,
Pour eux elle redoute et fuit
Ces éclairs d'un esprit factice
Qui souvent présagent la nuit.

Obéron gardoit le silence.
Une autre encore à votre choix,
Dit le troisième, auroit des droits.
De l'amitié sa bienveillance
Exagère les douces lois.
Par leur sort qui change et varie,
Ses amis tourmentent sa vie.
Elle adopte tous leurs destins;
Pour eux elle craint, elle espère,
Et, quand se lève un jour prospère,
Prévoit des orages lointains.
O combien cet excès l'honore!
Elle gémit sur leurs malheurs;
Mais le temps a séché leurs pleurs,
Lorsque les siens coulent encore.

Une autre, disoit le dernier,
Présente un modèle aussi rare.
Le destin pour elle est avare
De la santé, ce bien premier
Dont jamais rien ne dédommage,
Sur-tout dans le printemps de l'âge,

Que seul il feroit envier.
Sans soins pour elle et sans alarmes,
Sa souffrance est calme toujours:
C'est pour d'autres qu'elle a des larmes,
Des plaintes, de touchants discours.
Sa voix douce et pure console;
Son sourire est une leçon;
Ce monde si froid, si frivole,
Sur sa bouche aime la raison:
Ainsi la rose bienfaisante
Que battent les vents importuns,
Penchant sa tête languissante,
Exhale encor ses doux parfums.

« A ces femmes, dit le génie,
Il faudroit un prix glorieux.
Au-moins que l'équité publie
Leur exemple si précieux.
Prenez ce soin; et qu'un poëte,
Expiant de vaines chansons,
Dans ses vers proclame leurs noms ».
Tous répondent : c'est Antoinette.

M. Évariste Parny.

PÉTITION

A S. E. M. LE COMTE DE MONTALIVET, MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Monseigneur,

Le sort à nos désirs n'est pas toujours propice ;
C'est un aveugle Dieu, guidé par son caprice,
Se riant des projets des fragiles humains.
Je songeois l'autre nuit qu'il changeoit vos destins :
Du faite des grandeurs obligé de descendre,
De votre éclat il ne vous restoit plus
Qu'une grande ame et de grandes vertus ;
C'étoit à moi qu'on s'empressoit de rendre
Les hommages qui vous sont dus :
J'étois ministre, enfin ; vous étiez mon modèle.
Toujours rempli d'un noble zèle,
Mais alors inconnu, sans trésors, sans faveurs,
Par degrés vous vouliez remonter aux honneurs.
Je devins votre appui ; grâce à mon excellence,
Dans mes bureaux vous aviez un emploi,

Lorsque Morphée, en diligence,
Voyant naître le jour, est sorti de chez moi.
Mon rêve heureusement n'a changé rien en France ;
L'Etat conserve en vous un illustre soutien ;
Et moi, qui me suis vu votre égal en puissance,
Que suis-je, monseigneur ? Hélas ! je ne suis rien :
Je me repais en vain des charmes d'un mensonge ;
Pour y mêler un peu de vérité,
Ne pourriez-vous pour moi faire en réalité,
Ce que pour vous j'ai fait en songe ?

M. AUGUSTE BILLARD.

ÉPÎTRE

A UN INCONSTANT.

FAUBLAS nouveau, favori des amours,
Amant perfide, inconstant par système,
Trop aimable étourdi, que je plains et que j'aime,
Dans la ville charmante où tu passes tes jours,
As-tu déjà fait de tes tours ?
Conquérant des plus chastes belles,
Effroi des amants, des époux,

De Zéphir empruntant les ailes,
Fais-tu déjà mille jaloux,
Pour avoir fait mille infidèles ?
Il me semble te voir dans un cercle nombreux,
Lorgner la prude, agacer la coquette,
Flatter l'agnès, et d'un ton doucereux,
A la dévote oser conter fleurette.
A tes bons mots chaque belle sourit,
Et son orgueil en secret s'applaudit
D'être l'objet auquel tes vœux s'adressent.
Tes discours pleins d'esprit amusent, intéressent;
Tu fais briller mille agréments :
Un instrument est là : sous tes doigts il résonne ;
Faut-il danser, tes pas charmants
Ravissent tous les assistants.
Aux éloges que l'on te donne,
Ta vanité répond modestement,
Et chacun t'admirant s'étonne
Qu'on soit modeste avec tant de talents.
Te voilà devenu l'idole
Qu'il est du bon ton d'adorer ;
Par-tout de toi le beau sexe raffolle ;
Les mamans ont beau murmurer,
Les jaloux se désespérer,
A tes succès rien ne s'oppose :
Ton adresse métamorphose
En coquette l'agnès, et la prude en Laïs.

Mais tes vœux ne sont pas remplis ;
Il est une jeune innocente
Qui, par miracle, échappée à tes traits,
Près d'une mère attentive et prudente,
D'un cœur naïf conserve encor la paix :
Ce triomphe manque à ta gloire ;
Mais bientôt tu vas l'obtenir :
Cette aventure doit fournir
Un chapitre pour ton histoire.
Déjà Lise t'a vu, déjà tes doux propos,
Tes talents, ton esprit, tes graces, ta figure,
Trop funestes présents que te fit la nature,
De la pauvrette ont troublé le repos.
Pour la première fois s'agite
Ce cœur que l'amour a blessé ;
C'est vainement qu'il te fuit, qu'il t'évite,
Lise t'a vu, son bonheur est passé.
Un billet doux furtivement glissé
Lui peint le feu qui te dévore ;
Du rendez-vous que ton amour implore,
Pour minuit l'instant est fixé :
Le soir, on lit ce billet en cachette ;
On se trouble, on tremble, on frémit ;
On veut le déchirer, pourtant on le relit ;
Du plus pur sentiment cet aimable interprète
Retrace à chaque mot la main qui l'écrivit ;
Le cœur s'émeut ; il parle, on obéit.

Heureux amant, ton triomphe s'apprête!
A petits pas, sans lumière et sans bruit,
Tu viens heurter à la porte discrète
Que ton adresse découvrit.
Ouvrira-t-on ?... C'est hâter sa défaite;
C'est se livrer peut-être à d'éternels regrets;
On le craint; mais on t'aime, on avance, on s'arrête....
La vertu qui devroit retarder ton succès
En ce moment reste muette.
L'amour triomphe; on ouvre, tu parois....
Et ta victoire est complète;
Mais le jour vient, il faut se séparer:
Mille serments d'être à jamais fidèle
Sont prononcés et reçus par ta belle.
Traître, as-tu besoin de jurer
Une foi que ta perfidie
Dans peu de jours aura trahie!
Hélas! dans ce cœur ingénu
Tu porteras la tristesse et les larmes,
Et la douleur viendra flétrir des charmes
Qu'embellissoient la grâce et la vertu;
Une coquette agaçante et légère
Vers elle attirera tes pas;
Et séduit par ses faux appas,
Son faux esprit, sa grâce mensongère,
Tu te prendras dans ses dangereux lacs.
Alors sera vengé l'objet que tu trompas;

Le manège de la coquette
Troublera ta raison, maîtrisera ton cœur,
Et tu n'en deviendras vainqueur
Que pour rougir de ta conquête.
Dans de nouveaux liens tu courras t'engager
Et tu les briseras encor pour en changer ;
Ainsi, de maîtresse en maîtresse,
D'un jour à l'autre voltigeant,
Parfois trompé, toujours trompant,
Tu prétends charmer ta jeunesse ;
Insensé ! quelle est ton erreur,
Et quel avenir te prépare
L'attrait puissant, le charme séducteur
Qui t'éblouit et qui t'égare !
Quand la vieillesse aura ridé ton front,
De l'amour quand les ans auront éteint la flamme,
Quand devant toi les Grâces s'enfuiront,
Quels souvenirs consoleront ton ame ?
Aucun ; un vide affreux, l'abandon, la douleur,
Viendront de ta carrière empoisonner les restes ;
Tu n'auras d'autre fruit de tes erreurs funestes,
Que les regrets amers et le remords vengeur.
Ah ! d'un ami sincère apaise les alarmes,
Que ce tableau, Dorlis, fixe enfin tes regards :
Autant que les plaisirs la sagesse a des charmes ;
Il en est temps encor, rougis de tes écarts.
Entends l'amitié qui t'implore ;

Sacrifie à l'hymen tes amoureux exploits:
Le solide bonheur qu'on goûte sous ses lois
  Est le seul que ton cœur ignore;
Apprends à le connoître, en respectant ses droits;
  D'une épouse pour faire choix,
 Puisqu'il le faut, sois infidèle encore,
 Mais que ce soit pour la dernière fois.

M. SERVIÈRE.

LE RETOUR DU BANNI,

FRAGMENT

Du poëme de l'*Enfant prodigue*.

HEUREUX, sans doute, heureux est le banni,
Qui, par les siens injustement puni,
Ne porte point aux rives étrangères
De vains dépits, d'orgueilleuses misères;
Qui, pardonnant à ses frères séduits,
Même loin d'eux, à des liens détruits,
Au fond du cœur, demeure encor fidèle;
Et, lorsqu'enfin son pays le rappelle,
S'offre sans crainte aux yeux de l'amitié,

De tous ses goûts retrouve l'habitude,
Plaint les méchants, et n'a rien oublié
Que son outrage et leur ingratitude !

Du jeune Hébreu tel n'est point le retour.
Dans son exil, il a trahi l'amour ;
Il fut parjure envers un cœur fidèle ;
Et dans Gessen quand son Dieu le rappelle,
De ce séjour, que lui-même a quitté,
Plus il approche, et plus, au fond de l'ame,
De tous les siens il redoute le blâme ;
A ses regards chaque objet présenté,
D'un nouveau tort accuse son absence.
Il voit déjà tous les cœurs indignés,
Ses nœuds rompus, ses remords dédaignés ;
De sa tribu l'honorable abondance
Insulte encore à sa vile indigence ;
Sur les côteaux où rit la vigne en fleur,
Sur les moissons, sur la riche verdure,
Le malheureux lève dans sa douleur
Des yeux jaloux de toute la nature.
Et si son cœur, en ce triste abandon,
Ose s'ouvrir à l'espoir d'un pardon,
Quel doute affreux, et quelle inquiétude
De ses destins accroît l'incertitude !
S'il étoit vrai qu'un père courroucé,
Contre le fils dont il est délaissé,

Eût chez les morts emporté sa colère!
Et ce pardon, cet oubli salutaire,
Que d'une mère il a droit d'espérer,
Si de sa tombe il falloit l'implorer!
Ah! loin d'offrir à leurs cendres tranquilles
Un deuil sans fruit et des remords stériles,
Dans les déserts quand il erroit caché,
Pourquoi la mort n'a-t-elle pas tranché
Des nœuds maudits et des jours inutiles!
Son désespoir formoit ce vœu cruel,
Quand un Hébreu, de l'âge d'Azaël,
Qui, dans les jeux de leur commune enfance,
Plus d'une fois à ses yeux s'est offert,
Par le chemin qui conduit au désert,
Sort de Gessen et jusqu'à lui s'avance.
C'est de Ruben le jeune messager,
Qui, sur la route où son devoir l'appelle,
Vient chaque jour avec un soin fidèle,
Et près d'un père amène l'étranger,
Que sur son fils il veut interroger.
Du voyageur la détresse effroyable,
Ses traits changés, sur son corps presque nu
D'affreux lambeaux; aux yeux qui l'ont connu
Tout désormais le rend méconnoissable.

« Rassurez-vous : je viens vous secourir,
» lui dit l'Hébreu, qui l'aborde avec joie.

» Sur ce chemin, c'est Ruben qui m'envoie.
» Suivez mes pas; sa tente va s'ouvrir
» Au voyageur fatigué de la route.
» Des bords du Nil vous arrivez sans doute ?
» En visitant l'opulente Memphis,
» Du saint vieillard que tout Gessen révère,
» Vos yeux peut-être ont vu l'indigne fils ?
» Des longs chagrins dont il accable un père,
» Si jusqu'à vous le bruit est parvenu.....
» Vous frémissez !.... son nom vous est connu.
» Ah ! dans Gessen, jurez-moi donc de taire
» Les vils excès où l'ingrat s'endurcit;
» Plus d'une fois ce fidèle récit
» D'un juste deuil vint affliger sa mère.
» Envers les siens puisqu'il fut sans pitié,
» Que de Gessen son nom soit oublié !
» Mais vous, mon frère, allez jusqu'à la tente,
» Où du vieillard les soins vous sont offerts;
» Quelques malheurs que vous ayez soufferts,
» Espérez tout de sa vertu constante :
» Le Dieu qu'il sert, est le Dieu dont la main
» Soutient le pauvre, et nourrit l'orphelin ».

Il dit, s'éloigne, et vers Gessen devance
Le voyageur qui demeure sans voix.
Quand tous les maux l'accablent à-la-fois,
« O Dieu ! dit-il, après un long silence,

» Au malheureux, à souffrir condamné,
» Pourquoi le jour a-t-il été donné ?
» Il est trop vrai ; j'ai détruit la tendresse
» Dans tous les cœurs amis de ma jeunesse.
» Eh ! quel espoir pourrois-je encor nourrir ?
» Tout me repousse ; allons ! sachons mourir.
» Sans doute aux lieux où j'ai reçu la vie,
» L'ange vouloit qu'elle me fût ravie ».

Oh ! qu'as-tu dit ? Insensé ! Quel effroi
Vient, près du but, décourager ta foi ?
Dieu t'a gardé la mère qui t'adore,
Et d'un pardon tu peux douter encore!
Eh ! malheureux, ne dois-tu pas savoir
Tout ce que peut une ame maternelle ?
Le repentir n'est pour toi qu'un devoir,
Mais le pardon est un besoin pour elle.
Va donc, ingrat, où ta mère t'appelle !
L'orgueil en vain t'inspire un autre vœu.
Pour obtenir ce pardon nécessaire,
Tu dois porter, jusqu'aux pieds de ton père,
De tes erreurs l'humiliant aveu !

Soit que l'archange, au jeune Hébreu fidèle,
Par ce discours eût animé son zèle ;
Du sol natal soit que l'aspect vainqueur,
De ses transports calmant l'inquiétude,
Accrût sa force, et déjà dans son cœur

De ses devoirs réveillât l'habitude,
Il marche enfin Des tentes de Ruben
Il a repris la route accoutumée ;
Autour de lui, des foyers de Gessen
Il voit déjà s'étendre la fumée ;
Déjà sa course a franchi les ruisseaux
Où de Ruben s'abreuvent les troupeaux;
En s'avançant dans la fertile plaine,
Dans les jardins, il reconnoît à peine
Les bois grandis; les jeunes arbrisseaux,
A son départ famille humble et rampante,
Qui, dans les airs déployant ses rameaux,
Du vieux Ruben couvre aujourd'hui la tente.
De ce réduit qu'habite encor le deuil,
Il touche enfin le redoutable seuil,
Quand une voix, du sein de cet asile,
Se fait entendre, et l'arrête immobile :
« Oui, cher époux, ta bouche l'a promis
» (Dit cette voix qu'il ne peut méconnoître);
» A tes regards s'il ose reparoître,
» Notre Azaël est donc sûr d'être admis !
» Ah ! tu vois trop ma tendre inquiétude.
» Mais tout ici m'atteste vainement
» Et son absence et son ingratitude;
» Mon cœur, bercé d'un doux pressentiment,
» L'attend toujours dans cette solitude.
» Sans le blâmer, plains mon aveuglement.

» Eh ! de mes vœux pourrois-tu prendre ombrage ?
» C'est toi que j'aime en ta vivante image.
» Oui, ta tendresse est mon plus sûr trésor ;
» Des autres biens Nephtale est peu jalouse....
» Mais, s'il venoit, tu me verrois encor
» Heureuse mère autant qu'heureuse épouse ».

Ah ! c'en est trop. A ces mots, Azaël,
Rendu, sans doute, à sa vertu première,
Ouvre la tente, et comme un criminel,
Le cœur brisé, le front dans la poussière :
« Grâce, dit-il ! je suis ce malheureux
» Qui, s'échappant de vos bras généreux,
» Loin du séjour de son heureuse enfance
» Alla porter sa folle indépendance.
» Sur quel espoir et pour quels biens honteux
» Je dédaignai le bonheur véritable !
» Ah ! quand le cœur forme un dessein coupable,
» Dieu nous punit, en exauçant nos vœux.
» Couvert de honte, accablé de souffrances,
» La mort long-temps fut ma seule espérance ;
» Je l'implorois ; enfin, je me suis dit :
» Rassure-toi, tu ne fus pas maudit,
» Et le remords m'a conduit à mon père.
» S'il est un vœu que j'ose encor former,
» Mon lâche cœur ne vient pas réclamer
» Ces noms si doux et de fils et de frère.

» Où sont mes droits à ces titres flatteurs ?
» J'ai tout perdu, mais, pour unique grâce,
» Souffrez qu'au moins, parmi vos serviteurs,
» On me reçoive à la dernière place ».

D'un fils coupable, ô fortuné retour !
O d'une mère inépuisable amour !
Eh ! qui peindroit ce moment plein de charmes,
Cet heureux jour, payé de tant de larmes !
Dans le délire où s'égare son cœur,
Des mots sans suite échappent de sa bouche :
« Quoi ! c'est mon fils ! Mais, non ! c'est une erreur »!
Pour s'en convaincre, elle approche, le touche ;
Fixe long-temps des regards douloureux
Sur tous ses traits qu'a flétris l'indigence ;
D'un long baiser couvre son front poudreux,
Au cœur d'un père éveille l'indulgence,
Et sans regret aux pleurs qu'elle a versés,
Bénit le ciel de tous ses maux passés.

Mais le vieillard, plus calme dans sa joie :
« Quand Dieu, dit-il, près de nous te renvoie ;
» Quand, t'accusant de tes torts expiés,
» Le repentir te ramène à mes pieds,
» Je n'irai point, écoutant la colère,
» D'un vain reproche accabler ta misère.
» Pour tous tes maux, Dieu m'a donné des pleurs,
» Et des pardons pour toutes tes erreurs.

» Viens, mon enfant! Si ton cœur est sincère,
» Relève-toi; je t'ai rendu ton père ».

Dès que Ruben, par ce mot solennel,
Eut rassuré le tremblant Azaël,
Qui dans la poudre à ses pieds s'humilie,
L'ange aussitôt, témoin mystérieux
Du pacte saint qui les réconcilie,
Loin de Gessen prend son vol radieux;
Et le pardon fut écrit dans les cieux.

M. V. Campenon.

L'AQUILON ET LE ZÉPHIR.

FABLE.

Sous l'abri d'un épais feuillage,
Une rose entr'ouverte, ornement d'un bocage,
Bravoit de l'aquilon le souffle destructeur :
En vain sur le rosier il exerçoit sa rage;
Sa rage ne put rien contre la jeune fleur.
Mais du zéphir la douce haleine,
Dans l'air bientôt se fit sentir;
Et l'imprudente rose alors laissa sans peine,

Dans son sein pénétrer le souffle du zéphir.
D'abord mollement il l'effleure ;
La rose de s'épanouir :
Elle eut peu de temps à jouir,
Hélas! et vit en moins d'une heure
Tout son éclat s'évanouir.

Jeune beauté sait éviter l'offense
De ce Lovelace effronté,
Dont l'amour criminel est par-tout redoute ;
Mais bien souvent elle est sans défiance
Près de l'adroit amant qui sait, parmi les jeux,
Cacher le trait fatal à l'innocence :
Moins il est craint, plus il est dangereux.

ÉPITRE A MES AMIS

ACTUELLEMENT A PÉTERSBOURG.

Que faites-vous, amis, dans un pays de fer,
Où le cœur se ressent des rigueurs de l'hiver ?
Tandis que les brouillards sont encor sur vos têtes,
Que la voix des Autans vous livre des tempêtes,
Dans Paris on respire, et le ciel déja pur,
Se revêt, par degrés, de son voile d'azur.

L'Aurore maintenant, pour nous plus matinale,
Jette un regard d'amour sur notre capitale ;
Elle annonce Phébus, dont les premiers rayons
Nous promettent des jours et plus doux et plus longs.
Le dieu s'est élancé ; le printemps se réveille,
Flore de ses présents lui livre la corbeille ;
Il en laisse échapper quelques modestes fleurs,
Et la terre a reçu ses premières faveurs.
Attendons ses bienfaits, ils seront sans mesure,
Nous les verrons briller sur toute la nature.
D'un spectacle si beau, d'un espoir si prochain,
Vous ne pouvez jouir.... Je plains votre destin !
Lorsque sur la Néva vous portez votre vue,
La Mort semble régner sur sa vaste étendue :
Vous désirez en vain le murmure des eaux;
Elles ont le silence et le froid des tombeaux.
L'hiver respecte ici la Nymphe de la Seine ;
Elle sourit aux flots dont elle est souveraine,
Protège le commerce, et fixe sur ses bords,
Des arts et des talents les immenses trésors.
Revenez à Paris, dans cette ville heureuse,
Qu'embellit chaque jour, que rend plus glorieuse
Un conquérant fameux, qui ne se borne pas
A briller, à régner au milieu des combats ;
Même au sein de sa cour, méprisant la mollesse,
Il enfante des plans dictés par la sagesse :
D'utiles monuments s'élèvent à sa voix;

Législateur, héros, donnant l'exemple aux rois,
Il commande par-tout, par-tout il est illustre,
Et la France lui doit son bonheur et son lustre;
Il étoit temps, enfin, que ce noble vainqueur,
En nous rendant la paix, travaillât pour son cœur.
Il fit un digne choix; son heureuse alliance
Assure pour jamais la gloire de la France.
LOUISE, unie à lui par le plus saint des nœuds,
Vint du peuple françois combler les plus doux vœux.
LOUISE, la plus chaste et la plus tendre fille,
L'orgueil de son pays, l'amour de sa famille
LOUISE, noble épouse, au sein de la splendeur,
Porte encor sur son front le sceau de la candeur.
LOUISE à tous les cœurs sera toujours bien chère;
Elle doit être aussi la plus heureuse mère:
Les fruits de son hymen, pour nous si précieux,
Entourés de vertus qui frapperont leurs yeux,
Auront, dès le berceau, des ames généreuses;
De LOUISE naîtront des filles vertueuses,
Et ses fils en naissant, couronnés de lauriers,
S'instruiront sous leur père au grand art des guerriers.

Revenez, accourez du fond de la Russie,
Le bonheur vous attend au sein de la patrie;
Ne tardez plus, amis; il faut s'unir à nous,
Pour célébrer ici, LOUISE et son époux.

Par madame HENRIETTE GEORGEON.

LE TOMBEAU D'UNE INFIDÈLE.

ROMANCE.

Près de ce marbre où ta cendre repose,
Mes pas rêveurs reviendront chaque jour :
Objet ingrat de mon premier amour,
Reçois la fleur que ma main y dépose !

Laure ! en ces lieux tout parle à ma tendresse :
Que de touchants, que d'amers souvenirs !
Où sont nos jeux, nos serments, nos soupirs ?
Où sont, hélas ! ta beauté, ta jeunesse ?

Tu me trompois.... et moi, femme cruelle,
Par un soupçon je n'osois t'outrager.
Fidèle encor, quand je te vis changer,
J'ai, trois hivers, pleuré Laure infidelle.

D'autres beautés, consolant ma souffrance,
Ont, comme toi, reçu mes tendres vœux :
Toutes bientôt, brisant de foibles nœuds,
Ont, comme toi, détrompé ma constance.

D'éterniser la chaîne qui nous lie ;
Ainsi l'espoir n'est qu'un songe flatteur :
Ah! s'il est vrai, notre première erreur
Devroit, du-moins, durer toute la vie.

Oui, je le sens, chère et trompeuse Laure!
Qu'un Dieu te rende à mes vœux les plus chers ;
Avec transport je reprendrai mes fers....
Quand tu devrois m'être infidèle encore !

M. Eusèbe Salverte.

LETTRE
D'UN HOMME RETIRÉ DU MONDE, A UN DE SES AMIS.

Je vois régner sur ce rivage
L'innocence et la liberté.
Que d'objets dans ce paysage,
Malgré leur contrariété,
M'étonnent par leur assemblage!
Abondante frugalité,

Autorité sans esclavage,
Richesses sans libertinage,
Charges, noblesse sans fierté.
Mon choix est fait ; ce voisinage
Détermine ma volonté;
Bienfaisante divinité,
Ajoutez-y votre suffrage.
Disciple de l'adversité,
Je viens faire dans ce village,
Le volontaire apprentissage
D'une tardive obscurité ;
Aussi-bien de mon plus bel âge
J'aperçois l'instabilité ;
J'ai déjà, de compte arrêté,
Quarante fois vu le feuillage
Par le zéphir ressuscité ;
Du printemps j'ai mal profité ;
J'en ai regret ; et de l'été
Je veux faire un meilleur usage.
J'apporte dans mon hermitage
Un cœur dès long-temps rebuté
Du prompt et funeste esclavage,
Fruit de la folle vanité.
Paysan sans rusticité,
Hermite sans patelinage,
Mon but est la tranquillité.
Je veux, pour unique partage,

La paix d'un cœur qui se dégage
Des filets de la volupté.
L'incorruptible probité,
De mes aïeux noble héritage,
A la cour ne m'a point quitté;
Libre et franc, sans être sauvage,
Du courtisan fourbe et volage
L'exemple ne m'a point gâté.
L'infatigable activité,
Reste d'un utile naufrage,
Mes études, mon jardinage,
Un repas sans art apprêté,
D'une épouse économe et sage,
La belle humeur, le bon ménage,
Vont faire ma félicité.
C'est dans ce port qu'en sûreté,
Ma barque ne craint point l'orage.
Qu'un autre, à son tour emporté,
Au gré de sa cupidité,
Sur le sein de l'humide plage,
Des vents ose affronter la rage;
Je ris de sa témérité,
Et lui souhaite un bon voyage.
Je réserve ma fermeté
Pour un plus important passage,
Et je m'approche avec courage
Des portes de l'éternité.

Je sais que la mortalité
Du genre humain est l'apanage.
Pourquoi seul serois-je excepté ?
La vie est un pélerinage ;
De son cours la rapidité,
Loin de m'alarmer, me soulage.
De sa fin, quand je l'envisage,
L'infaillible nécessité
Ne me sauroit faire d'outrage.
Brûlez de l'or empaqueté,
Il n'en périt que l'emballage ;
C'est tout : un si léger dommage
Devroit-il être regretté ?

GRESSET.

LA SENSITIVE.

EMMA, j'ai vu tes jolis doigts
S'incliner vers la sensitive,
Qui, toujours fidèle à ses lois,
Retira sa feuille craintive ;
Toi qui la sentis à regret
Echapper à ta main charmante,

Tu veux pénétrer ce secret,
Et ton jeune esprit se tourmente.
Aimable enfant, le dieu d'amour,
Réveillant mon luth qui repose,
Va de ce prodige, en ce jour,
T'apprendre la secrète cause;
Mais permets-lui de déposer,
Pour récompense, un seul baiser,
Un seul, sur tes lèvres de rose.

Belle et timide comme toi,
Evitant tout regard profane,
Eucharis observoit la loi
Qui règne à la cour de Diane;
Et dans cet âge où la beauté,
Au tendre amour est si facile,
Au vœu de la virginité,
Plioit sans peine un cœur docile.
Sur son front paré de candeur,
Symbole heureux de sa belle ame,
Brilloit, en légers traits de flamme,
Ce fard que pétrit la pudeur;
D'une longue et noire paupière,
Le voile à demi-transparent,
S'abaissoit sur l'azur charmant
De son œil qui, doux et sévère,
N'eût pas, même furtivement,

Flatté d'un regard un amant ;
Et sa bouche, digne de Flore,
Au sourire plein de douceur,
N'avoit osé répondre encore
Qu'au baiser d'une chaste sœur.

Rattachant par une ceinture,
De sa robe les plis mouvants,
Tandis qu'elle abandonne aux vents
Les nœuds d'or de sa chevelure,
La jeune nymphe, sur les pas
De la déesse qu'elle adore,
Courbe l'arc à la voix sonore,
Et donne aux daims un prompt trépas ;
Mais un jour que dans sa carrière,
Apollon, plus étincelant,
Versoit des torrents de lumière,
Du haut de l'olympe brûlant,
Eucharis, loin de ses compagnes,
Blesse, et poursuit de tous ses traits
Un faon qui fuit sur les montagnes,
Et l'emporte dans les forêts.
Lasse de sa course rapide,
Sentant son ardeur l'égarer,
Elle cherche une onde limpide
Qui puisse la désaltérer :
Une pente insensible et douce

Bientôt l'amène au bas d'un mont,
Où sur un vert tapis de mousse
Couroit un ruisseau peu profond ;
Elle avance à la source pure,
D'où la Naïade, en se jouant
Autour d'une molle verdure,
Entraîne un sable bouillonnant,
Qui s'élève, tombe, s'épure,
Et se relève au même instant,
Le jouet du flot qui murmure,
Et l'image de l'inconstant.

Sur l'herbe où Zéphire folâtre.
Eucharis s'incline, et sa main,
Arrondie en coupe d'albâtre,
Plonge dans ce riant bassin,
Puis répand sur sa bouche avide
L'onde, dont la goutte rapide
S'échappe et glisse dans son sein,
Comme on voit la rosée humide
Rouler sur les lis au matin.
Tandis qu'Eucharis, sans alarmes,
Sur le mouvant miroir des eaux,
Se penche, sourit à ses charmes,
Courbe ses cheveux en anneaux,
Ou cueille la fleur passagère,
Eclose au bord de ce bassin,

Et sous une gaze légère,
Aux lis naturels d'un beau sein,
Unit une rose étrangère ;
Un des joyeux fils de Faunus ,
Qui s'en alloit sur la fougère
Guider la danse bocagère,
La prend pour Diane ou Vénus.

Echauffé du double breuvage
Du dieu Bacchus et de l'Amour ,
Il tressaille , sous le feuillage
Se glisse, évite l'air du jour,
Et , sans bruit, d'une main discrète,
Ecarte un peu ce vert rideau,
Puis regarde, avance la tête,
L'éloigne , avance de nouveau,
Et dévorant de tant de charmes
Tout ce qu'il voit et ne voit pas,
Il se hasarde à faire un pas,
Recule, et sent couler ses larmes.
Non, non; je n'oserai jamais;
C'est Diane, voilà ses traits,
C'est elle, dit-il en lui-même :
Ah ! jurons par le roi suprême,
D'éviter ses chastes attraits.
Il en fait le serment terrible ;
Mais l'ombre de ce bord paisible,

De sa Diane l'abandon,
L'espoir de la rendre sensible,
Ou bien d'obtenir son pardon,
Que sais-je! un charme irrésistible,
La soif du cœur, les feux du jour,
Et les feux plus vifs de l'Amour,
Après une lutte pénible,
Triomphent de lui sans retour;
Et Zéphire qui, sous l'ombrage,
Rit des promesses des amants,
Sur son aile, au fond du bocage,
Emporte encor ses vains serments.

Le Faune sort de sa retraite,
Fait un pas, puis deux, puis s'arrête;
Et puis hasarde un nouveau pas,
Approche et ne se trahit pas.
Déjà son triomphe s'apprête,
Et l'espace à franchir est court,
(C'est celui que le trait parcourt);
Mais d'une bruyère indiscrète,
Le perfide frémissement
Vient tout détruire en un moment:
Eucharis détourne la tête,
Le voit, pâlit, se lève et fuit,
Et son ennemi la poursuit.
La colombe rasant la nue,

Le vautour qui sur elle fond,
La biche que la flèche aiguë
Poursuit dans le taillis profond,
N'ont point l'essor qui les entraîne;
L'un à peine effleure l'arène,
L'autre semble nager dans l'air,
Que son corps fend comme l'éclair;
Mais en vain Eucharis l'évite,
Et fuit de détours en détours:
Porté sur l'aile des amours,
Toujours le dieu vole plus vîte;
Déjà ses pas pressent ses pas;
Déjà son haleine brûlante
Rougit de pudiques appas;
Déjà, déjà sa main tremblante
Et d'espérance et de désir,
S'ouvre, s'étend pour la saisir:
Sauve-moi, sauve-moi, Diane!
S'écrie Eucharis, venge-toi!
Diane, que charme sa foi,
L'entend, l'exauce; et le profane
Soudain, immobile d'effroi,
A vu la nymphe fugitive,
Changeant de forme et de couleur;
Transformée en cette humble fleur,
Au nom touchant de sensitive:
Fleur qui, toujours chaste et craintive,

Garde une légère pâleur,
Et sous le doigt qui la captive,
D'un Faune, redoutant l'ardeur,
Sent encore une crainte vive,
S'éloigne, et frémit de pudeur.

C. L. MOLLEVAULT.

A NISA.

NISA, quand pour apaiser
La flamme qui me dévore,
Sur ta bouche que j'adore,
Je veux cueillir un baiser;

A mes vœux toujours rebelle,
Toujours habile à me fuir,
Tu me demandes, cruelle,
Combien j'en veux obtenir.

C'est me demander le nombre
Des étoiles qui, dans l'ombre,
Eclairent les matelots;
C'est vouloir que je t'apprenne
Combien la liquide plaine
A de syrthes et de flots;

Combien l'on voit en automne,
Autour du char de Pomone,
Se presser de vendangeurs ;
Combien un jour sans nuage
Offre d'oiseaux sous l'ombrage,
Et d'abeilles sur les fleurs.

Laissons l'amant de Lesbie,
En des vers ingénieux,
Prescrire à sa jeune amie,
Le nombre et l'économie
De ses baisers amoureux.
Nous, ô ma belle maîtresse!
Suivons la voix du plaisir:
Qui compte avec le désir,
Crois-moi, n'en sent pas l'ivresse.

S. EDMOND GERAUD.

LE TROUBADOUR ET LA BERGÈRE.

ROMANCE.

TROUBADOUR de belle apparence
Cherchoit aventure d'amour:

Dans les montagnes de Provence,
Par hasard il erroit un jour;
En sortant de joli bocage,
Tout au bas d'un riche côteau,
Il voit assise sous l'ombrage,
Fillette gardant un troupeau.

Désir que jeunesse fait naître
Brûle déjà le troubadour:
L'espoir vient, avant de connoître
L'objet de son nouvel amour.
Tant de beautés du haut parage
Ont loué sa témérité!
Doit-il craindre, près d'un village,
D'éprouver la sévérité?

LE TROUBADOUR.

Dieu vous gard' jeune pastourelle....
Que faites seule en ce vallon?

LA BERGÈRE.

Je caresse la fleur nouvelle,
Et la garantis du frélon.

LE TROUBADOUR.

Chantiez, me semble, une romance....
Et tant doux étoient vos accents!

LA BERGÈRE.

Si voulez que la recommence,
D'un peu loin écoutez mes chants.

LE TROUBADOUR.

Et quoi! gentille pastourelle,
Craignez de me voir près de vous ?

LA BERGÈRE.

Veux plaire à mon ami fidèle,
Dont le cœur est un peu jaloux.

LE TROUBADOUR.

Vous ignorez, fille innocente,
Qu'amour s'accroît par le tourment.

LA BERGÈRE.

L'amour de mon ami s'augmente
Quand lui donne contentement.

LE TROUBADOUR.

Me direz votre nom, la belle ?
Faut qu'il se grave dans mon cœur.

LA BERGÈRE, *en souriant.*

Long-temps on me nomma cruelle,
Ne la suis plus pour mon bonheur.

LE TROUBADOUR.

Montrez un peu trop de finesse,
Bergère; parlez sans détour.

LA BERGÈRE.

Pour bien aimer, n'ai que simplesse,
Pour les trompeurs ai plus d'un tour.

LE TROUBADOUR.

Voyez-vous dans cette aumônière,
Bourse pleine de pièces d'or?

LA BERGÈRE.

Mon ami n'a que la rivière,
Et ses filets pour tout trésor;
Mais à votre bel équipage,
A tous vos anneaux de rubis,
Préfère le bien d'être sage:
Jamais il ne baisse de prix.

Le troubadour, avec instance,
Prioit Nice de l'écouter:
La pastourelle, avec prudence,
S'enfuit sans vouloir s'arrêter.
Amant léger, va, ta conquête,
Dit-elle, n'a rien de flatteur.
Point ne verras femme coquette
Quand amour vrai règne en son cœur.

Par madame de MONTANCLOS.

COMMENCEMENT

DU QUATRIÈME CHANT

DE LA MORT D'ABEL.

LES ombres de la nuit couvroient encor la terre,
Et les oiseaux, muets dans le bois solitaire,
Ne chantoient point encor le retour du matin :
En proie à la douleur, le farouche Caïn
Avant l'aube du jour fuyoit de sa chaumière.
La triste Méhala, durant la nuit entière,
De son coupable époux déplorant les fureurs,
Avoit offert à Dieu le tribut de ses pleurs.
Pour lui, des champs déserts troublant la paix profonde,
Comme un foudre éloigné sa voix sourdement gronde :
« O Dieu, s'écriait-il ; quelle horreur, quel effroi !
» Quels fantômes hideux erroient autour de moi !
» Du sommeil, cependant, la douceur bienfaisante
» Alloit rendre le calme à mon ame souffrante,
» Quand soudain, éveillé par ses gémissements,
» J'ai senti dans mon cœur renaître mes tourments.

» Ne puis-je donc, au sein d'un repos nécessaire,
» Un seul instant, hélas! oublier ma misère?
» Pourquoi pleurer? De quoi suis-je encor criminel?
» O Méhala!... Déjà sais-tu que l'Éternel
» Rejette, en son courroux, mes vœux, mon sacrifice?
» Oui, ses cris de douleur pour moi sont un supplice;
» Et ses gémissements, ses larmes, ses sanglots,
» M'ont du jour qui va luire enlevé le repos.
» Favori du Seigneur, tout sourit à mon frère;
» Au seul Caïn, hélas! tout se montre contraire.
» Je t'aime, ô Méhala! Faut-il que de mes jours
» Tes chagrins éternels empoisonnent le cours »!

Sous un buisson, au pied d'une roche stérile,
Il arrête ses pas: « O toi, mon seul asile,
» Sommeil, s'écria-t-il, viens adoucir mes maux.
» Malheureux! accablé du poids de mes travaux,
» Vainement je t'implore au fond de ma chaumière:
» A peine, cette nuit, se fermoit ma paupière,
» Que des cris douloureux m'ont ravi tes bienfaits.
» Reviens: de ce désert qui peut troubler la paix?
» A-moins que l'Éternel, auteur de ma torture,
» N'ait commis sa vengeance à toute la nature.
» Et toi, terre maudite et séjour des douleurs,
» Dont les fruits, achetés au prix de mes sueurs,
» Ne prolongent le cours d'une vie importune;
» Que pour accroître encor mes maux, mon infortune;

» O terre ! laisse-moi reposer sur ton sein :
» C'est l'unique bonheur que réclame Caïn ».
Il disoit, et bientôt, sur l'herbe parfumée,
D'un funeste sommeil sa paupière est fermée.

Le sombre Anamalech l'a suivi dans ces lieux.
« Un lourd sommeil, dit-il, appesantit ses yeux ;
» Sachons en profiter : qu'un rêve affreux l'assiège
» Que son esprit s'égare, et succombe à ce piège.
» Accourez à ma voix, venez, songes légers,
» Offrez à ses regards vos tableaux mensongers ;
» Allumez dans son cœur et l'envie et la haine ;
» Au plus noir des forfaits que la fureur l'entraîne ».
Auprès de sa victime il s'étend à ces mots.
Des montagnes soudain ont gémi les échos ;
Et l'orage, qu'annonce un sourd et long murmure,
Agite de Caïn l'épaisse chevelure.
Mais en vain ont sifflé les vents impétueux,
En vain sur son visage ont flotté ses cheveux ;
Immobile, pressé d'un sommeil invincible,
A ce vaste désordre il demeure insensible.

En un songe trompeur s'offrent à ses regards
Une contrée aride et quelques toits épars ;
Et ses fils dispersés dans une plaine immense.
Les uns aux champs ingrats confioient la semence,
D'un soleil qui les brûle affrontant les rayons :

D'autres, péniblement courbés dans les sillons,
Extirpoient, d'une main sanglante et douloureuse,
Et l'herbe parasite et la ronce épineuse :
D'autres, non moins actifs, récoltoient les trésors
Que la terre à regret cédoit à leurs efforts ;
Tandis que, se livrant aux travaux domestiques,
Les femmes apprêtoient des aliments rustiques.
Caïn plaignoit leurs maux, quand, d'un air consterné,
De ses fils, dans la plaine, il distingue l'aîné ;
C'est Éliel : souffrant, épuisé, hors d'haleine,
Et trempé de sueur, il soulève avec peine
Un fardeau dont le poids l'accable ; en gémissant,
Tout-à-coup il s'écrie : « O vengeur tout-puissant !
» De cette vie, hélas ! quelle est donc la misère !
» Que sur nous à grands flots se répand ta colère !
» De Caïn, Dieu cruel ! la génération
» Seule a-t-elle épuisé ta malédiction ?
» Nous gémissons, bannis dans ces déserts stériles,
» Tandis que, sans remords, des campagnes fertiles
» Les descendants d'Abel, usurpant tes bienfaits,
» Coulent des jours heureux, à l'ombre des bosquets ;
» De ses trésors pour eux la nature est prodigue,
» Et n'exige en retour ni sueur ni fatigue ;
» Tous les biens, les plaisirs, s'il en est ici-bas,
» De ces voluptueux semblent suivre les pas ;
» Et d'un père maudit, ô funeste héritage !
» A nous seuls l'infortune est tombée en partage ».

Vers sa chaumière alors courbé sous son fardeau,
Il se traîne, et soudain à ce triste tableau,
Sous un ciel tempéré, d'un riant paysage,
Aux regards de Caïn, a succédé l'image.
Mille arbrisseaux joyeux s'y courbent en berceaux;
Dans un lit sinueux, de limpides ruisseaux,
Avec un doux murmure, y promènent leur onde;
On les voit, égarant leur course vagabonde,
Arroser les bosquets, les prés semés de fleurs,
Les arbres, dont les fruits variés en couleurs,
Sont répétés par-tout dans le cristal mobile;
Et plus loin réunis, s'étendre en lac tranquille,
Dans un bois d'orangers : ici de doux zéphirs
Rafraîchissent les airs de leurs légers soupirs;
Là de sombres figuiers se déploie un bocage,
Qui, sur l'herbe fleurie, étend son vaste ombrage.
Ce pays enchanteur, séjour des voluptés,
Réunissoit enfin les diverses beautés
Dont la Fable, autrefois riante et mensongère,
Se plut à décorer Tempé, Gnide, Cythère.
D'innombrables troupeaux, à la blanche toison,
Paissoient tranquillement épars sur le gazon;
Auprès de sa bergère, attentive à l'entendre,
A l'ombre, le berger chantoit d'une voix tendre
L'indolente beauté qui tient son cœur épris.
Sous un berceau de myrte et de jasmins fleuris,
Brillante, respirant l'amour et l'allégresse,

Plus loin s'est rassemblée une vive jeunesse.
Là des vergers féconds les fruits amoncelés
Répandent leurs parfums sur leurs fleurs étalés ;
Et dans des coupes d'or pétille un doux breuvage.
Bientôt de chants joyeux retentit le bocage ;
Et divers instruments, par de savants accords,
D'une bruyante ivresse exaltent les transports.

Tout-à-coup de la main commandant le silence,
Au milieu de la troupe un jeune homme s'avance.
« Toujours, ô mes amis, puissiez-vous être heureux !
» Toujours voir la fortune obéir à vos vœux !
» Dit-il ; et, pour fixer sa faveur fugitive,
» Prêtez à mes discours une oreille attentive.
» De ses trésors divers, en ces lieux rassemblés,
» La terre jusqu'ici nous a toujours comblés,
» Il est vrai : mais la terre impose, en sa culture,
» De travaux et de soins une chaine trop dure,
» Pour nous de qui les jours, consacrés aux plaisirs,
» Ne devoient s'écouler qu'au sein des doux loisirs.
» Quoi donc ! avec tant d'art sur la lyre exercées ;
» A diriger le soc nos mains seroient forcées ?
» Et nos fronts pourroient-ils, à l'ombre accoutumés,
» Affronter du soleil les rayons enflammés ?
» Non : sachons détourner le sort qui nous menace ;
» Écoutez : le ciel même inspire mon audace.
« Quand la nuit, poursuivant son cours silencieux,

» D'une ombre plus épaisse obscurcira les cieux ;
» Lorsqu'au sein du sommeil, les laboureurs paisibles
» Oubliront et leurs maux et leurs travaux pénibles ;
» Rassemblons-nous, bergers ; au fond de leurs déserts,
» Courons les attaquer et les charger de fers.
» Que ces hommes grossiers, que leurs femmes, leurs filles,
» Esclaves désormais, au sein de nos familles,
» Vivent pour nos besoins, et cultivent les champs,
» Pour nous de la nature achètent les présents.
» Mais il faut les surprendre à la faveur de l'ombre,
» Amis, et dussions-nous l'emporter par le nombre,
» Évitons les combats ». Il dit ; à son discours,
Des bergers, à grand bruit, applaudit le concours.
Caïn frémit : bientôt son ame épouvantée,
D'un plus affreux spectacle est encor tourmentée.
La nuit voiloit les cieux, et dans l'obscurité
Déja s'exécutoit le projet concerté.
Un cri de désespoir, mêlé de cris de joie,
S'élève, et dans les airs la flamme se déploie,
Qui, dévorant les toits du peuple laboureur,
D'une scène cruelle éclaire au loin l'horreur.
Caïn distingue alors pesamment enchaînée
De ses enfans captifs la troupe infortunée :
Il les voit, du destin accusant la rigueur,
Ainsi qu'un vil troupeau, chassés par le vainqueur.

M. Aug. Le Pasquier.

LES RUINES DE SPARTE,

FRAGMENT

De l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

Il y avoit déjà une heure que nous courions par un chemin uni qui se dirigeoit droit au sud-est, lorsqu'au lever de l'aurore, j'aperçus quelques débris et un long mur de construction antique : le cœur commence à me battre. Le janissaire se tourne vers moi, et me montrant, sur la droite, avec son fouet, une cabane blanchâtre, il me crie, d'un air de satisfaction : « Palæochôri »! Je me dirigeai vers la principale ruine que je découvrois sur une hauteur. En tournant cette hauteur par le nord-ouest, afin d'y monter, je m'arrêtai tout-à-coup à la vue d'une vaste enceinte, ouverte en demi-cercle, et que je reconnus à l'instant pour un théâtre antique. Je ne puis peindre les sentiments confus qui vinrent m'assièger. La colline au pied de laquelle je me trouvois étoit donc la colline de la citadelle de Sparte, puisque le théâtre étoit adossé à la citadelle ; la ruine que je voyois sur cette colline étoit donc le temple de Minerve-Chalciæcos, puisque celui-ci étoit dans la citadelle ; les débris

et le long mur que j'avois passés plus bas, faisoient donc partie de la tribu des Cynosures, puisque cette tribu étoit au nord de la ville. Sparte étoit donc sous mes yeux ; et son théâtre, que j'avois eu le bonheur de découvrir en arrivant, me donnoit sur-le-champ toutes les positions des quartiers et des monuments. Je mis pied à terre, et je montai en courant sur la colline de la citadelle.

Comme j'arrivois à son sommet, le soleil se levoit derrière les monts Ménélaïons. Quel beau spectacle, mais qu'il étoit triste ! L'Eurotas coulant solitaire sous les débris du pont Babyx ; des ruines de toutes parts, et pas un homme parmi ces ruines ! Je restai immobile, dans une espèce de stupeur, à contempler cette scène. Un mélange d'admiration et de douleur arrêtoit mes pas et ma pensée ; le silence étoit profond autour de moi ; je voulus du-moins faire parler l'écho dans des lieux où la voix humaine ne se faisoit plus entendre, et je criai de toute ma force : Léonidas ! Aucune ruine ne répéta ce grand nom, et Sparte même sembla l'avoir oublié.

Si des ruines où s'attachent des souvenirs illustres font bien voir la vanité de tout, ici-bas, il faut pourtant convenir que des noms qui survivent à des Empires et qui immortalisent des temps et des lieux, sont quelque chose. Après tout, ne dédaignons pas trop la gloire ; rien n'est plus beau qu'elle, si ce n'est la vertu. Le comble du bonheur seroit de réunir l'une à l'autre dans cette vie ; et c'étoit l'objet de l'unique prière que les Spartiates adressoient aux Dieux : « *Ut pulchra bonis adderent* »!

Quand l'espèce de trouble où j'étois fut dissipé, je commençai à étudier les ruines autour de moi. Le sommet de la colline offroit un plateau environné, sur-tout au nord-ouest, d'épaisses murailles ; j'en fis deux fois le tour, et je comptai mille cinq cent soixante, et mille cinq cent soixante-six pas communs, ou à-peu-près sept cent quatre-vingts pas géométriques ; mais il faut remarquer que j'embrasse dans ce circuit le sommet entier de la colline, y compris la courbe que forme l'excavation du théâtre dans cette colline : c'est ce théâtre que Leroi a examiné.

Des décombres, partie ensevelis sous terre, partie élevés au-dessus du sol, annoncent, vers le milieu de ce plateau, les fondements du temple de Minerve-Chalciæcos (1), où Pausanias se réfugia vainement, et perdit la vie. Une espèce de rampe en terrasse, large de soixante-dix pieds, et d'une pente extrêmement douce, descend du midi de la colline dans la plaine. C'étoit peut-être le chemin par où l'on montoit à la citadelle qui ne devint très-forte que sous les tyrans de Lacédémone.

A la naissance de cette rampe et au-dessus du théâtre, je vis

---

(1) Chalciæcos, maison d'airain. Il ne faut pas prendre le texte de Pausanias et de Plutarque à la lettre, et s'imaginer que ce temple fût tout d'airain : cela veut dire seulement que ce temple étoit revêtu d'airain en dedans, et peut-être en dehors. J'espère que personne ne confondra les deux Pausanias que je cite ici, l'un dans le texte, l'autre dans la note.

un petit édifice, de forme ronde, aux trois quarts détruit : les niches intérieures en paroissent également propres à recevoir des statues ou des urnes. Est-ce un tombeau? est-ce le temple de Vénus armée? Ce dernier devoit être à-peu-près dans cette position, et dépendant de la tribu des Egides. César, qui prétendoit descendre de Vénus, portoit sur son anneau l'empreinte d'une Vénus armée : c'étoit, en effet, le double emblême des foiblesses et de la gloire de ce grand homme :

Vincere si possum nuda, quid arma gerens?

Si l'on se place avec moi sur la colline de la citadelle, voici ce que l'on verra autour de soi :

Au levant, c'est-à-dire vers l'Eurotas, un monticule, de forme alongée, et aplati à sa cîme, comme pour servir de stade ou d'hippodrome. Des deux côtés de ce monticule, entre deux autres monticules qui font avec le premier deux espèces de vallées, on aperçoit les ruines du pont Babyx et le cours de l'Eurotas. De l'autre côté du fleuve, la vue est arrêtée par une chaîne de collines rougeâtres : ce sont les monts Ménélaïons. Derrière ces monts s'élève la barrière des hautes montagnes qui bordent au loin le golfe d'Argos.

Dans cette vue, à l'est, entre la citadelle et l'Eurotas, en portant les yeux nord et sud par l'est, parallèlement au cours du fleuve, on placera la tribu des Limnates, le temple de Lycurgue, le palais du roi Démarate, la tribu des Egides et celle des Messoates, un des Lesché, le monument de Cadmus,

les temples d'Hercule, d'Hélène, et le Plataniste. J'ai compté, dans ce vaste espace, sept ruines debout et hors de terre, mais tout-à-fait informes et dégradées. Comme je pouvois choisir, j'ai donné, à l'un des débris, le nom du temple d'Hélène; à l'autre, celui du tombeau d'Alçman : j'ai cru voir les monuments héroïques d'Egée et de Cadmus ; je me suis déterminé ainsi pour la fable, et n'ai reconnu pour l'histoire que le temple de Lycurgue. J'avoue que je préfère au brouet noir et à la Cryptie la mémoire du seul poëte que Lacédémone ait produit, et la couronne de fleurs que les filles de Sparte cueillirent pour Hélène dans l'île du Plataniste :

O ubi campi,
Sperchiusque et virginibus bacchata Lacœnis
Taygeta!

En regardant maintenant vers le nord, et toujours du sommet de la citadelle, on voit une assez haute colline qui domine même celle où la citadelle est bâtie; ce qui contredit le texte de Pausanias. C'est dans la vallée que forment ces deux collines, que devaient se trouver la place publique et les monuments que cette dernière renfermoit, tels que le sénat des Gerontes, le chœur, le portique des Perses, etc. Il n'y a aucune ruine de ce côté. Au nord-ouest, s'étendoit la tribu des Cynosures, par où j'étois entré à Sparte, et où j'ai remarqué le long mur et quelques débris.

Tournons-nous à-présent à l'ouest, et nous apercevrons sur un terrain uni, derrière et au pied du théâtre, trois ruines, dont

les temples d'Hercule, d'Hélène, et le Plataniste. J'ai compté, dans ce vaste espace, sept ruines debout et hors de terre, mais tout-à-fait informes et dégradées. Comme je pouvois choisir, j'ai donné, à l'un des débris, le nom du temple d'Hélène; à l'autre, celui du tombeau d'Alçman : j'ai cru voir les monuments héroïques d'Egée et de Cadmus ; je me suis déterminé ainsi pour la fable, et n'ai reconnu pour l'histoire que le temple de Lycurgue. J'avoue que je préfère au brouet noir et à la Cryptie la mémoire du seul poëte que Lacédémone ait produit, et la couronne de fleurs que les filles de Sparte cueillirent pour Hélène dans l'île du Plataniste :

O ubi campi,
Sperchiusque et virginibus bacchata Lacœnis
Taygeta!

En regardant maintenant vers le nord, et toujours du sommet de la citadelle, on voit une assez haute colline qui domine même celle où la citadelle est bâtie; ce qui contredit le texte de Pausanias. C'est dans la vallée que forment ces deux collines, que devaient se trouver la place publique et les monuments que cette dernière renfermoit, tels que le sénat des Gerontes, le chœur, le portique des Perses, etc. Il n'y a aucune ruine de ce côté. Au nord-ouest, s'étendoit la tribu des Cynosures, par où j'étois entré à Sparte, et où j'ai remarqué le long mur et quelques débris.

Tournons-nous à-présent à l'ouest, et nous apercevrons sur un terrain uni, derrière et au pied du théâtre, trois ruines, dont

'une est assez haute et arrondie comme une tour : dans cette direction se trouvoient la tribu des Pitanates, le Théomélide, es tombeaux de Pausanias et de Léonidas, le Lesché des Cro-anes, et le temple de Diane-Isora.

Enfin, si l'on ramène ses regards au midi, on verra une terre négale que soulèvent ça et là des racines de murs rasés au niveau du sol. Il faut que les pierres en aient été emportées, car on ne les aperçoit point à l'entour. La maison de Ménélas s'élevoit dans cette perspective; et plus loin, sur le chemin d'Amyclée, on rencontroit le temple des Dioscures et des Grâces. Cette description deviendra plus intelligible, si le lecteur veut avoir recours à Pausanias, ou simplement au voyage d'Anacharsis.

Tout cet emplacement de Lacédémone est inculte : le soleil l'embrâse en silence, et dévore incessamment le marbre des tombeaux. Quand je vis ce désert, aucune plante n'en décoroit les débris, aucun oiseau, aucun insecte ne les animoit, hors des millions de lézards qui montoient et descendoient sans bruit le long des murs brûlants. Une douzaine de chevaux, à demi-sauvages, paissoient çà et là une herbe flétrie; un pâtre cultivoit, dans un coin du théâtre, quelques pastèques; et à Magoula, qui donne son triste nom à Lacédémone, on remarquoit un petit bois de cyprès. Mais ce Magoula même, qui fut autrefois un village turc assez considérable, a péri dans ce champ de mort : ses mâsures sont tombées; et ce n'est plus qu'une ruine qui annonce des ruines.

Je descendis de la citadelle, et je marchai pendant un quart-d'heure, pour arriver à l'Eurotas. Je le vis à-peu-près tel que

'une est assez haute et arrondie comme une tour : dans cette direction se trouvoient la tribu des Pitanates, le Théomélide, es tombeaux de Pausanias et de Léonidas, le Lesché des Cro-anes, et le temple de Diane-Isora.

Enfin, si l'on ramène ses regards au midi, on verra une terre inégale que soulèvent ça et là des racines de murs rasés au niveau du sol. Il faut que les pierres en aient été emportées, car on ne les aperçoit point à l'entour. La maison de Ménélas s'élevoit dans cette perspective ; et plus loin, sur le chemin d'Amyclée, on rencontroit le temple des Dioscures et des Grâces. Cette description deviendra plus intelligible, si le lecteur veut avoir recours à Pausanias, ou simplement au voyage d'Anacharsis.

Tout cet emplacement de Lacédémone est inculte : le soleil l'embrâse en silence, et dévore incessamment le marbre des tombeaux. Quand je vis ce désert, aucune plante n'en décoroit les débris, aucun oiseau, aucun insecte ne les animoit, hors des millions de lézards qui montoient et descendoient sans bruit le long des murs brûlants. Une douzaine de chevaux, à demi-sauvages, paissoient çà et là une herbe flétrie ; un pâtre cultivoit, dans un coin du théâtre, quelques pastèques ; et à Magoula, qui donne son triste nom à Lacédémone, on remarquoit un petit bois de cyprès. Mais ce Magoula même, qui fut autrefois un village turc assez considérable, a péri dans ce champ de mort : ses mâsures sont tombées ; et ce n'est plus qu'une ruine qui annonce des ruines.

Je descendis de la citadelle, et je marchai pendant un quart-d'heure, pour arriver à l'Eurotas. Je le vis à-peu-près tel que

je l'avois passé deux lieues plus haut, sans le connoître : peut avoir, devant Sparte, la largeur de la Marne, au-dessus Charenton. Son lit, presque desséché en été, présente une grè semée de petits cailloux, plantée de roseaux et de lauriers-ros et sur laquelle coulent quelques filets d'une eau fraîche et lin pide : cette eau me parut excellente ; j'en bus abondammen car je mourois de soif. L'Eurotas mérite certainement l'épithè de Καλλιδόναξ, *aux beaux roseaux*, que lui a donné Eur pide ; mais je ne sais s'il doit garder celle d'*Olorifer*, car n'ai point aperçu de cygnes dans ses eaux. Je suivis son cour espérant rencontrer ces oiseaux qui, selon Platon, ont, ava d'expirer, une vue de l'Olympe, et c'est pourquoi leur derni chant est si mélodieux : mes recherches furent inutiles. App remment que je n'ai pas, comme Horace, la faveur des Tyn darides, et qu'ils n'ont pas voulu me laisser pénétrer le secr de leur berceau.

Les fleuves fameux ont la même destinée que les peupl fameux : d'abord ignorés, puis célébrés sur toute la terre, i retombent ensuite dans leur première obscurité. L'Eurota appelé d'abord Himère, coule maintenant, oublié, sous le no d'Iri ; comme le Tibre, autrefois l'Albula, porte aujourd'hu à la mer les eaux inconnues du Téverone. J'examinai les ruin du pont Babyx, qui sont peu de chose. Je cherchai l'île d Plataniste, et je crois l'avoir trouvée au-dessous même de Ma goula : c'est un terrain de forme triangulaire, dont un côté e baigné par l'Eurotas, et dont les deux autres côtés sont ferm par des fossés pleins de joncs, où coule, pendant l'hiver, l

rivière de Magoula, l'ancien Cnacion. Il y a dans cette île quelques mûriers et des sycomores, mais point de platanes. Je n'aperçus rien qui prouvât que les Turcs fissent encore de cette île un lieu de délices; j'y vis quelques fleurs, entre autres des lys bleus, portés par une espèce de glaïeuls; j'en cueillis plusieurs en mémoire d'Hélène : la fragile couronne de la beauté existe encore sur les bords de l'Eurotas, et la beauté même a disparu.

La vue dont on jouit en marchant le long de l'Eurotas, est bien différente de celle que l'on découvre du sommet de la citadelle. Le fleuve suit un lit tortueux et se cache, comme je l'ai dit, parmi des roseaux et des lauriers-roses, aussi grands que des arbres; sur la rive gauche, les monts Ménélaïons, d'un aspect aride et rougeâtre, forment contraste avec la fraîcheur et la verdure du cours de l'Eurotas. Sur la rive droite, le Taygète déploie son magnifique rideau : tout l'espace compris entre ce rideau et le fleuve est occupé par les collines et les ruines de Sparte : ces collines et ces ruines ne paroissent point désolées, comme lorsqu'on les voit de près; elles semblent, au contraire, teintes de pourpre, de violet, d'or pâle. Ce ne sont point les prairies et les feuilles d'un vert cru et froid qui font les admirables paysages, ce sont les effets de la lumière. Voilà pourquoi les roches et les bruyères de la baie de Naples seront toujours plus belles que les vallées les plus fertiles de la France et de l'Angleterre.

Ainsi, après des siècles d'oubli, ce fleuve, qui vit errer sur ses bords les Lacédémoniens illustrés par Plutarque; ce fleuve,

dis-je, s'est peut-être réjoui, dans son abandon, d'entendre retentir autour de ses rives les pas d'un obscur étranger. C'étoit le 18 août 1806, à neuf heures du matin, que je fis seul, le long de l'Eurotas, cette promenade qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Si je hais les mœurs des Spartiates, je ne méconnois point la grandeur d'un peuple libre, et je n'ai point foulé sans émotion sa noble poussière. Un seul fait suffit à la gloire de ce peuple. Quand Néron visita la Grèce, il n'osa entrer dans Lacédémone. Quel magnifique éloge de cette cité !

Je retournai à la citadelle, en m'arrêtant à tous les débris que je rencontrois sur mon chemin. Comme Misistra a vraisemblablement été bâtie avec les ruines de Sparte, cela, sans doute, aura beaucoup contribué à la dégradation des monuments de cette dernière ville. Je trouvai mon compagnon exactement dans la même place où je l'avois laissé : il s'étoit assis ; il avoit dormi ; il venoit de se réveiller ; il fumoit ; il alloit dormir encore. Les chevaux paissoient paisiblement dans les foyers du roi Ménélas ; « Hélène n'avoit point quitté sa belle quenouille, chargée d'une » laine teinte en pourpre, pour leur donner un pur froment » dans une superbe crèche (1) ». Aussi, tout voyageur que je suis, je ne suis point le fils d'Ulysse ; quoique je préfère, comme Télémaque, mes rochers paternels aux plus beaux pays.

Il étoit midi ; le soleil dardoit à-plomb ses rayons sur nos têtes. Nous nous mîmes à l'ombre dans un coin du théâtre, et

---

(1) Odyss.

nous mangeâmes d'un grand appétit du pain et des figues sèches, que nous avions apportées de Misistra : Joseph s'étoit emparé du reste des provisions. Le janissaire se réjouissoit; il croyoit en être quitte, et se préparoit à partir; mais il vit bientôt, à son grand déplaisir, qu'il s'étoit trompé. Je me mis à écrire des notes et à prendre la vue des lieux : tout cela dura deux grandes heures, après quoi, je voulus examiner les monuments à l'ouest de la citadelle : c'étoit de ce côté que devoit être le tombeau de Léonidas. Le janissaire m'accompagna, tirant les chevaux par la bride; nous allions errants de ruine en ruine. Nous étions les deux seuls hommes vivants au milieu de tant de morts illustres : tous deux barbares, étrangers l'un à l'autre, ainsi qu'à la Grèce, sortis des forêts de la Gaule et des rochers du Caucase, nous nous étions rencontrés au fond du Péloponèse, moi pour passer, lui pour vivre sur des tombeaux qui n'étoient pas ceux de nos aïeux.

M. DE CHATEAUBRIANT.

ÉPÎTRE

A MADAME LA COMTESSE DE FONTANES,

En lui envoyant la seconde édition de mes *Lettres à Sophie.*

LORSQUE dans le sein du repos,
Chéri des filles de mémoire,
Votre époux célèbre la gloire
De la Grèce et de ses héros;
Quand sa muse, aimable et polie,
Module ces brillans concerts,
Dont l'ame est doucement ravie,
C'est, sans doute, un trait de folie
D'oser vous présenter mes vers.
La galanterie est nouvelle:
Au milieu de son noble essor,
J'ose interrompre mon modèle;
Je vous offre une bagatelle,
Quand vous possédez un trésor.

En parcourant ce badinage,
Oubliez, pour quelques moments,
Ces vers faciles et coulants
Dont votre époux a fait usage
Pour peindre les doux sentiments,
La campagne et ses frais bocages,
Les tombeaux de l'homme des champs,
Et pour charmer en même temps
Les rois, les belles et les sages.

Si vous écoutez l'enchanteur,
Les accords de sa mélodie
Passeront jusqu'à votre cœur.
Vous céderez, je le parie;
Il verra sa gloire accomplie,
Et je devine mon malheur;
On abandonne un foible auteur,
Lorsqu'on peut suivre le génie.
Ah! croyez bien que cette fois
L'expérience a su m'instruire;
Si j'entends les sons de sa lyre,
La mienne échappe de mes doigts;
Il m'anime de son délire,
Et ravi, j'écoute sa voix,
Ou plutôt le dieu qui l'inspire.

Mais bientôt de la Gloire épris,
Essayant des cordes nouvelles,

J'ose reprendre mes récits.
Daignez lire ces bagatelles,
Vous leur donnerez quelque prix.
Après avoir, dans mes écrits,
Chanté les Grâces immortelles,
Je voulois être lu par elles,
Et mes vœux seront accomplis.

Adieu, madame la comtesse;
Si mon livre vous intéresse,
J'en aurai trop de vanité;
S'il n'a pas le droit de vous plaire,
Vous applaudirez, je l'espère,
Aux sentiments qui l'ont dicté.
En présence de son ouvrage,
J'y proclame le créateur,
De l'impiété qui l'outrage,
J'abaisse le front imposteur;
A l'innocence, à la pudeur,
J'ose y présenter mon hommage.
J'obtiendrai donc votre suffrage;
Car vous nous prouvez chaque jour,
Qu'on peut, même au sein de la cour,
Avoir une ame tendre et pure,
Et conserver dans la grandeur,
Les vertus qui font le bonheur
Et les grâces de la nature.

M. LOUIS-AIMÉ MARTIN.

DEUXIÈME ODE D'ANACRÉON (1),

Traduite par M. DE SAINT-VICTOR.

SUR LES FEMMES.

DES mains de la sage nature,
Le taureau, sur son front nerveux,
Reçut des cornes pour armure;
Le coursier, des pieds vigoureux.
Des bois le monarque intrépide
D'effroyables dents fut armé;
Et le lièvre, foible et timide,
De vitesse fut animé.
Aidé d'une rame vivante,
Le poisson parcourut les mers;
Tandis que l'oiseau, dans les airs,
Agitoit une aile brillante.

(1) Un volume in-8., avec quatre gravures superbes, dessinées par Giraudet. A Paris, chez Nicolle, rue de Seine, n.° 12.

Favori de la déité,
L'homme eut la sagesse en partage ;
Aux femmes rien n'étoit resté :
Pour conserver ce frêle ouvrage,
Un don pourtant fut inventé.
Quel étoit ce don ?.... la beauté,
Oui, la beauté. Voilà leurs armes,
Leurs dards, leurs traits victorieux,
Et la plus foible, avec ces charmes,
Peut braver le fer et les feux.

ODE IX.

LA COLOMBE ET LE PASSANT.

LE PASSANT.

D'OU viens-tu, colombe charmante ?
Où vas-tu, traversant les cieux ?
D'où naît la rosée odorante
Dont ton aile embaume ces lieux ?
Dans ces parfums qui t'a baignée ?

LA COLOMBE.

Je suis du tendre Anacréon
La messagère fortunée ;
Par Vénus je lui fus donnée,
Pour le payer d'une chanson.
A l'enfant que son cœur préfère,
A Bathyle qui, sous ses lois,
Pourroit ranger toute la terre,
Je porte, docile et légère,
Le joli billet que tu vois,
Et c'est là ma tâche ordinaire.
Mon maître (admire sa bonté),
Si je remplis bien mon message,
Veut me donner ma liberté ;
Mais j'aime mieux mon doux servage :
Où seroit pour moi l'avantage
De m'égarer dans les forêts,
De m'abattre sous le feuillage,
Trouvant à-peine, pour tout mets,
Quelque graine amère et sauvage ?
Tous les jours, dans d'aimables jeux,
Des mains d'Anacréon, qui m'aime,
J'enlève un pain délicieux ;
Puis, dans sa coupe, avec lui-même,
Je bois d'un vin digne des dieux.
Plus vive alors dans ma tendresse,
Je fais éclater mes transports ;

De mes ailes je le caresse.
S'il me plaît de dormir, je dors
Sur sa lyre mélodieuse.....
Tu sais tout, adieu, laisse-moi,
Passant, je m'oublie avec toi,
Et la corneille est moins jaseuse.

ODE XXXVII.

LE PRINTEMPS.

Vois comme au printemps tout sourit:
Les grâces font fleurir la rose;
L'air se tait; le flot s'assoupit,
Et sur le sein des mers repose.
Dans ce cristal brillant et pur,
Déjà le cygne plonge et nage,
Tandis que l'oiseau de passage
Fend lentement un ciel d'azur.
Du jour plus douce ést la lumière;
Les sombres nuages ont fui;

Des trésors qu'enferme la terre,
Le germe s'est épanoui.
La vigne a repris son ombrage;
L'olivier, son fruit, sa fraîcheur :
Sur les rameaux, sous le feuillage,
Par-tout naît le fruit ou la fleur.

EDGARD ET LAURENCE.

ROMANCE.

Au temps jadis, par sa vaillance,
Le noble Edgard fut renommé;
Windsor garde la souvenance
De maint preux par lui désarmé.
D'Amour il dédaigna les flammes,
Pour chercher la gloire et l'honneur,
Et jamais les plus belles dames
N'eurent de pouvoir sur son cœur.

Pourtant, un jour que son courage
L'avoit conduit dans un tournoi,
Le guerrier, d'un tendre servage,
Fut bien près de subir la loi :

Les yeux de gente demoiselle
Troublèrent le fier chevalier;
Il pâlit, et soudain, loin d'elle,
Précipita son destrier.

C'est ainsi qu'il connut Laurence,
Trésor de grâce et de candeur.
A son teint, roses d'innocence
Mêloient leur touchante langueur.
Comtes, barons, de cette belle
Se disputoient un seul regard;
Mais une amoureuse étincelle
Embrâsa son cœur pour Edgard.

Réduite à l'aimer en silence,
On vit bientôt ses traits flétris;
Sur son visage la souffrance,
Hélas! ne laissa que des lis.
Pauvre Laurence, à ton aurore,
L'amour te conduit au tombeau!
Tel un souffle brûlant dévore
Le Narcisse, amant du ruisseau.

Un jour que son ame abattue
Cédoit au besoin du repos,
En songe, d'une voix émue,
Elle laissa tomber ces mots:

« O de l'amour, cruel martyre !
» Faut-il m'éteindre dans les pleurs,
» Et lorsque je meurs n'oser dire :
» Edgard, c'est pour toi que je meurs »!

Alix, qui veilloit auprès d'elle,
Entendit ce cri douloureux :
Pleine de tristesse et de zèle,
Elle s'en alla vers le preux.
Dans les tours du chateau gothique,
Gémissoient les brises du Nord,
Et la chouette prophétique,
De Laurence annonçoit la mort.

« Ah! soutenez mon espérance,
» Dit Alix au guerrier surpris ;
» Des sombres douleurs de Laurence,
» Le secret, enfin, m'est appris.
» Le cœur de la vierge modeste,
» En songe a parlé sans détour.
» Venez ; à cette heure funeste,
» Pour vous elle expire d'amour ».

Cette voix, ce touchant langage,
D'Edgard attendrirent le cœur ;
Soudain de son noble visage
S'enflamme la chaste pâleur.

« Sèche tes pleurs, ange timide ;
» A tes douces lois je me rends » !
Il a dit ; et dans l'ombre humide,
D'Alix il suit les pas errants.

« Réveille-toi, pauvre Laurence,
» Lui dit cet amant adoré !
» Si j'avois connu ta souffrance,
» Tu n'aurois pas long-temps pleuré ».
Mais Laurence est pâle et muette,
Les pleurs d'Edgard mouillent sa main ;
Ainsi, sur l'humble violette,
Brillent les larmes du matin.

« Ah ! lui dit la vierge éperdue,
» Que n'ai-je eu le sort de la fleur
» Qui naît et qui meurt inconnue,
» L'Amour n'eût pas brisé mon cœur !
» Du moins, pour Laurence mourante,
» Conserve un tendre sentiment.... »
A ces mots, cette ame innocente
Aux cieux s'envola doucement.

D'Edgard l'ame désespérée
Ne retrouva plus le repos ;
Par-tout sa raison égarée
Voyoit des spectres, des tombeaux ;

Le jour, dans les bois les plus sombres,
Il alloit cacher ses tourments ;
Et la nuit, au milieu des ombres,
Sa voix la demandoit aux vents.

Mais enfin, dans un monastère
Qui s'élevoit au bord des mers,
Il prit le cilice et la haire,
Pour dompter ses chagrins amers ;
Là, dans la nuit, quand sur la rive
Se brisent les flots écumants,
Il croit de Laurence plaintive
Entendre les gémissements.

M. LORRANDO.

UNE MYSTIFICATION DE POINSINET.

ANECDOTE.

Du petit Poinsinet on garde la mémoire.
Au comique opéra, théâtre de sa gloire,
Les airs de Philidor embellirent ses vers ;
Des cercles à la mode il peignit les travers ;

Mais les siens ont servi de texte à mainte histoire;
On lui faisoit exprès les contes les plus fous ;
Il les tenoit pour vrais, les contoit après vous :
Il n'examinoit rien ; il étoit né pour croire.
Pour son propre mérite il n'étoit pas besoin
De l'en persuader que quelqu'un prît le soin.
Volontiers, sur ce point, on se trompe soi-même.
Dans les plaisants accès de son orgueil extrême,
Zaïre lui sembloit une œuvre d'écolier,
Et qui n'égaloit pas *Tom-Jone* et *le Sorcier.*
Des mystificateurs la malice ordinaire
Lui mit en tête un jour de détrôner Voltaire.
Il ne tenoit qu'à lui : pour en venir à-bout,
N'étoit-il pas pourvu de génie et de goût ?
Voltaire seulement avoit un avantage ;
C'étoit d'avoir appris l'anglois dans son jeune âge ;
Le fripon avoit mis cette étude à profit,
Pillé Pope et Chespire, et n'en avoit rien dit.
Avec un tel secours, de combien de couronnes
Se chargeroit le front du chantre de Tom-Jones !
Sur la scène françoise, il produiroit Otway,
Congrève le comique, et Rowe et Wicherley ;
Puis, se multipliant, son flexible génie
Feroit voir la science avec le goût unie;
Il sauroit, vers les cieux dirigeant son essor,
Y rejoindre Newton, et s'élever encor.
Quel charme de pouvoir lire le sage Locke,

Et l'ingénieux Swift, et milord Bolingbrocke!
Il en seroit content; c'étoient des songes creux;
Mais bientôt, à bon droit, prenant le pas sur eux,
Il approfondiroit morale et politique;
Et d'ailleurs, accablé de gloire poétique,
Il devoit aspirer à des succès nouveaux,
Donner à la fortune aussi quelques travaux;
Il parviendroit à tout; il y pouvoit prétendre,
Et ce n'étoit pas lui que l'on feroit attendre.
On projetoit d'avoir à Londre un résident,
Qui servît en secret les droits du prétendant:
Mission délicate, emploi diplomatique,
Grands dangers à courir, traitement magnifique!
On lui gardoit ce poste, et dans son cabinet,
Le roi même avoit dit: Je songe à Poinsinet;
Mais entend-il l'anglois? s'il l'entend, je le nomme.
Il n'en falloit pas tant pour décider mon homme.
L'orgueil, l'ambition, à-la-fois le poussant,
Au complot des railleurs le voilà qui consent.
Aidant à le tromper, un bon ami lui prête
Une maison des champs, favorable retraite,
Où l'écolier nouveau, solitaire et caché,
Se renferme, au travail nuit et jour attaché:
Il ne sait pas d'anglois le premier mot; n'importe!
De quoi ne vient à-bout une volonté forte?
Des livres!.... c'est là tout ce dont il a besoin,
Et de les lui fournir ses amis ont pris soin;

On n'a rien négligé pour compléter la ruse.
Mieux le tour réussit, plus la troupe s'amuse;
Il se fatigue, il veille, il apprend, lit, relit:
Sa mémoire de mots se charge et se remplit;
Il ne se donne pas un instant de relâche,
Impatient d'atteindre à la fin de sa tâche;
Enfin, après huit mois, content de ses progrès,
Il court à ses amis; mais Dieu sait les regrets!
Dieu sait s'il plaint le temps qu'il perdit à s'instruire!
Car c'est .... le bas-breton qu'il commence à traduire.
Le bas-breton ?.... ô ciel!.... messieurs, vous qui riez,
N'auriez-vous pas de même été mystifiés?
Quant à moi, j'ai cru voir qu'en plus d'une rencontre,
Ce qu'on doit nous montrer n'est pas ce qu'on nous montre;
Sur maint grave sujet dissertants, disputants,
Savants, rhéteurs, docteurs, sophistes, charlatans,
Jaloux de soutenir l'honneur de leurs écoles,
Etendent peu de sens dans beaucoup de paroles;
Leur galimathias souvent donna le ton:
Heureux le bon esprit qui sait n'y rien comprendre!
C'est l'anglois avec eux que vous croyez apprendre;
Que vous enseignent-ils? hélas! du bas-breton.

M. ANDRIEUX.

LE CHATEAU DE SALUCES.

ÉLÉGIE.

Séjour de deuil et d'épouvante,
Murs dès long-temps abandonnés,
Combien vos noirs détours, votre masse imposante,
Et ce donjon gothique, où le lierre serpente,
Plaisent à mes sens étonnés!
Que j'aime, lorsque la nuit sombre
Vient envelopper vos créneaux,
A veiller dans ces lieux, où j'erre comme une ombre,
Pâle transfuge des tombeaux!

De ces tombeaux détruits, la sauvage tristesse
Flatte mes plus secrets penchants.
Importuné d'une folle allégresse,
Mon cœur retrouve ici des pensers attachants.
Muet contemplateur, j'observe, j'étudie,
Ces rapports inconnus, ces lois de sympathie,
Que le destin semble avoir établis
Entre ces vieux créneaux dans l'herbe ensevelis,
Et le néant de notre vie;

Tout en ces lieux me rappelle à-la-fois
Leurs premiers possesseurs et leur ancienne gloire.
Chacun de ces débris prend une ame, une voix,
Pour me raconter les exploits
De ces preux si vaillants, si chers à la victoire;
Et soudain leurs amours, leurs fêtes, leurs tournois,
Viennent en foule enchanter ma mémoire.
Au souvenir de ces temps pleins d'attraits,
A l'aspect désolé que m'offrent ces demeures,
Je m'arrête immobile, et dans de vains regrets
S'écoulent mes rapides heures.
Sont-ce là ces remparts dont les fiers habitants
Régnèrent autrefois sur toute la contrée?
Leurs débris abattus et rongés par le temps,
Seuls aujourd'hui m'en défendent l'entrée;
Et par-tout ma vue égarée
Reconnoît l'outrage des ans.
Ces immenses fossés qu'arrosoit une eau vive,
Ces étangs, qui des cieux réfléchissoient l'azur,
Fangeux, couverts de joncs de l'une à l'autre rive,
Ne me présentent plus qu'un marécage impur.
Contemporains de l'antique édifice,
Des saules éplorés, de lugubres sapins,
Qui jadis l'entouroient d'une ombre protectrice,
Aux jours de sa ruine, appuis trop incertains,
Le soutiennent encore au bord du précipice,
Et semblent compâtir à ses nouveaux destins.

Sur ces tours, où flottoit une riche bannière,
Emblême d'hospitalité,
Où peut-être le soir, à l'heure du mystère,
Chantoit une jeune beauté,
L'oiseau des nuits maintenant arrêté,
Frappe les airs de son cri funéraire.
Plus loin, dans ces parvis qu'un pieux repentir
A consacrés jadis à la prière;
Sous ce vieux dôme, au pied du sanctuaire
Que tant de mains s'empressoient d'enrichir,
Et la ronce sauvage et la pâle bruyère
Murmurent tristement au souffle du zéphyr.

J'écoute en vain, de ce lieu déplorable
Nul autre bruit ne vient troubler la paix;
Et dans ces murs, délaissés pour jamais,
Règne un silence formidable.
Je ne sais quelle horreur, compagne de la nuit,
Eloigne tout mortel de leur fatale enceinte:
Les enfants du hameau, le cœur saisi de crainte,
N'osent en approcher, même quand le jour luit.
Si dans la plaine solitaire,
Le soir passe un jeune pasteur,
Je l'appelle; et du fond de ce triste repaire,
Ma voix le glace de frayeur.
Léger comme l'éclair qui précède l'orage,
Il fuit; il va redire au plus prochain village,

Qu'au sommet de ces tours un fantôme est assis :
On l'écoute en tremblant; il n'est point de courage
Que n'intimident ses récits.

Mais cette peur où chacun s'abandonne,
Bientôt je l'éprouve à mon tour :
J'attache mes regards sur ce morne séjour,
Et d'un effroi soudain moi-même je frissonne.
Ici j'adore et crains un pouvoir ignoré ;
Il semble que du monde à jamais séparé,
Tout un peuple de morts en ces lieux m'environne.

Je m'avance à pas suspendus,
A travers des marbres rompus,
Qui du temps attestent l'empire.
Mon cœur palpite : un sentiment confus
En même-temps me repousse et m'attire.
O vous! qu'ici la mort se plut à réunir,
Ombres de ces guerriers autrefois si célèbres,
Et dont il reste à-peine un léger souvenir,
Pardonnez si je viens, au milieu des ténèbres,
Sur vos tombeaux méditer et gémir.
L'écho plaintif de ces voûtes obscures
Ne répond plus au bruit de vos armures,
Aux troubadours qui chantoient vos combats.
Mes yeux cherchent en vain la couche hospitalière,
Hélas! et vous dormez dans la froide poussière,

Où je vais imprimant la trace de mes pas.
Pour vous, au sommet des montagnes,
Ne bondit plus le timide chevreuil;
Pour vous ne brillent plus, dans nos riches campagnes,
Ces fruits, du laboureur l'espérance et l'orgueil.
Encore quelques jours, quelques instants peut-être,
Et soumis au même destin,
Moi-même je vais disparoître
Comme la vapeur du matin.
Déjà s'envole ma jeunesse;
Déjà de mes premiers désirs
S'éteint la flamme enchanteresse:
Un long ennui succède à mes plaisirs.

Vous me fuyez aussi, voluptueux fantômes!
Tendres illusions que je poursuis en vain!
Pour moi s'évanouit, dans un obscur lointain,
Ce bonheur dont les dieux furent trop économes.
Eh bien! il est encore un charme précieux
Attaché, par le sort, aux pleurs mystérieux
Que verse la mélancolie:
C'est un secours offert dans les peines du cœur,
Et toujours son pouvoir mêla quelque douceur
Aux amertumes de la vie.

Vous donc qui bannissez de vos brillans réduits
Les images du deuil, les accents de la plainte,

Ne vous étonnez plus si dans l'ombre des nuits,
Je cherche de ces murs la solitaire enceinte.

M S. EDMOND GÉRAUD.

LA MORT DE LAOCOON.

MAIS à nos cœurs émus s'offre une autre infortune.
Laocoon, élu pontife de Neptune,
Sur la rive troyenne, en habits solennels,
Du sang d'un fier taureau consacroit ses autels;
Soudain (à ce récit tout mon corps s'intimide)
Vomis par Ténédos, dans un calme perfide,
Deux serpents, vers nos bords, ennemis monstrueux,
S'alongent sur les flots en orbes tortueux:
Tous deux, voguant de front, hors des ondes tremblantes,
Dressent leurs cols gonflés et leurs crètes sanglantes;
Le reste de leurs corps plonge, et, fendant les eaux,
Déroule en mille tours leurs immenses anneaux.
L'onde écume et frémit : déjà les fiers reptiles
Touchent, en menaçant, nos campagnes fertiles;
Leur orbite sanglant roule un œil enflammé;
Leur langue siffle et darde un trait envenimé;
Tout pâlit et s'enfuit : le couple affreux s'avance,

Court à Laocoon, sur ses deux fils s'élance,
Embrasse en longs replis ces enfants malheureux,
Les serre, les déchire, et s'acharne sur eux.
Le père vole armé : les monstres le saisissent ;
De leurs liens étroits l'entourent, l'investissent,
Serrent deux fois ses flancs, deux fois son col nerveux,
Des cercles écaillés de leurs corps tortueux,
Et dressant sur son front leurs têtes triomphantes,
Dominent fièrement leurs victimes mourantes.
En vain l'infortuné, dont les sacrés festons
Dégouttent de son sang et de leurs noirs poisons,
Veut rompre avec sa main leurs chaînes redoutables,
Et pousse vers les cieux des cris épouvantables ;
Tel mugit un taureau, qui du temple échappé,
Se dérobe, en hurlant, au fer qui l'a frappé.
Enfin, les deux serpents abandonnent leur proie,
Vont au temple où Pallas reçut l'encens de Troie,
Et déposent tous deux leur courroux meurtrier,
Sous ses pieds immortels et son saint bouclier.

M. LEGOUVÉ.

LE DINDON ET LE CORBEAU.

FABLE.

DANS les états d'une riche fermière
Vivoit jadis un dindon des plus gras.
Expert passé dans l'art de ne rien faire,
Après ses cinq ou six repas,
Maître Dindon dormoit la nuit entière,
Et, de peur de penser, ne rêvoit même pas.
Toujours les gens heureux sont d'un bon caractère,
Aussi notre reclus voyoit-il tout en beau,
Et blâmoit fort un vieux Corbeau
Qui près de là médisoit dans sa cage,
Où, depuis mémoire d'oiseau,
Fort sobrement il vivoit de fromage.
Pourquoi, lui disoit-il, maudire les humains ?
Il en est de méchants peut-être,
Mais sommes-nous entre leurs mains?
N'avons-nous pas le meilleur maître ?
Toujours il est aux petits soins,
Et, pour prévenir mes besoins,

Sa femme et lui disputent de vitesse.
Je vois d'ici cette bonne maîtresse
Dans son sein même m'échauffant,
Lorsqu'enfant
Je n'avois pas encor l'esprit de me conduire.
Chaque matin, avec un doux sourire,
Elle me faisoit prendre et les œufs et les noix
Dont sa prévoyante tendresse
Pour me nourrir avoit fait choix.
Les soins touchants qu'elle eut de ma jeunesse
Depuis ce temps ne s'affoiblissent pas;
L'excès de ses égards souvent même me lasse :
Pour moi, de tous côtés, par son ordre on entasse
Les morceaux les plus délicats;
Et de les refuser quand je fais la grimace,
En boules proprement elle sait les rouler :
Puis, quelque façon que je fasse,
Sa main, bon gré, malgré, me les fait avaler :
Enfin, elle est pour moi cent fois plus qu'une mère.
Imaginez, mon cher confrère,
Que pour savoir si je deviens plus gras,
Après chacun de mes repas,
Elle me pèse en m'enlevant de terre;
Et quand je perds une once ou deux,
La bonne pâte de fermière !
Elle a presque la larme aux yeux.
Ami, dit le Corbeau, ton bonheur est extrême,

Et tu me vois le partager;
Mais te soigneroit-on de même,
Si tu n'étois bon à manger?

Notre héros, de ce discours si triste
N'eut pas le temps de s'occuper;
Car les deux bons fermiers mangèrent l'optimiste
A leur souper.

MA PREMIÈRE AMITIÉ.

ENFANT j'étois; le suis peut-être encore,
Fuyant le joug, n'aimant que liberté,
Et ne faisant que le mal que j'ignore,
Pleurois un bien à ma tendresse ôté,
Un bel oiseau, délices de mon âge.
En son logis, pavillon de grillage,
Ne le trouvant, demeurai tout pantois;
Tandis, hélas! qu'oublieux de sa cage,
Lui s'égayoit, envolé dans les bois.

Lors d'une main, portois sa nourriture,
Tenois de l'autre un panier plein de fleurs:

Il m'en souvient : mais saisi de douleurs,
Col nu, cheveux errants à l'aventure,
Et les regards de larmes tout noyés,
Laissai tomber herbe et grains à mes pieds.

Telle Ariane au bord des mers quittée,
Plus que leurs flots de troubles agitée,
Nul soin ne prend de serrer le bandeau
Qui ceint sa tête et l'or de son réseau,
Ni d'agrafer le voile où se dérobe
Son corps trahi par les plis de sa robe,
Qui se détache, et suit le fil de l'eau :
En ses regrets, peu s'en faut, insensée,
De tout son cœur, de toute sa pensée,
Sur l'horizon poursuivant un vaisseau :
Le désespoir qui l'émut pour Thésée,
Moi, pauvre enfant, m'émut pour un oiseau.

Au doux printemps, où nature est féconde,
Prompt dénicheur, et fléau des buissons,
Sous la feuillée, ombre verte et profonde,
Guettoit le nid de deux amants pinçons.
Mousse et duvet, butin pris à la ronde,
Formoient ce lit, jouet des aquilons,
Bâti sur l'air, comme tout dans ce monde.
De leurs enfants je fis mes nourrissons,
Et de leurs cris n'entendis pas les sons.

Quelle pitié de mon cœur éprouvée
Venge vos pleurs, lamentables parents !
Un seul petit resta de la couvée
Que fatiguoient mes soucis différents.
L'abus des soins, trompant mon espérance,
Tournoit à mort ce nid tant regretté.
J'appris de-là que funeste ignorance
Tue et détruit plus que la cruauté.
Mon doux élève, ah ! ce fut le ciel même
Qui te sauva ; ce fut le Dieu suprême
Qui nourrit l'homme et le frêle oiselet.
L'âge empluma, non sans éclat extrême,
Son col brunâtre et son sein violet.
Privé pour moi, pour tout autre farouche,
Que de plaisirs il me faisoit goûter !
Battant de l'aile, il venoit becqueter
Pain et millet, et baisers sur ma bouche,
Et sur ma main se poser et chanter.

Nous consumions à nous voir, nous entendre,
Maints jours entiers, à mes livres promis.
Docte savoir ne vaut amitié tendre !
Un pédagogue au latin crut me rendre
En séparant les folâtres amis.
Des vastes airs sa main t'ouvrit la route,
Oiseau fidèle ! ô regrets : j'en frémis :
Tu pris ton vol pour me chercher, sans doute,

Trop tard, le sus.... Dieu ! comme avec effroi,
Mes cris, mes yeux, mon cœur, montant aux nues,
D'un fol essor volèrent après toi !

Peines d'amants, vous qui m'êtes connues,
A nul mortel ne causâtes d'émoi
Égal au mien ; j'en sais trop le pourquoi :
Femmes ne sont tout-à-fait ingénues ;
Affronts secrets troublent nos amitiés :
Mais, par instinct, deux simples cœurs liés,
Onc, sans mourir, n'ont leurs chaînes rompues.

Las ! tout plaintif, inconsolable, errant,
Sous vieux tilleuls dont les têtes chenues
Ornoient d'un parc les sombres avenues,
J'allois, lançois mon regard pénétrant.
Toutes les voix des hôtes des feuillages
D'heureux espoir me faisoient tressaillir ;
Tout chat rôdant, en filou des treillages,
Sembloit au cœur de griffes m'assaillir ;
Et toute feuille, arrivant sur les ailes
Qu'autour des fleurs déployoient maints zéphyrs,
Me consternoit, n'apportant point nouvelles
Du compagnon qu'appeloient mes soupirs.
Long-temps au loin mes courses le cherchèrent,
Et de mon sein gonflé de déplaisirs,
Avec sanglots ces plaintes s'épanchèrent :

« Gentil Pinçon ! pauvret, tu vas mourir !
» Et n'auras su combien je te regrette !
» Où donc est-il ? quelle est donc sa retraite ?
» M'a-t-il cru las du soin de le nourrir ?
» Tous deux vivions l'un à l'autre fidèles,
» Sans nous tromper, sans boudeuses querelles !....,..
» La faim, la nuit, pour toi tout est danger.
» Tu périras.... O chagrin ! ô colère !
» N'ai plus d'ami ! Comment ne m'affliger ?
» Sans un ami, que fait-on sur la terre » ?
Disant ces mots, je reviens désolé,
L'œil aux aguets; comme Ariane encore,
De qui par-tout flotte l'esprit troublé
Sur l'onde amère où fuit ce qu'elle adore :
Triste comme elle, et comme elle isolé,
Ne voyant plus, j'écoutois les ramages
Du bois épais quitté par le soleil :
Puis, à pas lents, m'écartois des bocages.
Pour mon oiseau je craignois mille orages....,
Voilà qu'un son à sa voix tout pareil
Frappe mon ame ! Un cri fut ma réponse.
Ames toujours s'entendent de si loin !
Il vient, il vole, et zéphyr me l'annonce ;
C'étoit lui-même !.... Ah ! ciel ! tu fus témoin
Par quels transports et par quelles caresses
Du cœur ailé j'accueillis les tendresses !
De notre sort Dieu même avoit pris soin.

Ainsi, charmé d'une amitié première,
J'avois connu, dès mes plus jeunes ans,
Et courts plaisirs, et longs regrets cuisants;
Qu'est-il de plus dans l'humaine carrière?
L'amour, peut-être, oiseau volage.... mais,
Qui, s'il a fui, ne nous revient jamais.

M. Nepomucène L. Lemercier.

LE TROUBADOUR AU TOMBEAU DE SA MIE.

ROMANCE ÉLÉGIAQUE.

Lorsqu'a travers les arbres de ces bois
La lune épanche une clarté douteuse,
Du Troubadour j'entends la douce voix
Chanter sa flamme malheureuse;
Sous ses doigts on entend gémir
De son luth les cordes plaintives;
Il dit : « Emma vient de mourir,
» Troubadour, faut-il que tu vives?

» Fleur de quinze ans, le souffle de la mort
» Vient de flétrir ta fraîcheur ravissante;

» Dans le cercueil Emma déjà s'endort,
» Et je cherche en vain mon amante.
» Quand sur cette urne je répands
» Les larmes d'une peine amère,
» Ne puis-je par ces pleurs brûlants
» Ranimer ta froide poussière !

» Dois-tu couvrir ces charmes éclatants,
» Voile de mort, parure sépulcrale ?
» Emma, si belle, à peine en ton printemps,
» Tu ne connois pas de rivale :
» Mais j'aperçois avec plaisir
» Que sur ta demeure dernière,
» Une rose vient de fleurir....
» Tu n'es pas morte toute entière ».

M. Auguste de Saint-Séverin.

L'EXIL.

Abandonnez une terre étrangère,
Légers oiseaux, venez, ne craignez plus :
Les noirs frimas qui vous faisoient la guerre,
Loin de ces bords sont enfin disparus.

Dans le vallon la rose vient d'éclore ;
Ses doux parfums appellent le zéphyr ;
L'onde murmure, et la naissante aurore
En s'éveillant, vous invite au plaisir.

Ne tardez plus, cédez, troupe fidèle,
Cédez encore à de nouveaux désirs ;
Chaque arbrisseau, chaque feuille nouvelle
Vous redira de touchants souvenirs.

Voici l'ormeau dont le mobile ombrage
Vous protégea durant vos premiers jours ;
Ce marronier couvrit de son feuillage
Le doux secret de vos jeunes amours.

Enfants de l'air, que je vous porte envie !
Dans votre essor échappés au vautour,
Vous reverrez demain votre patrie,
Elle entendra votre chant de retour.

Et moi, trainant mes ennuis solitaires,
J'appelle en vain mes tranquilles vergers :
Pauvre exilé, loin du toit de mes pères,
Je vais pleurant sur des bords étrangers.

M. Delisle Sijourné.

DISCOURS DE SATAN

A SES COMPAGNONS,

Traduit de la *Jérusalem délivrée.*

Tartarei Numi di seder più degni, etc.
Cant. 4.

Dieux des enfers! ô vous qu'un tyran orgueilleux
Plongea de l'Empyrée en ces gouffres de feux,
Vous, dignes d'habiter les régions célestes,
Je ne vous peindrai point nos désastres funestes,
Et notre servitude et nos sanglants combats.
Nous fûmes courageux, le sort trahit nos bras :
Vaincus, l'événement nous a nommés rebelles.
Cependant, au séjour des clartés éternelles,
Nos vainqueurs insolents, enflés de nos revers,
Du sein de leurs banquets gouvernent l'univers.

Au lieu de ce jour pur, de ces sphères brillantes,
Des heureux séraphins demeures éclatantes,
Il ne nous reste plus que d'horribles cachots !....
Esclaves enchaînés dans ces vivants tombeaux,

On ne nous permet plus la flatteuse espérance
De recouvrer un jour notre antique puissance:
Tout est perdu pour nous..... et, pour comble d'horreur,
L'homme, né de la fange, aspire à cet honneur;
L'homme, notre rival, s'abreuve d'ambroisie.

C'est peu pour le tyran qui lui donna la vie,
Il a livré son fils à la faulx du trépas.
Il est venu, ce fils, dans mes sombres états,
Il est venu braver mes brûlantes cohortes,
De l'enfer mugissant il a brisé les portes;
Je l'ai vu triompher de nous et de la mort.
Bien plus: ces malheureux que nous livra le sort,
Compagnons de nos maux, complices de nos crimes,
Du courroux éternel, éternelles victimes,
Son sang les a lavés de tous leurs noirs forfaits:
Aujourd'hui dans les cieux ils savourent la paix.

Mais que sert de r'ouvrir mes profondes blessures.
Eh! qui ne connoît pas nos affronts, ses injures?
En quels temps, en quel lieu ses fiers ressentiments
Ont-ils cessé jamais d'aiguiser nos tourments?....
Ne nous arrêtons point sur d'antiques offenses;
Une récente injure appelle nos vengeances.
Ne le voyez-vous pas, jaloux de nos autels,
Usurper tous les vœux et l'encens des mortels?

Et nous, spectateurs vils de ces nouveaux outrages,
Rien ne peut dans nos cœurs réveiller nos courages?
O honte! nous verrons ses guerriers odieux
Dans l'Orient dompté marcher victorieux,
Porter par-tout sa gloire et notre ignominie,
Envahir la Judée, épouvanter l'Asie,
Tout soumettre à son nom, tout ranger à sa voix!
A cent peuples divers faire adorer ses lois,
A des marbres nouveaux confier ses conquêtes,
Par des bronzes nouveaux consacrer nos défaites!...

A cet abaissement, quoi! serons-nous réduits?
Souffrirons-nous qu'un jour, sur nos temples détruits,
S'élèvent orgueilleux ses temples innombrables?
Nous vaincus à ce point! à ce point misérables!
Plus d'or, plus de parfums! Banni de l'univers,
Je ne régnerois plus que sur d'affreux déserts!
Et votre roi, privé du tribut ordinaire,
Dans ses tristes états languiroit solitaire!

Non!.... j'en jure ma rage et vos brillants exploits;
Nous sommes tels encor qu'on nous vit autrefois,
Ennemis glorieux d'un pouvoir arbitraire,
Disputer l'Empyrée au maître du tonnerre.
Si, dans ce grand combat, le tyran fut vainqueur,
N'accusons que le sort et non notre valeur.

Défaits, mais courageux; fugitifs, mais terribles,
On n'a pu nous ôter nos haines invincibles.

Mais pourquoi ces retards ? Pourquoi ces vains discours ?
Partez, braves amis, mon soutien, mon recours:
Volez, de mon courroux ministres intrépides!
Confondez nos rivaux et leurs ligues perfides!
Déjouez leurs efforts, détournez leurs succès,
Enchainez leur audace, arrêtez leurs progrès;
De ce torrent fougueux suspendez la furie;
Arrachez la Judée à ce vaste incendie:
Opprimez, détruisez! que, vaincus ou surpris,
Ces fiers triomphateurs tombent anéantis.

Tels sont mes vœux : tel est le dessein que m'inspire
Votre intérêt, le mien, celui de tout l'empire.
Que les uns dispersés errent loin de leurs camps;
Que les autres, en proie à l'erreur de leurs sens,
Esclaves d'un regard endormis dans l'ivresse,
Coulent des jours honteux au sein de la mollesse;
Que d'autres, artisans de crimes plus affreux,
N'écoutent que la haine et s'égorgent entr'eux;
Qu'ils lèvent sur leur chef une main forcenée;
Que leur horde en fureur périsse exterminée,
Et que l'on cherche en vain la trace de leurs pas.....

M. L. L'Écluze.

ÉPÎTRE

A M. DE SAINT-VICTOR,

Sur sa traduction d'*Anacréon*.

HOMMAGE au tendre Anacréon !
A son imitateur fidèle !
Hommage à la muse immortelle
Qui sut prendre à-la-fois le ton
Et les grâces de son modèle !
Ami, reçois mon compliment :
J'ai vu ta brillante peinture ;
La France admire en ce moment
Cette touche élégante et pure
Que l'art enseigne rarement,
Et que tu dois à la nature.
Oh ! que tes vers sont enchanteurs !
Je les écoute et les admire,
Et je partage le délire
Du sage, couronné de fleurs,
Dont tes mains ont touché la lyre.

Comme tu peins ce foible enfant
Dans la nuit, surpris par l'orage ;
Son air timide et caressant,
Ses blonds cheveux, son doux langage ;
Tandis que, dans un lieu charmant,
Auprès de lui sommeille un sage.
On frappe. Il se lève ; et, soudain,
Je le vois sa lampe à la main,
Qui vient sans bruit et sans escorte ;
Il s'avance d'un pas tremblant,
Et je vois l'Amour à sa porte,
Qui sourit, le guette et l'attend.
Que fais-tu, vieillard téméraire ?
Chasse cet hôte séducteur,
Ou, bientôt foible et solitaire,
Tu ressentiras dans ton cœur
Tous les effets de sa colère.
Que vois-je ! les ris et les jeux
Viennent pour adoucir sa peine ;
Il boit, il chante, il est heureux !
Il s'enivre en l'honneur des dieux !
Il danse avec le vieux Silène.
Donnez des fleurs ! versez du vin !
Que dans nos coupes élégantes
Pétille ce nectar divin !
Écoutez ces chansons bruyantes ;
Répétez un joyeux refrain :

Buvez ! buvez ! troupes charmantes !
Prenez place autour du festin !
Égaré dans sa douce ivresse,
Déjà l'heureux Anacréon
Chancèle en murmurant le nom
De Bathyle et de sa maîtresse.
Ainsi le dieu de la tendresse
T'inspira des accords nouveaux;

Ainsi tous ces riants tableaux
Qui faisoient l'orgueil de la Grèce,
Vont renaître sous tes pinceaux
Pleins de grâce et pleins de noblesse.
Demain l'on saura tes chansons;
Notre France aimable et polie
Veut mettre à profit les leçons
De ta douce philosophie.
Et ton joyeux Anacréon,
Courant par-tout malgré l'envie,
Fera des fous pleins de raison
Et des sages pleins de folie.

M. L. A.

DU CARACTÈRE GAI.

VAUVENARGUES définit ainsi la gaîté :

La gaîté, plus proportionnée à notre foiblesse que la joie, nous rend confiants et hardis, donne un être et un intérêt aux choses les moins importantes, fait que nous nous plaisons par instinct en nous-mêmes, dans nos possessions, nos entours, notre esprit, notre suffisance, malgré d'assez grandes misères.

D'après cette peinture, le caractère gai semble le plus convenable pour être heureux. Lorsqu'une tendance naturelle nous porte à être satisfait de ce que nous possédons, sans désir, ni regrets de ce qui nous manque, nous tirons parti de tous nos moyens de bonheur, et la vie se compose alors d'une multitude de petites jouissances, qui se succèdent et laissent peu de place aux chagrins.

Une telle disposition d'esprit influe aussi sur la paix de ceux qui nous entourent : l'égalité d'humeur en doit être une suite ; car on ne tourmente pas les autres, lorsqu'un contentement intérieur est notre état habituel, et ce contentement ne peut exister sans une sorte d'optimisme, qui porte à l'indulgence.

Une grande partie des peines de la vie naît de la manière

dont on envisage les événements, et l'on se crée plus de malheurs imaginaires, qu'on n'essuye de malheurs réels; mais l'homme d'un caractère gai est au-dessus des caprices de la fortune, parce qu'il est en lui de voir toujours le côté riant de la situation où le place le sort. Des richesses considérables lui sont-elles ravies, il ne songe plus aux jouissances qu'elles procurent, quoiqu'il en ait senti le prix plus qu'un autre, tant qu'il les possédoit : toutes ses idées se tournent sur les avantages de la médiocrité, et c'est ainsi qu'il nommeroit la misère; il monte du premier au cinquième sans regret, il trouve le jour plus beau.

Jeté dans une prison, il s'amuseroit de la conversation du geolier, de ses propres réflexions; car un pareil homme est bien avec lui-même : les passions basses, l'envie, la méchanceté ne sont pas compatibles avec son caractère; il n'a jamais commis les fautes où elles entraînent; il ne craint pas ses souvenirs.

Mais il est des peines si violentes que chacun y succombe pour plus ou moins de temps. Un ami nous trahit, ou la cruelle mort nous en sépare. Tout être sensible tombe sous de pareils coups. Frappé d'une douleur si terrible, heureux l'homme dont alors l'instinct combat le désespoir! où sa raison se fût trouvée insuffisante, son caractère agit, même à son insu; ses larmes, ses regrets n'aigrissent point son ame, et ne jettent point un voile sinistre sur ce qui n'est pas sa perte. Le souvenir des enfants, des amis qui lui restent, se présente-t-il à son esprit, il croit au bonheur de leur avenir, et le désir d'en être le té-

moin le rattache à la vie. Sans être consolé, de nombreux momens de distraction reposent son cœur, et ne lui laissent de souffrance que ce qu'il en peut supporter. Enfin, aidé par le temps, il parvient à s'accoutumer à son existence. S'il ne peut plus être heureux, il est du-moins content, et son aspect n'afflige pas les amis que le sort lui a laissés. On s'abuseroit en pensant que le caractère gai porte à l'égoïsme et à l'insensibilité; loin de là, ceux qui le possèdent sont, pour la plupart, très-aimans, et leurs affections sont durables. La raison en est simple : ils jugent moins sévèrement que d'autres les défauts ou les torts de ceux qu'ils aiment, parce qu'ils en ont moins souffert. De là vient leur facilité à pardonner, et leur impuissance à haïr. Il est dans leur nature de penser plus volontiers aux rapports doux et agréables qu'ils ont avec un ami, qu'à ce qu'ils pourroient lui reprocher.

Le plus souvent les gens de ce caractère ont un esprit médiocre; et si, par exception, ils possèdent de grandes facultés intellectuelles, elles ne sont pas au-moins de celles qui portent à de longues méditations. Ils manquent, en général, de tenue dans la conduite, et de force d'esprit. La grande mobilité de leurs idées les fait agir selon l'impression du moment, sans suivre un plan quelconque, et sans inquiétude sur les conséquences de leurs démarches; peut-être, d'ailleurs, souffrent-ils trop peu des suites d'une sottise, pour qu'ils prennent jamais la résolution bien ferme de n'y plus retomber. On ne réfléchit guères profondément sur les fausses combinaisons qu'on a pu faire, quand on prend si facilement son parti de leur mauvais

résultat. Quant à la force d'esprit, elle est du nombre de ces qualités qu'on se rend propres, d'autant plus qu'on les exerce; or, un caractère gai en dispense si souvent, qu'il en laisse à-peine sentir le besoin. Il remplace la philosophie raisonnée par une philosophie pratique, qui semble préférable; car il vaut mieux ne pas sentir une souffrance que de s'y soumettre. Il tient lieu de résignation; et quoiqu'elle cesse alors d'être une vertu, puisqu'on la pratique sans efforts et sans réflexion, elle n'en tourne que plus au profit du bonheur.

Enfin, l'homme, d'un caractère gai, résout le problême de la vie, qui se réduit à jouir autant qu'on peut, et à souffrir le moins possible. Dans ses rapports avec la société, il aura souvent à se reprocher des sottises, rarement des fautes graves, jamais un crime.

Madame B....

LE VENDÉEN.

Au sage Edmond Laure est promise,
Et le jour s'approche pour eux
Où, par sa main, la sainte église
Doit couronner leurs chastes feux;
Ils attendent, mais sans délire,
Et dans un calme mutuel,

Et pleins de ce charme qu'inspire
Un amour avoué du ciel.

Le jour naissant poursuit encore
De la nuit l'humide vapeur,
Et du sommeil la jeune Laure
Goûte la paisible douceur :
Quand soudain, offert à sa vue,
Edmond a troublé son repos ;
Et l'œil brûlant, la voix émue,
L'appelle, et lui parle en ces mots :

O Laure ! (j'étois en prière)
Un ange des cieux m'apparoît :
D'azur, de pourpre, et de lumière,
Un voile immense l'entouroit.
Cours, m'a-t-il dit, de l'homme impie
Tromper les complots ennemis ;
Combats pour la Vierge Marie,
Pour Dieu le père et pour son fils.

Il dit, et la nue enflammée
Soudain le dérobe à mes yeux ;
Il laisse la terre embaumée
D'un encens qui s'élève aux cieux.
Oui, Dieu, Laure, et tu peux m'en croire,
A fait parler à ton Edmond ;

Et tous les rayons de sa gloire
Ont jailli, brillé sur mon front.

Toi, qui tiens la première place
Dans mon ame, après le Seigneur,
Laure, écoute ce que sa grâce
Daigne promettre à son vengeur:
Si dans les combats je succombe,
De tes larmes suspends le cours ;
Ainsi que son fils, de la tombe
Je dois renaître après trois jours.

Edmond est plein de confiance ;
Mais sa Laure tremble pour lui.
En pleurant, du Dieu de clémence
Son regard implore l'appui.
Mon fiancé, va, lui dit-elle,
Te signaler pour notre foi.
Du Seigneur venge la querelle;
Combats pour lui, mais pense à moi.

Lors, au front de sa fiancée,
Edmond imprime un doux baiser;
Et la rose, au lis nuancée,
Un moment vient s'y reposer;
Mais bientôt la douleur muette
Le tient vers la éclinetinrre ;

Tel un roseau courbe sa tête
Aux cris de l'Autan déchaîné.

Bientôt la bataille se donne :
Laure l'apprend, mortel effroi !
Edmond y reçoit la couronne
Des nobles martyrs de la foi :
Laure l'apprend, et sur la pierre
Du saint temple, ou de ses parvis,
Se prosterne, et dans la prière,
Attend et trois jours et trois nuits.

Elle a fui la troisième aurore !
Le brave Edmond ne revient pas,
Et la crainte, qui la dévore,
A conduit Laure sur ses pas.
Parmi des morts sans sépulture,
Elle erre au milieu de la nuit,
Et de l'oiseau de triste augure
Le cri la précède ou la suit.

La foudre gronde, et des ténèbres
Ses feux percent la profondeur,
Et comme des flambeaux funèbres,
Brillent aux champs de la douleur.
D'Edmond, à leur clarté livide,
Le corps sanglant est reconnu,

Frappé par le glaive homicide,
Sur la terre froide étendu.

Laure, hélas! contemple, éperdue,
Ce reste informe d'un amant,
Et sans en détourner la vue,
Tombe et s'écrie en expirant :
Du lien terrestre échappée,
Edmond, je vole dans tes bras!
Edmond, les hommes m'ont trompée;
Mon Dieu ne me trompera pas.

De ces amants pieux et tendres,
Le ciel a confirmé les droits;
Aux lieux où reposent leurs cendres,
Maintenant s'élève une croix.
Par les souvenirs recueillie,
La beauté l'arrose de pleurs;
A genoux le vieillard y prie,
Et l'enfant l'entoure de fleurs.

M. Francisque Garat.

TRADUCTION

LIBRE ET ABRÉGÉE

DU DÉBUT DE LA PHARSALE.

Je chante les combats et les malheurs du Tibre,
Où tout un peuple-roi, las d'être grand et libre,
Tourna sur lui la main qui vainquit l'univers,
Où l'on vit la victoire absoudre les pervers,
L'aigle combattre l'aigle, et l'intérêt d'un homme,
Dans les champs de Pharsale opposer Rome à Rome.

Romains, où courez-vous? et par quelles fureurs
Offrez-vous aux vaincus les crimes des vainqueurs?
Eh! du nord au midi, du couchant à l'aurore,
Tout ce qui vous restoit à conquérir encore,
Tout fléchissoit; le Scythe alloit courber son front;
L'Euphrate sous le joug expioit votre affront;
L'Araxe étoit soumis, et le Nil tributaire,
De sa source ignorée eût trahi le mystère.
Pouvez-vous donc, hélas! contre vous employer
Le fer qui, sous vos lois, mettroit le monde entier?

Quelle cause a produit cette coupable guerre ?
C'est le ciel envieux des grandeurs de la terre,
Qui veut que tout pouvoir qu'au faîte il a placé,
Par son trop de hauteur soit bientôt renversé;
C'est des faveurs du sort la mesure comblée;
C'est Rome, enfin, tombant sous son poids accablée.
Ainsi, lorsque le Temps, sous ses puissants efforts,
De l'univers usé brisera les ressorts,
Tout sera confondu; de sa course enflammée,
Le soleil oublîra la route accoutumée;
Les cieux s'écrouleront : l'un par l'autre heurtés,
Les astres dans les mers éteindront leurs clartés;
L'océan de son lit rejettera ses ondes,
Et l'antique chaos ressaisira les mondes;
Ainsi, de cent états, sous sa chute affaissés,
Rome étale en croulant les débris entassés.
L'excessive grandeur se dévore elle-même.
Oui, tels sont les humains; l'autorité suprême
Ne veut point de partage, et les plus chers amis,
Placés au même rang, sont bientôt ennemis.
Il ne faut point ouvrir une histoire étrangère;
Rome, en ses murs naissants, vit le meurtre d'un frère.
Le prix de ce forfait, qui souilla son berceau,
Etoit-il l'univers ? Non, c'étoit un hameau !

Un accord qui voila leur haîne enveloppée
Parut joindre un moment César avec Pompée,

Tant que le fier Crassus, régnant au milieu d'eux,
De son pouvoir rival les contint tous les deux.
Comme d'un isthme étroit les rives opposées
Arrêtent de deux mers les fureurs divisées;
S'il tomboit, l'Archipel, sorti de ses canaux,
De la mer d'Ionie iroit heurter les eaux;
Tel Crassus, par sa mort détruisant l'équilibre,
Aux fureurs des partis ouvrit un champ plus libre.

Le rival de César voit ses anciens travaux
S'obscurcir, éclipsés par des exploits nouveaux,
Et de la Gaule, enfin, la récente victoire,
Des triomphes d'Asie effacer la mémoire.
Vieilli dans les succès et dans les dignités,
Il craindroit de sentir un autre à ses côtés;
Il ne veut point d'égal, et César point de maître.
Aux lois de son pays, qui des deux fut un traître?
D'illustres défenseurs pour eux ont combattu,
Les dieux pour le vainqueur, Caton pour le vaincu;
Mais César sur Pompée avoit quelqu'avantage.

Changé par les honneurs, flétri par un grand âge,
Pompée avoit de Mars, dont il fuit les drapeaux,
Oublié la science au sein d'un long repos.
L'ivresse du pouvoir, les jeux de son théâtre,
Les applaudissements d'une foule idolâtre,

De la gloire en son cœur ont étouffé la voix.
Fier, et se reposant sur ses premiers exploits,
Savourant mollement la faveur populaire,
Il ne veut plus combattre; il ne cherche qu'à plaire.
Il vit, mais il n'a plus que l'ombre d'un grand nom.
Tel un vieux chêne, honneur d'un fertile vallon,
Qui du peuple et des chefs, sur ses branches altières,
Porte les dons sacrés, les dépouilles guerrières,
Presque déraciné, sans rameaux, le front nu,
Par son poids sur la terre est encor soutenu.
Son tronc large et noueux, et non plus son feuillage,
Dans les lieux d'alentour jette un reste d'ombrage;
Mais quoique au premier vent il craigne de céder,
Quoiqu'un bois jeune et vert, prompt à lui succéder,
S'élève autour de lui, c'est lui seul qu'on honore;
Et tout près de tomber, il est illustre encore.

César joint au grand nom, aux exploits d'un héros,
Le besoin des combats et l'horreur du repos;
Pour lui, vaincre est l'honneur, ne pas vaincre est la honte.
Terrible, et se créant les dangers qu'il affronte,
Il vole dans le sang qu'il craindroit d'épargner,
Où l'emporte la rage et l'espoir de régner.
Des triomphes tardifs la lenteur l'importune;
Il franchit tout obstacle, il force la fortune,
Arrache les succès, et du carnage épris,
N'aime à marcher vers eux qu'à travers des débris.

Tel, précédé des vents et suivi des orages,
Le tonnerre à grand bruit déchire les nuages ;
Il fait pâlir le jour et trembler les mortels,
Renverse de son Dieu l'image et les autels,
Marque, par cent malheurs, sa course vagabonde,
Et remontant aux cieux, effraie encor le monde.

Tels étoient leurs esprits, leurs mœurs, leurs intérêts.
Il se joignoit encore à leurs desseins secrets,
De discorde et de mort ces semences publiques,
Qui perdirent toujours les grandes républiques.
Dès que de l'univers conquis par les Romains,
La dépouille captive eut enrichi leurs mains,
Eut corrompu leurs mœurs, leurs vertus étouffées
Sous le poids des trésors et l'amas des trophées,
Des tables, des palais le luxe somptueux,
Démentit la candeur de nos simples aïeux.
Tout changea : la beauté, moins modeste et moins pure,
Vit l'homme efféminé surpasser sa parure ;
On dédaigna l'antique et sainte pauvreté,
La mère des héros et de la liberté.
Le riche à l'indigent déroboit son domaine.
Ces champs étroits, qu'aux jours de la vertu romaine
Sillonna l'humble soc des plus grands citoyens,
Sous un seul maître alors formoient de vastes biens,
Et dans Rome, croulant vers sa chute profonde,
Le désordre accourut des limites du monde.

De la perte des mœurs ordinaires effets !
Le besoin sans scrupule ordonna les forfaits ;
On ne respecta rien ; on mit l'honneur suprême
A se rendre puissant plus que Rome elle-même,
Et le droit du plus fort fut le seul reconnu ;
De là, le consulat, par le meurtre obtenu,
Du peuple et du sénat la puissance flétrie,
Les tribuns, les guerriers déchirant la patrie,
Les Romains aux Romains se vendant sans pudeur,
Le fléau qui, sur-tout, a sapé leur grandeur,
La brigue aux champs de Mars, souillé de ces scandales,
Prodiguant tous les ans les dignités vénales,
La dévorante usure et l'abus du pouvoir,
Le crime, qui du trouble a fait son seul espoir,
La foi, la vérité dans les cours étrangère,
Et la guerre au grand nombre à la fin nécessaire.

Déjà le cœur rempli de ses hardis projets,
César de l'Apennin a franchi les sommets ;
Déjà du Rubicon il aborde la rive.
De la patrie en pleurs la grande ombre plaintive,
Comme un fantôme immense et tout brillant de feux,
Dans la profonde nuit apparoît à ses yeux.
De funèbres habits elle est environnée ;
De sa tête superbe et de tours couronnée
Descendent sur ses bras, dépouillés et sanglants,
Les lambeaux dispersés de ses longs cheveux blancs.

Immobile, et poussant des sanglots lamentables,
« Romains, où portez-vous ces enseignes coupables?
» Dit-elle; encore un pas, vous n'êtes plus à moi:
» Arrêtez ». A ces mots, plein d'un subit effroi,
César, comme enchaîné, sur la rive s'arrête;
Ses cheveux hérissés se dressent sur sa tête.
Mais, rappelant son cœur un moment égaré:
« O toi! dit-il, dans Albe autrefois adoré,
» Et qui de cette roche en héros si féconde,
» Domines aujourd'hui sur la reine du monde,
» Jupiter, dieux qu'Enée en ces lieux apporta,
» Vous, feux toujours ardents qui brûlez pour Vesta,
» Romulus, habitant des champs de la lumière,
» Toi sur-tout, de mon cœur divinité première,
» Rome sers mes projets; non, mon bras criminel
» Ne veut point se plonger dans ton flanc maternel;
» Vainqueur des nations, je suis son fils encore:
» Je défendrai par-tout ce grand nom que j'adore.
» Si j'arbore à tes yeux un rebelle étendard,
» Le crime est à Pompée, et non pas à César ».
Il dit, et le premier il s'élance dans l'onde.
Tel, aux déserts brûlants de l'Afrique inféconde,
Un fier lion s'arrête à l'aspect du chasseur.
Immobile, et dans lui renfermant sa fureur,
Il rassemble un moment sa force toute entière;
Mais dès que sur son front il dresse sa crinière,
Quand du fouet de sa queue il bat ses vastes flancs,

Et fait frémir les airs de longs rugissements,
Si du chasseur hardi l'indiscrète vaillance
L'arrête en ses filets, ou l'atteint de sa lance,
Se jetant sur le fer que son sang a trempé,
Terrible, il fait trembler le bras qui l'a frappé.

M. LEGOUVÉ.

LE VOYAGEUR ET JENNY.

JE voyageois, j'étois pensif et sombre;
Je ne sais quoi me faisoit soupirer;
Je ne cherchois que le silence, l'ombre,
Et j'éprouvois le besoin de pleurer.

Dans cet instant, une voix gémissante
Porte à mon cœur la douleur et l'effroi:
Que vois-je! ô ciel! une femme expirante,
Qui s'écrioit: ô mort! viens donc à moi.

Elle est couchée au pied d'une masure,
Que l'incendie a détruite à moitié;
Ses longs cheveux sont toute sa parure;
De cet objet qui n'auroit eu pitié?

Je m'approchai d'un air triste et timide ;
A mon aspect ses pleurs coulent plus fort.
Croyez, lui dis-je, au motif qui me guide ;
C'est le désir d'adoucir votre sort.

Vous ignorez, répond l'infortunée,
Que je suis folle, ou du-moins qu'on le dit ?
Ah! demeurez; et de ma destinée
Vous entendrez le douloureux récit.

« Je suis Jenny ; ce hameau m'a vu naître :
» Ses habitants m'accablent de rigueurs ;
» Mais, sous leurs yeux, je ne veux plus paroître :
» Sur ces débris Jenny vit de ses pleurs.

» Avez-vous vu le temps si déplorable
» Où nos moissons n'étoient plus notre bien ?
» A nos travaux la terre favorable
» Nous donnoit tout, mais nous ne cueillions rien.

» Quand des soldats désoloient la contrée,
» Plus de cent fois j'embrassai leurs genoux ;
» Autant de fois ils m'ont l'ame navrée,
» En me disant : Tous vos grains sont à nous.

» Déjà la faim, le chagrin, la misère,
» Le désespoir, le sombre abattement,

» M'avoient ravi mon bon père et ma mère ;
» Je n'avois plus qu'Alexis, mon amant.

» On dit bien vrai que l'Amour nous console.
» Je pleurois moins en voyant Alexis ;
» Je souriois à sa douce parole,
» Quand il disoit : Nous allons être unis.

» Il le pensoit ; je l'espérois de même :
» Mon ame alors pouvoit croire au bonheur.
» La pauvreté n'empêche point qu'on aime ;
» Tendre union adoucit le labeur.

» La veille au soir, satisfaite et tranquille,
» Je me livrois aux charmes du sommeil....
» Le feu du ciel embrâse mon asile ;
» Sans Alexis, pour moi plus de réveil.

» Il voit la flamme, et son amour extrême
» Le fait voler au danger, à la mort !
» Après m'avoir portée en ce lieu même,
» Serrer ma main fut son dernier effort.

» A quoi sert-il qu'il m'ait sauvé la vie,
» Mon Alexis ? Il ne vit plus pour moi ;
» Et ma douleur, on l'appelle folie !
» Souffrir, gémir, ne fait de mal qu'à soi.

» Ecoutez bien.... Sous cette noire cendre,
» Que nuit et jour j'arrose de mes pleurs,
» Mon Alexis m'invite de descendre,
» Pour nous unir et finir nos malheurs ».

Après ces mots succède un long silence;
J'entends à-peine échapper un soupir...
C'est vainement qu'on parle bienfaisance;
On ne peut rien pour qui cherche à mourir.

Gardez votre or, dit cet être sensible,
Jenny.... bientôt.... n'aura plus de besoins....
Voyez.... je meurs.... Ah! s'il vous est possible,
Ouvrez ma tombe, et je bénis vos soins.

De ce devoir je ne pus me défendre;
Jenny fut mise auprès de son amant.
Jeunes beautés, vous dont le cœur est tendre,
Prenez le mien si vous aimez autant.

Par Madame DE MONTANCLOS.

DÉBUT
DU CHANT TROISIÈME
DU POËME DE SUZANNE.

DÉJA l'astre fécond qui verse la lumière,
Touchoit dans son déclin les bords de l'hémisphère,
Et sembloit agrandir son disque étincelant;
Sa pourpre se mêloit à la frange d'argent
Des nuages légers qu'un doux zéphir promène;
Déjà brilloit Vénus dans la céleste plaine.
Suzanne respiroit la fraîcheur des jardins,
Le doux parfum des fleurs, l'œil flatté des raisins,
Dont les ceps amoureux ornoient le sycomore,
Paré des fruits vermeils qu'il n'a point fait éclore,
Tout rappelle à son cœur et peint l'époux amant,
Les peines de l'absence, et son nouveau tourment,
Tourment qui la rappelle à la mélancolie.
Dans de vagues pensers son ame ensevelie,
Des malheurs de Sion, gardant le souvenir,
Gémit sur le passé, tremble pour l'avenir.
Méhala lui disoit: « Ma sensible maîtresse,
» Chassez de votre front cette morne tristesse;

» Tout sourit à vos vœux, tout prévient vos désirs;
» Digne de votre cœur, digne de vos soupirs,
» Qu'un époux adoré, qui brûle pour vos charmes,
» Dissipe vos soucis, et tarisse vos larmes.
» Est-ce à vous de gémir? Vos jours, vos jours heureux,
» S'écoulent doucement sous un ciel amoureux;
» De vertueux parents, ô vertueuse fille!
» Jouissent du bonheur d'une heureuse famille!

» — O filles de Sion! qui voyez ma douleur,
» Ah! cessez désormais d'envier mon bonheur.

» Jérusalem gémit sous le joug oppressée;
» Le cruel souvenir de sa gloire passée,
» De sa beauté première a terni les attraits;
» Sur elle le Seigneur a dirigé ses traits:
» De la fin de l'exil, la longue et vaine attente,
» Les prières, le deuil, la cendre pénitente,
» Ne peuvent apaiser le céleste courroux,
» Et la main du Très-Haut s'appesantit sur nous.
» Dieu juste, en ta vengeance, ô bonté protectrice!
» J'adore, en gémissant, les coups de ta justice.

» O filles de Sion! qui voyez ma douleur,
» Ah! cessez désormais d'envier mon bonheur.

» Du repos de mes jours, la fortune jalouse
» A séparé l'époux de la plaintive épouse:

» Loin de moi, Joachim, trop long-temps arrêté,
» A versé l'amertume en mon cœur agité;
» Un noir pressentiment, dont je suis poursuivie,
» Jusqu'au pied des autels empoisonne ma vie :
» Ma couche appelle en vain le sommeil qui me fuit;
» Le jour révèle au jour les tourments de la nuit;
» Je pleure solitaire, et, colombe tremblante,
» Je crains de l'épervier la serre menaçante.

» O filles de Sion! qui voyez ma douleur,
» Ah! cessez désormais d'envier mon bonheur.

» Toi! peuple d'Israël, en des jours plus prospères,
» Tu soutenois l'éclat des vertus de tes pères;
» Dieu de son bras puissant te prêtoit le secours,
» La gloire et le bonheur environnoient tes jours;
» Hélas! ce temps n'est plus! les fers de l'esclavage
» Ont marqué d'un affront ton antique courage;
» Dans la poudre couché, tu gémis et tu sers,
» Et dans ton sein encore il est des cœurs pervers!
» Oh! puissé-je jamais n'en être la victime!
» Dieu juste, soutiens-moi sur les bords de l'abîme.

» O vierges de Sion! qui voyez ma douleur,
» Ah! cessez désormais d'envier mon bonheur ».

Madame A. JOLIVEAU.

VELLÉDA.

ROMANCE.

Au sein des nuits, sur l'aride bruyère,
Vellida seule, en proie à son ardeur,
Assise au pied du chêne solitaire,
Belle d'amour, et pâle de douleur,
Au bruit lointain de la mer irritée,
Au cri plaintif du triste oiseau des nuits,
Mêloit des chants qu'à son âme attristée
Dictoient, hélas ! son trouble et ses ennuis.

Sans ornements, sa blonde chevelure
En longs anneaux retomboit sur son sein ;
Elle souffroit et pleuroit son injure,
Et tristement redisoit ce refrain :
« Je vais mourir, et toi seul en est cause,
» Charmant guerrier, qui troublas mon repos ;
» Je vais mourir..... mourir est peu de chose ;
» Mais te quitter est le plus grand des maux.

» Quand tu me vois, tu détournes la vue ;
» Que t'ai-je fait, hélas! pour me haïr?
» Triste, rêveuse, inquiète, éperdue,
» Le jour, la nuit, je ne fais que gémir.
» Peut-être, hélas! tu ris de ma souffrance,
» Et ton orgueil jouit de ma douleur.
» En te voyant, j'ai perdu l'innocence ;
» En t'adorant, j'ai perdu le bonheur.

» Vierge et prêtresse, aux dieux de ma patrie
» J'avois fait vœu d'échapper aux amours ;
» Quand je te vis, entraînée, attendrie,
» Je fis celui de t'adorer toujours.
» Mais que peut faire un devoir que j'abhorre,
» Lorsque je meurs du besoin de t'aimer!
» Mes dieux, ma loi, mon bonheur, c'est Eudore....
» Ah! tant d'amour ne peut-il te charmer?

» Te souvient-il que j'étois fraîche et belle?
» Vois mes attraits par le malheur flétris!
» Regarde-moi, vois ma peine cruelle,
» Et sur mon front tous mes chagrins écrits!.....
» Oui, je le sens, la triste Druidesse
» Marche en pleurant vers l'éternel repos :
» J'attends la mort... Déjà sa main me presse ;
» Mais te quitter est le plus grand des maux ».

Ainsi chantoit la vierge infortunée.
Un fol amour empoisonnoit son cœur ;
Elle tomba comme la fleur fanée
Sous le tranchant du fer agriculteur.
Morte infidèle, une loi trop sévère
De son trépas augmenta les douleurs :
Nul ne para son tombeau solitaire ;
L'amitié seule y versa quelques pleurs.

M. LE CHEVALIER DE B.....

STANCES

A LA DOULEUR.

DES malheureux humains compagne trop fidèle,
O douleur ! tu m'appris peut-être à trop oser.
Le sage sait qu'il doit subir ta loi cruelle,
Et s'y soumet sans t'accuser.

Ah ! quels que soient enfin ses murmures, ses plaintes,
Tant d'efforts contre toi, tant de cris superflus,
L'homme, hélas ! trop souvent ne doit qu'à tes atteintes
Et ses talents et ses vertus.

Si son esprit s'égare, et s'il devient coupable,
S'il croit fuir le remords sur l'aile du bonheur,
Dans son cœur étonné ta rigueur secourable
Sait enfoncer le trait vengeur.

Ton aspect redouté, qui fait pâlir le crime,
A l'homme vertueux revèle sa grandeur :
De tous les maux en vain tu lui creuses l'abîme,
Il est plus fort que son malheur.

Qu'il a gémi long-temps celui qui sait te peindre !
Dans ton sein ténébreux qu'il s'est long-temps perdu !
Ah ! malheur à qui veut t'imiter ou te feindre !
Il parle, et n'est point entendu.

Vainement dans ses vers il croit que tu soupires;
Tes accents n'y sont pas, et nous les oublirons:
Mais le bonheur a fui, tu l'atteins, tu l'inspires ;
Il est sublime, et nous pleurons.

C'est ton égarement dans l'horreur des ténèbres,
Qui d'Young éperdu guidoit les pas errants;
Et ta voix avec lui, sous des voûtes funèbres,
Entraîne nos cœurs frémissants.

Dis-nous par quels attraits, par quels funestes charmes,
L'homme, qui sans regret dissipe le plaisir,

Aime à nourrir sa peine, aime à verser des larmes?
Est-il donc fait pour te chérir?

En déchirant nos cœurs, tu graves ton passage;
Mère des grands travaux et des longs souvenirs,
Tu survis seule, hélas! et c'est de ton image
Que l'art compose nos plaisirs.

Madame VICTOIRE BABOIS.

IDYLLE.

LES voiles de la nuit couvroient encor le monde,
Le sommeil enchaînoit les airs, la terre et l'onde;
Les vents, emprisonnés au fond de leurs cachots,
Des forêts et des monts respectoient le repos.
Zéphire, échappé seul, et devançant l'aurore,
Caressoit mollement le sein brillant de Flore;
Les oiseaux, assoupis sous leurs feuillages verts,
Ne charmoient plus les cieux du bruit de leurs concerts;
Seulement le hibou, triste amant des ténèbres,
Tourmentoit les échos de ses longs cris funèbres.
Ministre de Pallas, confident d'Atropos,
De quel infortuné faut-il pleurer les maux?

S'agit-il d'une épouse à son époux ravie ?
Ou quelque fils unique a-t-il perdu la vie ?
Mais tu ne m'entends pas, tu soupires toujours,
Et toujours tes accents, et lugubres et sourds,
Affligent à-la-fois mon cœur et mon oreille :
Suspends tes cris plaintifs ; fuis, l'aurore s'éveille ;
Phœbus la suit, monté sur son char radieux,
Et de ses feux ardents il éblouit tes yeux.
Dieux ! qu'aperçois-je ? Hélas ! ô trop juste présage !
Infortuné Daphnis, au printemps de ton âge,
Sous les saules pleureurs, sombre asile du deuil,
La mort, l'affreuse mort a marqué ton cercueil.
C'est là que t'a conduit ton aveugle courage.
Des monstres des forêts tu défiois la rage,
Et tu meurs sous la dent d'un monstre des forêts.
Et vous, Amaryllis, quels seront vos regrets ?....
Ah ! c'est elle qui vient, alarmée et plaintive,
D'un regard curieux, d'une oreille attentive,
Consulter sur Daphnis les vallons et les bois ;
Mais les bois, les vallons et Daphnis sont sans voix.
A son inquiétude Amaryllis succombe ;
Elle veut avancer, se relève, retombe,
Et bientôt la bergère, à travers des sanglots,
Exhalant sa douleur, laisse tomber ces mots :

Quoi ! déjà la brillante aurore
Trois fois a coloré les cieux,

Daphnis, et tu n'as pas encore
Essuyé les pleurs de mes yeux.

Quand le rossignol qui s'éveille
Redit les sons les plus touchants,
Ingrat ! je prête en vain l'oreille,
Je n'entends plus tes doux accents.

De ce ruisseau l'onde limpide
En murmurant poursuit son cours,
Et toi, Daphnis, amant perfide,
Tu mets un terme à tes amours !

Quel cri retentit dans la plaine ?
Cessez vos chants, petits oiseaux;
Zéphyrs, retenez votre haleine ;
Taisez-vous, importuns ruisseaux.

Mais quelle erreur ! vaine espérance !
Daphnis me quitte pour toujours.
Le cruel rit de ma souffrance,
Et soupire d'autres amours.

C'en est fait : ton cruel parjure,
Daphnis, creusera mon cercueil.
Tout, hélas ! tout dans la nature
A l'envi partage mon deuil.

Du sinistre oiseau des ténèbres
Le cri répète nos douleurs;
Les fleurs en des couleurs funèbres
Changent leurs riantes couleurs.

Où couloit cette onde si pure,
Se précipitent des torrents :
Zéphire interrompt son murmure,
J'entends les sifflements des vents.

Grands dieux! quelle crainte homicide
A tout-à-coup troublé mes sens?
Quelle est la frayeur qui me guide?....

A ces mots, présageant son funeste avenir,
Amaryllis au loin promène un œil avide.
Soudain à ses regards, sur ces bords, vient s'offrir
Un horrible spectacle, un cadavre livide.....
Vers cet objet affreux je la vois accourir,
Les cheveux en désordre, éperdue, égarée,
Les yeux baignés de pleurs, pâle, désespérée,
Reconnoître Daphnis; et, maudissant le sort,
Le rejoindre à l'instant dans les bras de la mort.

Les pasteurs attendris de cette ardeur fidèle,
Firent graver ces vers sur leur tombeau :

« Amaryllis fut la plus belle
» Des bergères de ce hameau ;
» De nos bergers Daphnis fut le modèle.
» Ces amants sont encore unis dans ce séjour :
» Et la Parque à la faulx cruelle
» N'a pu trancher des nœuds qu'avoit tissus l'amour ».

M. AUG. DE LABOUISSE.

LA FEUILLE MORTE.

VICTIME de l'amour, errante sans dessein,
Seule, à l'ombre d'un bois, soupiroit Eugénie :
De sa branche enlevée, une feuille jaunie
Cède à l'orage, vole, et tombe dans son sein.

« Pauvre feuille! en mon sein tu cherches un asile,
» L'aquilon t'a ravie aux baisers du zéphyr :
» Pour trouver le repos, l'objet de ton désir,
» Cherche un abri plus doux, cherche un lieu plus tranquille.

» Mon sein est tourmenté par mille maux affreux :
» Mon ame qui l'habite y gémit accablée ;
» Le calme en est banni : pauvre et triste exilée!
» Va te réfugier dans un sein plus heureux.

» Maïs plutôt du printemps, ah! bannis la mémoire;
» Tombe en ce lieu funèbre, à l'oubli consacré;
» Là se trouve du-moins le repos assuré.
» Le repos! ah! combien j'ai besoin de le croire!

» Va parmi ces tombeaux obscurs et sans honneurs,
» Où reposent en paix le travail, l'innocence.
» L'agriculteur paisible y dort dans le silence,
» Et l'œil du malheureux n'y verse plus de pleurs.

» Ah! si (comme autrefois les feuilles des Sibylles)
» Tu viens de mes malheurs me présager la fin,
» Si tu viens m'annoncer un plus heureux destin,
» Je te bénis, mon cœur et mes sens sont tranquilles.

» Je verrai donc enfin le terme de mes maux!
» Par l'orage et les vents comme toi poursuivie,
» Pâle, abatrue, enfin, en sortant de la vie,
» Je pourrai donc jouir d'un éternel repos!

» Viens, messager de paix; viens, consolant augure!
» Ah! reste dans mon sein jusqu'à l'heureux moment,
» Qu'insensibles à tout, privés de mouvement,
» Nous rentrerons ensemble au sein de la nature ».

CHÉRON.

ÉLÉGIE.

Ne pourrai-je remplir le vide de mon cœur,
Repousser loin de moi l'ennui qui me dévore,
Et ressaisir ces jours d'ivresse et de bonheur,
Perdus depuis long-temps et regrettés encore ?
Hélas ! que je suis loin du paisible séjour
Où mon ame et mes sens s'ouvroient à l'espérance,
Où, pour me rendre heureux, la nature et l'amour
    Venoient s'unir à l'innocence !
Des rêves enchanteurs de mon adolescence
Le touchant souvenir s'éteint de jour en jour ;
    Mes yeux, de pleurs toujours humides,
Ne trouvent déjà plus que des rayons mourants :
Et sur mon front, déjà couvert de cheveux blancs,
    L'infortune a tracé des rides
    Et devancé la main du temps.
    Détrompé par l'expérience
    Et vieilli par l'adversité,
De tous ceux que j'aimois j'ai vu la fausseté ;
  Je ne suis plus séduit par l'apparence.

Mais, hélas! qu'il m'en a coûté
Pour acquérir cette science!
J'ai payé cher la vérité!
Instruit et malheureux, j'avance dans la vie,
Sous le poids des regrets dont mon ame est flétrie;
Je succombe, et n'éprouve en mon accablement
Que cet amer dégoût de la misanthropie,
Et le pire des maux, le découragement.
Errant dans mon inquiétude,
Sans ambition, sans désirs,
Loin d'un monde frivole et de ses vains plaisirs,
Je détourne des yeux glacés par l'habitude.
Ce Paris qu'on m'a tant vanté,
Ce Louvre et sa magnificence,
Et cette colonnade immense,
S'élevant avec majesté;
Ces marbres respirant la vie,
Aux campagnes de l'Italie,
Ravis par des bras valeureux;
Ces tableaux, monuments pompeux,
Tracés par la main du génie;
Ces jardins avec art plantés;
Ces ponts sur la Seine jetés;
Ces riches quais où se promène
Ce peuple, enfant de la gaîté,
Dont la mouvante oisiveté
Varie à chaque instant la scène;

Rien ne me plaît, ne m'attache en ces lieux.
Malheureux ! je vois tout avec indifférence,
Et du sein des palais où veille l'opulence,
Je cherche, du cœur et des yeux,
Le toit modeste, abri de mon heureuse enfance.
Où sont-ils ces amis joyeux
Qui partageoient les travaux et les jeux
Des jours de mon adolescence ?
En vain je les appelle, ils sont sourds à mes vœux.
Qu'importe à ces ingrats ma douleur solitaire,
Et mes sanglots et mes soupirs ?
Qu'importe à leur repos qu'à mon heure dernière
Je forme pour les voir d'inutiles désirs,
Et que ma mourante paupière
Se ferme sous le poids d'une main étrangère ?
D'un ami loin de nous lié par le malheur,
Bientôt le souvenir s'efface ;
Un autre ami bientôt vient usurper sa place ;
A-peine loin des yeux, il est absent du cœur.

Dans l'éternel oubli tout s'entasse, tout tombe.
Un jour, hélas ! je le prévoi,
Mes amis les plus chers ne penseront à moi
Qu'en lisant mon nom sur ma tombe.

M. MÉZÈS.

L'AVEUGLE, LE CHIEN ET L'ÉCOLIER.

FABLE.

CHARGÉ d'une besace, un bâton à la main,
Cheminoit un vieillard appesanti par l'âge,
Et qui des yeux encore avoit perdu l'usage;
Il alloit, mendiant son pain.
Un trésor lui restoit au sein de sa misère,
Le meilleur des amis; qui donc? Étoit-ce un frère?....
Un cousin?.... Non : c'étoit son chien.
On l'appeloit *Fidèle;* il le méritoit bien:
Car cet animal débonnaire,
Par un léger cordon seulement attaché,
Conduisoit en tous lieux le nouveau Bélisaire,
Et flairoit de cent pas un bienfaiteur caché.
Comme ils passoient près d'un collège,
Un maudit écolier, qu'inspire le démon,
Saisissant un fer sacrilège,
Du guide officieux vient couper le cordon.
« Plante-moi là, dit-il, cet homme à barbe grise;

Sois libre, et va courir les champs !
La place d'un tel homme, avec ses cheveux blancs,
Est à la porte d'une église.
— Quoi ! répond le chien généreux,
Trahir ainsi la confiance !
Laisser à l'abandon cet ami malheureux?
Lui qui m'a dit cent fois, dans sa longue souffrance:
« *Fidèle*, sur la terre, est mon dernier appui ;
» C'est ma seconde Providence ».
Et tu prétends, ô ciel ! me séparer de lui ?
Qui prendroit soin de le conduire ?
— Que t'importe ? va, fuis. — Non, je n'en ferai rien.
— C'est ton bien que je veux. — Mais tu le veux pour nuire.
Dans le malheur d'autrui peut-on trouver son bien.
A ces mots, il retourne au vieillard qu'il caresse,
Et l'aveugle lui-même, en pleurant de tendresse,
Au cou du chien joyeux rattache son lien.

En lisant ce trait de *Fidèle*,
Qui ne s'écrira pas: l'honnête homme de chien !
J'ajoute : ô des amis, le plus rare modèle !

Par M. LE BAILLY.

LETTRE
D'UNE ÉMIGRÉE RENTRÉE
A UNE AMIE.

Du château de . . . , août 1811.

SUREMENT, ma chère, vous aviez bien raison de penser que le nouveau roman de l'auteur d'Adèle de Sénanges m'intéresseroit sous plus d'un rapport :

Qui ne sait compâtir aux maux qu'il a soufferts.

Eh! comment n'aurois-je pas été touchée des malheurs de la famille de M. de Revel ? Cette famille est la mienne ; ces malheurs sont les miens. L'auteur semble les avoir connus ou devinés, et peut-être n'appartient-il à personne plus qu'à moi d'apprécier tout le talent avec lequel je les vois ici retracés. Nous sommes un grand nombre de compagnons de la même infortune ; il est peu d'entre nous qui ne retrouvent dans leurs

uvenirs la plupart des scènes que madame de S.... a peintes avec nt de vérité. Ceux qui ont le plus souffert à cette époque, ;jà si loin de nous, savent combien il étoit difficile et délicat ; fixer l'intérêt sur les infortunes particulières, sans rappeler mais l'infortune générale qu'il falloit faire oublier pour éviter en rendre la cause trop odieuse ou trop intéressante.

Vous me demandez mon opinion sur ce roman considéré sous son apport littéraire; dispensez-moi, ma chère, de l'effort qu'il fauroit que je fisse pour vous le donner; il y a tel livre qu'il est imossible de juger avec son esprit. Quand le cœur est si profonément ému, quand les larmes coulent presque à chaque page, ù trouver la force d'analyser un ouvrage? On n'admire même as le rare talent qui l'a dicté, car on oublie parfaitement que auteur existe, tant il a l'art de nous faire partager les malheurs u'il décrit, tant il a su nous les faire croire réels. Je ne pourai donc, tout au plus, que vous rendre compte de mes sensaions, sensations qu'un secret retour sur moi-même a dû, sans oute, rendre plus vives, mais que cependant toute femme senible et raisonnable a dû éprouver plus ou moins; or, je me rompe fort, ou ce genre de suffrage n'est pas celui que recherhoit le moins l'auteur en écrivant, et qui l'aura le moins flatté lans le nouveau succès qu'elle vient d'obtenir.

Vous savez que je me méfie toujours un peu de ma première mpression, et que j'ai assez l'habitude de relire les ouvrages sur esquels je veux porter un jugement: cette précaution me paroît, l'ailleurs, indispensable pour l'examen d'un roman, car, à une preniere lecture, l'intérêt de curiosité étant toujours le plus fort, il

n'est guère possible de s'arrêter aux détails; mais, pour celui-ci ma prévoyance a été tout-à-fait en défaut, et loin de me trouver plus calme, j'ai pleuré beaucoup plus amèrement à la seconde lecture que je n'avois fait à la première. Expliquez-moi cela, si vous le pouvez; expliquez-moi comment il se fait que j'aye été moins frappée cette fois du mérite de style, de la vérité des réflexions, de la finesse des aperçus, tant j'étois vivement pénétrée de la situation des personnages, tant je m'intéressois à leur destinée, que je connoissois pourtant d'avance. Un grand talent peut seul produire un tel effet, puisqu'il tient, sur-tout, au *ton vrai* qui distingue éminemment la manière de madame de S....; il est de même impossible de lui contester le rare avantage de joindre, à une grande connoissance du monde et du cœur humain, cet esprit d'observation qui se porte sur les plus petites nuances : personne ne sait mieux qu'elle annoncer, développer des caractères, les soutenir et les opposer. Les portraits que sa plume a tracés dans cet ouvrage sont variés et assez nombreux; cependant, il n'en est pas un qui soit négligé, pas un qui ne vous paroisse d'une ressemblance parfaite, et ce ne sont pas seulement ceux des principaux personnages qui vous frappent ainsi. Les figures accessoires sont peintes avec autant de talent et de soin : tels sont les portraits de MM. de Trèmes et de Sanzei; mais, à mon avis, le caractère le mieux tracé du roman, par sa vérité inimitable, c'est celui de madame de Coucy; je la vois, je l'entends, je la reconnois, je la nommerois si vous me pressiez un peu. Je me rappelle que, dans le temps, la maréchale d'Estouteville de l'Eugène de Rothelin, du même auteur,

: sembloit être également une femme de ma connoissance,
que j'étois sûre de l'avoir rencontrée quelque part.

Ces deux portraits, si dissemblables, tracés par la même main,
frent cela de remarquable que, formant entre eux un parfait con-
iste, ils présentent tous deux, l'un, l'image la plus fidèle de ce
e la vieillesse peut conserver de grâces et d'amabilité; l'autre,
ce qu'elle peut ajouter à la sécheresse de cœur et à l'égoïsme; on
it que le charme du caractère de madame d'Estouteville tient
:-tout à ce qu'elle possède, au plus haut degré, une qualité
nt l'absence totale rend celui de madame de Coucy froid et
poussant, et que madame d'Estouteville a été toute sa vie ai-
ıble, de cette indulgence qui, toute sa vie, a manqué à ma-
me de Coucy; aussi, l'une paroît-elle toujours conduite par
ı cœur, et par là toujours attachante; tandis que l'autre, tou-
ırs soumise, en apparence, aux froids calculs de la raison et
la prudence, vous glace par un excès de personnalité qu'il
i est impossible de déguiser. Ce caractère, cependant, est
in d'être odieux, car madame de S.... a su le placer dans un
dre qui n'en fait ressortir que le comique. Je crois même que
uteur a bien calculé l'effet qu'il produiroit, et que dans le but
'elle s'est évidemment proposé, de prouver que les premières
bitudes ne se perdent jamais, et que plus on y tient en chan-
ant de situation, plus on ajoute à son malheur, rien ne pou-
it être plus heureusement combiné que la noble fierté de M. de
vel, l'impatience de madame de Coucy, l'insouciance de
athilde sur tout ce qui n'est pas Edmond, et la pieuse rési-
ation d'Eugénie.

Je vous dirai peu de chose du fond du roman ; il y règne un grand intérêt, sans que jamais les sentiments soient exagérés ou les situations forcées : cependant, je n'en aime point le dénouement, quoique je sente bien qu'il fût difficile d'en imaginer un autre ; mais on s'est tant intéressé à Eugénie et à Ladislas, on a tant désiré les voir heureux, qu'on a bien de la peine à pardonner à l'auteur la catastrophe qui les sépare ; ensuite je ne sais pas trop pourquoi ce prêtre veut absolument qu'Eugénie unisse *elle-même* son amant à une autre ; il me semble qu'il lui fait éprouver là des angoisses bien gratuites, et qu'il étoit plus que suffisant de la décider à renoncer à lui. Je n'ai pu trouver bonne aucune des raisons que ce ministre, très-respectable et très-bien peint d'ailleurs, apporte de ce sacrifice, d'autant plus que le mariage ne se faisant point, et Ladislas paroissant bien sûr de ne pas survivre à Eugénie, on n'en demeureroit pas moins dans l'incertitude de ce que deviendront M. de Revel et sa famille, si l'on ne savoit d'avance que Ladislas a laissé, par son testament, tout son bien à Mathilde.

Remarquez toutefois, ma chère, que ce que je vous dis là n'est point une critique ; car ce n'est pas un défaut que je relève, c'est tout simplement un regret que j'exprime, et qui prouve seulement à quel point l'auteur sait attacher et intéresser aux personnages qu'il a mis en action.

Tel est, en général, l'effet que ce roman a produit sur moi, et qui m'a engagé à relire les premières productions de madame de S...., et sur-tout *Eugène de Rothelin*, ouvrage charmant,

écrit avec une rare élégance, et cette *Adèle de Senanges*, chef-d'œuvre de l'auteur. Dans tous ces romans si agréables, on est sur-tout frappé du charme des détails et de cette foule de remarques si fines et si naturelles tout-à-la-fois, si piquantes dans leur apparente naïveté, qu'en les lisant, on croit les avoir faites soi-même. Ce genre de mérite se retrouve également dans *Eugénie et Mathilde*; cependant, peut-être y est-il un peu trop absorbé par l'intérêt des situations; mais aussi que de scènes touchantes! que d'expressions, que de tableaux qui viennent de l'âme, et qui vont droit à celle du lecteur! Cette croix que Ladislas ne peut se résoudre à placer dans le portrait d'Eugénie! cette scène où Ladislas, arrivé à Ritzebuttel, attend que M. de Revel l'engage à dîner comme par le passé! et quelle propriété dans les termes, sans que jamais le travail ou la recherche s'y fasse sentir! Je ne vous en citerai qu'un exemple : Ladislas, sorti de captivité, revient à Kiel; son retour apporte à Mathilde l'affreuse certitude de la mort d'Edmond; elle s'évanouit. Eugénie, à genoux, cherche à la ranimer; *elle eût*, dit l'auteur, *donné de sa vie*, pour lui rendre Edmond. Un auteur ordinaire n'auroit point senti cette nuance délicate; elle auroit donné sa vie, voilà ce qu'il eût écrit, et cela eût été à-la-fois commun, froid, exagéré et sans vérité Eh! comment Eugénie auroit-elle donné sa vie toute entière? elle revoyoit Ladislas. Je vous laisse à penser combien il me seroit facile de multiplier ces citations; mais il est temps de terminer ma lettre, peut-être déjà trop longue, et je me bornerai à vous rappeler cette touchante

digression sur l'amour d'une mère pour son fils. Si je ne savois par les relations sociales, que madame de S.... est la plus tendr et la plus heureuse des mères, je l'aurois deviné en lisant c morceau.

L.

EXTRAIT D'UN RAPPORT

FAIT A L'ATHÉNÉE DES DAMES DE PROVINS,

Sur quelques Nouveautés littéraires.

. . . .

Après vous avoir si longuement parlé, Mesdames, d'un ouvrage qui fait tant d'honneur à notre sexe (1), il est bien pénible pour moi d'avoir à vous entretenir d'un scandale littéraire sur lequel nous ne pouvons que gémir, sans même oser nous en plaindre. Une personne célèbre, recommandable par une foule d'ouvrages utiles et agréables, produit heureux du plus noble talent, madame de Genlis, enfin, vient de s'attirer justement

(1) *Eugénie et Mathilde*, par l'auteur d'*Adèle de Senanges*.

animadversion du public, et les journalistes la lui ont exprimée
vec une sévérité qui, nous sommes forcées de l'avouer, l'a
'autant plus blessée qu'elle l'avoit plus méritée. Sans doute, il
st bien douloureux pour nous de voir l'auteur dont nous devons
: plus nous enorgueillir, prêter ainsi des armes à la critique
t empoisonner volontairement la fin d'une si belle carrière
ar des écrits et des disputes si peu dignes de sa plume élégante.
Iais ce qui doit sur-tout nous affliger, c'est que madame de
ienlis nous ait même ôté le pouvoir de la justifier ou de la
éfendre; car, il faut en convenir, les femmes même doivent
rendre parti contre elle, et blâmer également et l'ouvrage qui
ii a attiré de si dures réprimandes, et la réponse inconvenante
u'elle a cru devoir faire à ses critiques.

Je n'entrerai point, Mesdames, dans l'examen approfondi du
iérite littéraire de l'ouvrage de madame de Genlis. A un très-
etit nombre d'articles près, et ce sont justement les plus
ondamnables, ce volume n'est guère qu'une compilation. Le
iscours que l'auteur a mis en tête, quoique généralement bien
crit, a attiré aux femmes des récriminations si mortifiantes et,
our le dire entre nous, si justes, qu'aucun homme n'auroit pu
iieux faire, pour prouver combien est étroit le cercle littéraire
u'il nous est permis de parcourir. Nous ne pouvons donc que
ii savoir mauvais gré d'avoir agité de nouveau une question
éjà si souvent traitée, et toujours décidée à notre désavantage.
:ependant nous pourrions encore, en faveur de l'intention,
ii pardonner son zèle indiscret. Mais comment la justifier de
a manière inconvenante dont elle a parlé de tant de femmes

respectables par leur conduite, et recommandables par leur talens ? C'est peut-être aux femmes qu'il appartient de le défendre, et sur-tout contre une personne de leur sexe, qui loin de dévoiler leurs erreurs, auroit dû plutôt être leur avocat Quoique madame de Genlis paroisse attacher un grand prix aux recherches *neuves*, *curieuses et intéressantes* qu'elle a faites sur le style et même sur le caractère de Fénélon, quoiqu'elle les croye d'une grande utilité pour *les jeunes littérateurs*, je me garderai bien d'en faire mention, dans la crainte d'être forcée de relever l'inconvenance d'une pareille discussion sortie de la plume d'une femme. Si l'ombre de Fénélon a pu rougir de la foiblesse de son antagoniste, au-moins qu'elle ne rougisse pas d'un défenseur plus foible encore. Des hommes de grand talent se sont excusés, comme d'un tort, d'avoir élevé la voix en sa faveur. Que diroit-on si, à cette tribune, une femme paroissoit croire qu'il est besoin de plaider pour lui ? Je ne donnerai donc pas ce nouveau ridicule à notre sexe, et c'est bien assez d'avoir à reprocher à madame de Genlis ses articles sur mesdames de Lafayette, du Deffant, sa sortie inhumaine contre l'infortunée mademoiselle de l'Espinasse, sa lourde, pédantesque et inutile diatribe contre les ouvrages oubliés de madame Necker, et sur-tout l'amertume de ses critiques sur les romans de mad. Cotin, sur ses imitatrices et même sur ses admiratrices; car madame de Genlis enveloppe, dans la même proscription, jusqu'aux femmes auxquelles les malheurs de Claire d'Albe et d'Amélie Mansfeld ont arraché des larmes. Une phrase de la préface de *Malvina* a pu, à-la-vérité, attirer à madame Cotin quelque animadversion

e la part de madame de Genlis, quoiqu'elle ne présentât aucune pplication particulière. Voici cette phrase : « Une femme, pendant qu'elle écrit sur l'éducation, néglige celle de ses enfans, etc. etc. » Assurément, personne n'auroit jamais ongé à faire l'application de ce passage à madame de Genlis. On ait assez qu'elle ne s'est point bornée à écrire sur l'éducation. 'e plus, madame Cotin s'est défendue avec autant de noblesse ue de modestie, d'aucune intention malveillante à cet égard. ans la préface d'*Amélie Mansfeld*, madame Cotin répond nsi au reproche que déjà madame de Genlis lui avoit adressé ans la *Bibliothèque des Romans*. « J'ai dit, dans *Malvina*, qu'une femme étoit répréhensible lorsqu'elle faisoit imprimer ses productions ». Ce qui est singulier, c'est que madame de Genlis te cette même phrase ; que par conséquent elle a lu la préface ntière, et qu'elle ne dit pas un mot de la défense de mad. Cotin. uoi qu'il en soit, voici ce qu'ajoute cette dernière : « Quelques personnes ont blâmé cette phrase, et elles ont eu raison. Je contrariois le précepte par l'exemple. Mais elles ont cru y voir une intention particulière, et en cela elles ont eu tort ; je n'ai parlé qu'en général..... Si j'avois fait quelqu'exception c'eût été pour en solliciter une en faveur de *deux femmes* dont le rare talent offre une excuse que je ne puis présenter pour moi ». Madame Cotin ajoute en note : « Je ne parle que des femmes de mon temps ». Apparemment mad. de Genlis été trop modeste pour s'appliquer ce qui lui appartenoit idemment dans ce passage ; car, à Dieu ne plaise que je ccuse de mauvaise foi. Quant à la partie morale des romans

de madame Cotin, il est bien vrai qu'il s'y trouve des page
qu'une femme composant avec plus de froideur et de réflexion
que madame Cotin se seroit bien gardée d'écrire. Mais je ne
puis admettre les odieuses conséquences que madame de Genli
en tire; car, à l'entendre, il semblerait que les héroïnes sur
lesquelles madame Cotin appelle l'intérêt, sont des femme
vicieuses et dépravées; or, c'est ce que je nie avec tout le monde
Il est très-faux que madame Cotin ait peint le vice; elle a peint
souvent, à-la-vérité, avec beaucoup trop d'exagération, le danger
des passions; et il est étrange que madame de Genlis n'ait pas sent
le but moral de l'auteur et lui ait fait un crime de l'effrayante
énergie avec laquelle elle a tracé le tableau des désordres et de
malheurs où nous entraînent des passions coupables. Claire
d'Albe et Amélie Mansfeld périssent toutes deux misérablement
victimes d'une passion fatale et désordonnée, dont les exemples
quoique rares, se trouvent pourtant dans la nature; et voilà ce
que madame Cotin a peint avec une extrême chaleur et une
vérité entraînante. Seroit-ce parce que ce genre de mérite
manque à madame de Genlis, seroit-ce parce qu'un peu de
sécheresse se mêle toujours aux peintures délicates qu'elle nous
a tracées de l'amour, qu'elle n'apprécie pas le talent qu'a déployé
madame Cotin? Mais enfin, il est au-moins singulier qu'une
femme ait adressé à une femme l'étrange reproche qui se trouve
à la page 362 de son ouvrage, et bien plus singulier encore que
madame de Genlis, juge si exercé et si sévère des bienséances,
n'ait pas senti l'indécence révoltante de son observation. J'oserois
même dire que madame de Genlis n'est pas toujours de bonne

oi dans ses critiques, et que quelquefois, en blâmant un passage, lle dissimule trop ce qui peut le faire excuser. Par exemple, coutons un moment madame de Genlis :

« Voici, dans ce roman, comment un amant, qui attend dans » un rendez-vous sa maîtresse, doit sentir et s'exprimer, même » avant que l'heure du rendez-vous soit passée :

A genoux devant la porte d'Amélie, mordant la pierre sur laquelle reposoit ma tête ; dans ma rage impatiente, je déchirois nes mains en les appuyant de toute ma force sur le sable, et e mal physique que je ne sentois pas, adoucissoit pourtant nes tourments. L'horloge alors a sonné minuit ; chaque coup ntroit dans ma poitrine comme un fer aigu et brûlant. Si cette ituation eût duré une heure de plus, Amélie m'eût trouvé sans vie à sa porte.

« Amélie arrive, et le trouve presqu'évanoui et tout en sang. » Combien un sentiment exprimé avec profondeur est préférable » à toutes ces pantomimes de fureur ! Est-ce là peindre l'amour ? » non, c'est peindre la rage la plus insensée, ou, pour mieux » dire, cette peinture est ridicule et glaciale, parce qu'elle » manque absolument de vérité. Lorsqu'on représente un amant » dans un tel état causé par l'attente de l'heure d'un rendez-vous, » que lui fera-t-on faire *lorsqu'il est forcé de quitter sa maî-* » *tresse*, ou qu'il la croit infidèle » ?

Qui ne croiroit, Mesdames, en lisant ce passage de madame de Genlis, qu'il s'agit en effet d'un rendez-vous ordinaire ? et qui ne trouveroit comme elle cette peinture exagérée ? Cependant il s'agit précisément d'un amant *forcé de quitter sa maîtresse*. Il

la quitte sans savoir s'il la reverra jamais. Il la quitte aprè avoir été forcé de refuser sa main ; l'oncle d'Amélie l'a chass avec indignation ; elle doit le croire coupable ; s'il part san obtenir l'explication qu'il a sollicitée, sa justification devien impossible ; et quel amant n'a pas cru, au-moins une fois en s vie, que sa vie même dépendoit d'une explication avec sa maîtresse ; quel amant même ne connoît l'horrible tourment de l'attente et de l'incertitude ? Au reste, Mesdames, je ne défends pas le passage du roman, qui est véritablement un peu outré, même dans la situation ; mais je crois pouvoir dire que mad. de Genlis n'a pas porté, dans cet examen, toute la bonne foi qui la caractérise ordinairement; et ses critiques, quoique moins gaies et de meilleur ton, m'ont quelquefois rappelé la sévere impartialité et l'équité rigoureuse qui ont dicté, comme chacun sait, les *Lettres champenoises*.

A ce tort si grave, d'avoir traité avec si peu de ménagement des femmes dont la personne et les écrits avoient obtenu l'estime générale, madame de Genlis a joint le tort, beaucoup plus grave encore, de répondre, sans aucune mesure, à des critiques, très-séveres sans doute, mais qu'elle n'avoit que trop méritées. Je m'étonne que madame de Genlis, qui reproche avec tant d'aigreur aux amis de madame Cotin de ne pas lui avoir appris comment on parle au public, n'en ait pas trouvé un parmi les siens qui lui ait représenté combien il étoit ridicule d'intituler *Observations Critiques pour servir à l'Histoire Littéraire du dix-huitième siecle*, une brochure dans laquelle elle ne parle que d'elle-même ; tant l'amour-propre blessé peut nous égarer !..

. . . .

. . . .

J'appellerai encore votre attention, Mesdames, sur deux ouvrages remarquables qui ont paru dans cette année; l'un, d'un auteur célèbre et déjà connu par de nombreux succès, doit ajouter encore à sa réputation, je veux parler de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par M. de Chateaubriant, dont les belles pages rappellent si bien les plus beaux morceaux du *Génie du Christianisme.* Vous avez applaudi avec un juste enthousiasme les fragmens que nous en avons lus dans nos séances, et sûrement aucune de nous n'oubliera le superbe et magique tableau des *Ruines de Sparte.* L'autre ouvrage est le coup d'essai d'un jeune homme qui promet un ami aux sciences et un poëte distingué à la France. Les *Lettres à Sophie sur la Physique* ont obtenu et méritoient un grand succès. Quoique nous nous soyons interdit, avec raison, de juger les ouvrages scientifiques, celui-ci étant spécialement consacré aux femmes, nous devons sûrement remercier son auteur d'avoir cherché à nous donner des connoissances peu faites pour nous, et d'avoir caché l'aridité de la science sous les plus riantes fictions. Les illustres membres de l'académie de notre ville ont, vous ne l'ignorez pas, Mesdames, prononcé que toute la partie scientifique de l'ouvrage étoit fondée sur les meilleurs systêmes. Nous devons, sur ce point, nous en rapporter à nos maîtres. Mais ce que nous pouvons ajouter, c'est que la partie littéraire ne lui cède en rien, et qu'outre un assez grand nombre de morceaux de haute poésie, on y trouve encore une foule de

jolis vers qui doivent se graver dans la mémoire des amateurs.

. . . .

. . . .

(L'athénée de Provins a adopté les conclusions de la Dame rapporteur ; il a ordonné la transcription du rapport sur ses registres, et, par addition, celle de la partie du discours de M. de Fontanes, grand-maître de l'Université, distribuant les prix annuels, où cet éloquent orateur souhaite un précepteur tel que Fénélon à l'enfant royal sur lequel reposent tant de destinées.)

LE COIN DU FEU.

FRAGMENT DES LETTRES A SOPHIE.

DEJA le terrible Aquilon
Revient attrister la Nature ;
Adieu les fleurs et la verdure ;
Tout périt : au sein du vallon,
Le ruisseau suspend son murmure,
Des brouillards la vapeur obscure
A nos yeux cache l'horizon ;

Dépouillé de son verd feuillage,
Le hêtre, ornement de nos bois,
Voit son front encore une fois
Des frimats supporter l'outrage ;
L'oiseau, précurseur des hivers,
A fait entendre, dans les airs,
Ses cris lugubres et sauvages,
Et les hôtes des frais bocages
Vont chercher un autre univers.

Chassés de leurs premiers asiles,
Laissons ces voyageurs agiles
Voler de climats en climats ;
Tandis que, cazaniers tranquilles,
A l'abri des vents, des frimats,
Au coin d'un foyer solitaire,
Nous penserons, et du vulgaire
Sagement nous rirons tout bas.
Le coin du feu souvent inspire,
Dans leur poétique délire,
Les vieux et les jeunes auteurs,
Et parfois fait de leurs cervelles
Sortir de vieilles bagatelles
Dont ils se disent créateurs ;
Mais souvent aussi le génie,
Loin du monde et de son vain bruit,
Dans le silence de la nuit,

Au coin du feu donne la vie
A plus d'un immortel écrit
Qui doit enrichir sa patrie.
Tous les soirs, dans ce vieux château
Qu'on voit au haut de la colline,
Autour du feu de la cuisine,
Le premier berger du hameau,
Plaçant son rustique auditoire,
Raconte l'amoureuse histoire
D'une belle et d'un Jouvenceau.
L'un sourit et l'autre sommeille ;
L'autre plus attentivement,
Les yeux fixes, prête l'oreille,
Et s'extasie à chaque instant.
Mais sur un ton plus lamentable,
Le conteur, très-fidèlement,
Conte encor l'histoire effroyable
D'un voleur ou d'un revenant.
A ce coup chacun se resserre,
Et croit que, sorti des tombeaux,
Un mort, tout couvert de lambeaux,
Vient le surprendre par derrière ;
Là-bas, dans cette humble chaumière,
Auprès d'un paisible foyer,
Voyez-vous cette bonne mère
Avec ses enfants s'égayer ?
Le bonheur ne les quitte guère.

Son tendre époux, dès le matin,
Quand l'aube blanchissoit à-peine,
Est allé sur le mont voisin
Abattre quelqu'antique chêne.
Il tombe, et son front menaçant,
Qui bravoit les coups du tonnerre,
Maintenant penché sur la terre,
Du feu deviendra l'aliment.
Cependant, armé de sa hache,
Le bûcheron, d'un bras nerveux,
Frappe, entame, déchire, arrache
Les rameaux de son tronc noueux.
Mais quelle joie aimable et vive!
Quel bonheur, quel plaisir divin,
Lorsqu'à sa maison il arrive!
De ses enfants l'aimable essaim
L'entoure, le presse et l'embrasse;
L'un va le prendre par la main,
L'autre, au coin du feu lui fait place;
Celui-là, plus fort, plus lutin,
De son fardeau le débarrasse,
Et vers lui revole soudain.
Pendant cette charmante scène,
Ces doux transports de l'amitié,
Vers le foyer, l'un d'eux entraîne
Un fagot qu'il a délié,
Et, joyeux, l'y jette avec peine:

La flamme aussitôt le saisit,
Monte, s'élève, le dévore,
Pétille, et, comme un météore,
Répand l'éclat dont elle luit.
A sa lueur, autour de l'âtre,
Des enfants la troupe folâtre
Rit, s'amuse et se réjouit:
Leur plaisir d'un chêne est l'ouvrage.
Bel arbre, hélas! sous ton ombrage
Tu ne verras plus désormais
Venir en paix rêver le sage,
Et, pour se soustraire à l'orage,
Les chantres aîlés des forêts
Chercher l'abri de ton feuillage;
Et lorsque l'aimable printemps,
Le front couronné de verdure,
Aura rajeuni la Nature,
Et rendu la vie à nos champs,
Tu ne verras point la bergère,
Pour éviter les feux du jour,
Chercher ton ombre hospitalière,
Et là, soupirant son amour,
Du beau berger qui sait lui plaire,
Rêveuse, attendre le retour.
Ton destin, hélas! est semblable
A celui des tristes humains;
Tu croyois être inébranlable,

Et cependant, de foibles mains
Portent sur toi des coups certains,
Et ta chute est inévitable.
Ainsi, le mortel orgueilleux
Que la fortune favorise,
En impose un moment aux yeux
Du vulgaire, qui le méprise.
Touchant au faite des grandeurs,
Il croit ne jamais en descendre;
Mais la mort qui vient le surprendre,
Dissipant ses songes trompeurs,
Comme toi le réduit en cendre.

M. L. Aimé Martin.

LES EMBELLISSEMENS DE PARIS.

Ils ne sont plus ces jours où des rois avilis
Dans un lâche repos dormoient ensevelis.
D'un héros souverain l'activité féconde
Sur la France immortelle attache l'œil du monde.

Il peut tout, et d'un mot, au sein de nos remparts,
Des tributs de la guerre, il enrichit les arts.
Venez, bronzes captifs, dépouille des batailles,
En pyramide altière embellir nos murailles;
Venez du vieux soldat frapper les yeux ravis;
Que du bras qui lui reste il vous montre à ses fils.
Tombe aux champs de Rosback, insolent témoignage,
Qui, d'un jour de revers éternisois l'outrage!
Glaive de Frédéric! brille au temple de Mars!
Livre-nous, ô Memphis! tes monuments épars;
Et vous, marbre conquis dans la superbe Rome,
Vers la grande cité précédez le grand homme.

Peindrai-je, aux flancs neigeux de l'Apennin soumis,
Sur l'abime, à sa voix, les chemins affermis?
A travers les sommets, perdus dans les nuages,
Le verra-t-on frayer d'audacieux passages,
Partager aux cités l'urne immense des eaux,
Sous la terre profonde étendre les canaux,
Et, traçant au commerce une route hardie,
Rapprocher les confins de la France agrandie?....

Mais Paris me rappelle en son sein triomphant;
C'est là que du guerrier le belliqueux enfant,
Sur le bronze amolli, sur la pierre animée,
D'un père, à chaque pas, trouve la renommée.

A cent jours de victoire il assiste en un jour.
Le passé, le présent lui parlent tour-à-tour;
La colonne éclatante, et dans l'air élancée,
Atteste de Trajan la grandeur surpassée.
Les voilà, ces parvis, où l'éloquent burin,
Sur des pilastres d'or et des tables d'airain,
De tant de morts fameux doit graver la mémoire,
Et raconter aux yeux leur immortelle histoire!
Plus loin s'élève et brille un arc triomphateur,
Dont Septime lui-même eût envié l'honneur:
Là, semblent tressaillir, devant la noble enceinte,
Ces bronzes dont Lysippe enorgueillit Corinthe,
Ces coursiers voyageurs, conduits par leurs destins,
De la ville éternelle aux murs des Constantins,
Et qui, formés jadis pour le char de la gloire,
Sont venus jusqu'à nous de victoire en victoire.

A tous ces monuments de pompe et de grandeur
Vient s'allier encore une utile splendeur:
Des toits du vieux Paris la masse informe et sombre
Voit le soleil percer les vapeurs de son ombre:
De ponts majestueux le fleuve est couronné;
Le rivage l'enchaîne au rivage étonné;
La fontaine s'épanche, et le quai se déploye;
L'espace s'élargit dans la publique voie;
Les pieux hopitaux dotent la pauvreté;
Les marchés abondants nourrissent la cité,

Et Cérès établit ses granges opulentes
Où Mars amonceloit ses armures sanglantes;
Seine! réjouis-toi; le propice canal
Qui vient grossir ton cours de son cours libéral,
Fait voguer jusqu'à nous les fruits de l'industrie,
Enrichit de ses flots la Naïade appauvrie,
Epure au loin les airs, et dans Paris charmé
Arrête l'incendie en son vol enflammé.
Pour enchanter les yeux, un luxe moins austère
Imprime à ses travaux un plus doux caractère,
Arrondit cette enceinte où l'œil doit voir encor
Des filles d'Hespirus éclater les fruits d'or;
Dessine ce jardin, vaste et savant domaine,
Qu'embellissent les dons de la Flore lointaine;
Etend ce Luxembourg, où semble quelquefois
Des enfants de Bruno gémir encor la voix;
Rajeunit ce palais, de royale mémoire,
Qu'éleva Médicis dans les jours de sa gloire;
Et, non loin, déployant nos pompeux boulevards,
Ouvre une lice immense à la course des chars.

Rien ne reste imparfait: ce Panthéon célèbre,
Qui menaçoit Paris de sa chute funèbre,
Moderne Capitole à la mort consacré,
Doit à d'heureux efforts son faîte rassuré,
Et, sa houlette en main, la bergère céleste,
Dont Nanterre cachoit l'hermitage modeste,

Protège encor, du haut de son temple immortel,
La ville du héros qui protégea l'autel;
Superbe, et délivré de la rouille des âges,
Ce Louvre désormais l'orgueil de nos rivages,
Ce Louvre qui, long-temps solitaire, avili,
Accusa de nos rois l'héréditaire oubli,
S'achève, et consolé de ses affronts antiques,
Aux noces du monarque il prête ses portiques.
O fortuné présage offert à nos regards!
L'Hymen eut son autel dans le temple des Arts;
Les Arts paroient la fête, et leur foule attentive
Honoroit la beauté dont la main les cultive.

Dans le même palais éclatent rassemblés,
Ces monuments lointains parmi nous appelés,
Ces chefs-d'œuvre rivaux qu'au fond de l'Ausonie,
Fit éclore jadis le ciseau du génie.
Le Tibre, glorieux de ses destins futurs,
De richesses sans nombre a décoré nos murs:
Paris sert de refuge à la grandeur romaine,
Et, dépouillant pour lui le nom de souveraine,
Des dieux et des Césars l'imposante cité
Lui transmet sa puissance et son éternité.

M. Millevoye.

ÉPÎTRE

A MONSIEUR GILLET,

Maire de Lisle-sur-Sault.

Des plus sages mortels et l'exemple et l'honneur,
Bon et fidèle ami ! disciple de Minerve,
Vous, que le ciel a fait naître et conserve
Pour ma joie et pour mon bonheur!
Ainsi qu'un roi que la paix accompagne,
Vous régnez avec elle au sein de la campagne ;
Les innocents plaisirs composent votre cour !
Vous admirez et goûtez chaque jour,
Amant, époux heureux d'une aimable compagne,
Les dons brillants en elle, ensemble et tour-à-tour
La douceur, l'amitié, la tendresse et l'amour !
Aux fruits charmants d'une union si chère,
Aux héritiers de vos douces vertus
Vous prodiguez les caresses d'un père,
Les bontés d'une mère
Et les soins assidus.

Pour vous la vie est toujours belle ;
De ses douceurs, avec contentement,
Vous jouissez, mais prudemment ;
A vos sages désirs, rien ne devient rebelle :
Cultivateur laborieux,
Aux champs vous devancez l'aurore ;
Vers l'orient qu'elle colore
Vous élevez la pensée et les yeux,
Pour voir, pour admirer l'astre brillant des cieux,
Qui fait tout naître et tout éclore :
Astre divin, qu'avec raison encore,
Et plus reconnoissant que superstitieux,
Un sectateur de Zoroastre adore !
Puissant régulateur, roi de chaque saison,
Tout obéit à son impulsion,
Et devant lui les mondes roulent,
Et les siècles s'écoulent !
Il les tient embrassés de son immensité ;
Comme il devance, il suit tout âge,
Il est pour nous de toute éternité !
Source des biens, il en répand l'usage
Avec une égale bonté !
C'est ainsi que votre belle ame,
Au sein de vos loisirs et de votre labeur,
Pleine du feu pur qui l'enflamme,
S'élève jusqu'au Créateur,
Et l'adore dans sa grandeur.

C'est ainsi que vos jours coulent doux et tranquilles,
Et que, content de vos travaux utiles,
Vous goûtez le bonheur qui vous fut destiné.
Méritant tous les biens, ils sont votre partage;
Vous en êtes environné !
Vous vous trouvez heureux d'un fils qui vous est né,
D'une épouse fidèle, aussi tendre que sage,
De bons parents, d'un modeste héritage,
Par vos propres mains façonné !
Cet exemple, par vous donné,
Prouve que les vrais biens se trouvent au village !
Pour les goûter long-temps, et dans leur pureté,
Fuyez au loin l'insolente fierté,
Toujours sottement dédaigneuse;
La pédantesque vanité
De la classe aisément oiseuse,
Et cette morgue audacieuse
Qui prend un ton d'autorité
Sur la classe laborieuse.
Votre bon cœur en seroit affecté.
Oui, la contagion vous feroit tort, sans doute.
Vous qui, du bon en tout suivez toujours la route,
Voyez Delille en ses portraits des champs,
Leur bonheur en ses vers et se sent et se goûte;
C'est lui qui sait louer vos louables penchants !
Si quelquefois, de vos nobles ouvrages,
L'insecte dévorant ou les fougueux orages

Détruisent le brillant espoir,
Consolez-vous, pensez que nul humain pouvoir
Ne peut prévoir,
Empêcher, détourner ces funestes ravages.
Du-moins vos yeux accoutumés
Aux fleurs, aux fruits, à la douce verdure,
Dont la féconde et prodigue nature
Incessamment les tient charmés ;
Vos yeux, loin de la capitale,
Ne sont point offensés par un luxe effronté
Que de nos Lucullus la foule vaine étale,
En méprisant la médiocrité,
L'artisan, le soldat, aussi la pauvreté,
Où souvent les remet la fortune inégale :
Là, vous n'êtes point attristé
Par un débiteur éhonté,
Qui, de sa banqueroute affiche le scandale,
Parlant d'honneur en son impunité.
Là, ne sont point en troupe, gens d'affaires,
Jurés-priseurs dépouillant l'orphelin,
Sybarites dévots, au dire patelin,
Et, sous titre d'amis, d'impudents émissaires.
Là, ne sont point ces fats présomptueux,
Ces fiers censeurs des plus heureux ouvrages,
Dont le savoir infructueux
Prétend assigner les suffrages
Qu'obtiendront du public tels palais somptueux,

Tels marbres façonnés en dieux majestueux ;
Tels superbes tableaux, ces vivantes images
Des traits nobles et vertueux
Des princes, des héros, des belles et des sages,
Sur-tout telles brillantes pages !
Juges communs, nés de l'oisiveté,
Pédants ingrats, contrôleurs téméraires,
Heureux en leur stérilité
Que des arts salutaires
Les vrais amans, par leur fécondité
Et par maint chef-d'œuvre inventé,
Flattent de leurs ames vulgaires
La ridicule vanité.
Mais toujours le génie est en butte à l'injure.
Vous qui voyez de toutes parts
Les miracles de la nature ;
Jamais de ces défauts votre cœur ne murmure :
Plus reconnoissant, il endure
Et ses ombres et ses écarts.
A ses travaux, si vous pouviez des arts
Allier la douce culture,
Rien ne vous manqueroit :
Pour en jouir on vous verroit
Au beau temple de Melpomène,
Ou de Thalie, ou d'Erato,
Où brillent, de nos jours, les Picard, les Étienne,
Heureux amis et vrais soutiens du beau.

Là, vous verriez, d'une merveille,
Ou de Racine ou de Corneille,
Le grand, le sublime tableau,
(Toujours noble, toujours nouveau.)
Et de mainte beauté pareille ;
Mais n'enviez pas ce bonheur,
Il ne sauroit au vôtre faire obstacle ;
Riche, plein de santé, de vertus et d'honneur,
Vous pouvez vivre heureux un siècle sans spectacle :
Rien n'est plus séduisant, nul art n'a plus d'attraits ;
Leurs charmes sont pour nous d'un besoin légitime ;
Mais le noble produit des champs et des forêts,
Plus nécessaire au monde, est encor plus sublime.
Honneur aux arts brillants ; mais honneur à Cérès !
Honneur au laboureur sillonnant nos guérets !
Tel qu'un roi généreux, puissant et magnanime,
Dans son peuple entretient l'abondance et la paix,
Sur l'ingrat qui murmure et prétend qu'on l'opprime,
Comme sur l'homme juste épanche ses bienfaits.
Tel fort de la raison, aidé de l'habitude,
Un bon cultivateur, du bled qu'il fait fleurir,
Recueille les moissons, les répand pour nourrir
Des riches dédaigneux l'ingrate multitude,
Qui, sans peine et sans soin, de tout ose jouir,
Et, sans reconnoissance, ose vivre et mourir.
A ce lâche mépris de l'indigne fortune,
A ce monstre hideux par l'orgueil enfanté,

Triste et honteux travers de la société,
Opposez la raison, la bonne foi commune.
Mais libre, de nos jours, dans vos travaux constants,
De vos moissons juste dépositaire
Pouvant les recueillir sans crainte des traitants,
De vos peines, ce doux salaire
Doit d'autant plus vous plaire
Que vous n'êtes plus tributaire
De ces petits seigneurs fesant les importants,
Possesseurs éblouis d'une petite terre,
D'un titre héréditaire,
Pour eux unique et grave passe-temps.
Du monde vrai fardeau, vivant à ne rien faire,
Du vil produit d'une dixme arbitraire,
Ravie avec audace aux pauvres habitants.
Sous les lois d'un héros, brillant de vertus rares,
Vous n'êtes plus soumis à ces droits de barbares,
Établis sans raison, agrandis chaque jour
Par tous ces partisans de l'horrible esclavage,
Dont l'unique talent s'exerçoit, tour-à-tour,
A maintenir l'homme en servage;
A se montrer despote, aussi fier au village,
Qu'ombre soumise et rampante à la cour.

M. François.

MIRTILE,

IDYLLE

Traduite de Gessner (1).

SUR le soir d'un beau jour, à l'heure où la vallée
Des ombres de la nuit étoit presque voilée,
Mirtile étoit venu près de l'étang voisin
Où Phœbé répandoit son éclat argentin.
Le doux calme des lieux, le chant de Philomèle,
Les oiseaux qui sembloient se taire exprès pour elle,
Les côteaux, les vallons, les bois silencieux,
Mille feux qui déjà s'allumoient dans les cieux ;
Tout plongeoit le berger dans cette ivresse pure
Qu'à la fin d'un beau jour inspire la nature,
Et tout l'y retenoit. Mais enfin au hameau
Il revient à pas lents, et sous l'heureux berceau
Que des pampres formoient auprès de sa chaumière,
Seul, au clair de la lune, il trouve son vieux père.

(1) Cette pièce fait partie d'un Essai inédit de traduction, en vers français, des *Idylles* du Théocrite de l'Allemagne.

Couché sur le gazon, le vieillard reposoit,
Sur une de ses mains sa tête s'appuyoit.
Un doux ravissement s'empare de Mirtile ;
Long-temps, les bras croisés, il demeure immobile,
Et fixe sur son père un regard attendri :
S'il détourne les yeux d'un objet si chéri,
Il regarde le ciel à travers le feuillage,
Et des larmes d'amour coulent sur son visage.

« O mon père ! dit-il, douce image des dieux,
» Ami tendre, qui m'es le plus cher après eux,
» Du repos que tu prends que l'ivresse est touchante,
» Que le sommeil du juste offre une paix riante !
» De ta cabane, ici venu tout chancelant,
» Tu consacrois au soir ton cœur reconnoissant,
» Et, dans l'effusion de tes saintes prières,
» Le sommeil doucement a surpris tes paupières.
» Peut-être pour ton fils implorois-tu les dieux ;
» Oui, sans doute, j'avois quelque part à tes vœux :
» Car, d'où vient que le ciel protège notre asile,
» D'où vient qu'il lui conserve un ombrage fertile ;
» Et si toujours Cérès veille sur mes travaux,
» Pomone sur nos fruits, Palès sur nos troupeaux ;
» Ne m'attires-tu pas des faveurs si constantes ?
» Que j'aime à recueillir ces larmes consolantes
» Que tu rends à mes soins pour tes ans affoiblis !

» Et quand levant au ciel tes regards attendris,
» Tu daignes me bénir dans ta douce allégresse,
» O mon meilleur ami ! quel moment ! quelle ivresse !
» Mon cœur ému se gonfle, et soudain de mes yeux
» Soudain je sens couler des pleurs délicieux.
» Ce matin même encor, d'une marche incertaine
» Tu faisois quelques pas pour aller vers la plaine,
» Aux rayons du soleil, réchauffer tes vieux ans.
» Bientôt tu t'es assis pour contempler nos champs,
» Nos vergers pleins de fruits, nos fertiles herbages,
» Et nos heureux troupeaux couvrant nos pâturages.
» Constamment, disois-tu, j'eus les cieux pour amis :
» Sous leur sérénité mes cheveux sont blanchis.
» Lieux chéris, à jamais qu'ils vous restent propices !
» Bientôt vous cesserez de m'offrir vos délices ;
» Bientôt il me faudra vous faire mes adieux,
» Je dois laisser nos champs pour des champs plus heureux.
» O mon père ! ainsi donc tu dois quitter la vie,
» Ta présence dans peu me doit être ravie !
» Accablante pensée ! à mon retour, le soir,
» Je n'aurai plus tes bras prêts à me recevoir.
» Mais privé des douceurs de ton amitié tendre,
» Je viendrai sur la tombe où dormira ta cendre.
» Là, pour dernier hommage à ton cœur paternel,
» Là, près d'elle, je veux ériger un autel ;
» Et lorsque, par mes soins, en des jours pleins de charmes,
» J'aurai d'un malheureux adouci les alarmes,

» Vers ce saint monument, si cher à mes douleurs,
» J'irai pour y répandre et du lait et des fleurs ».

Il se tait; et ses yeux, humides de tendresse,
Fixés sur le vieillard, le contemplent sans cesse.
« Quel calme! ajoute-t-il, quelle sérénité!
» Son repos est celui que donne la bonté.
» Il sourit, et son front doucement se colore:
» Le bien qu'il fit toujours, il croit le faire encore.
» Un songe gracieux le retrace à son cœur.
» Dieux! que le vent du soir, que l'humide fraîcheur
» N'attaquent point ici sa débile vieillesse!
» Dieux! laissez-le toujours aux soins de ma tendresse ».
Il dit, et tout entier au plus pur sentiment,
Par un tendre baiser l'éveille doucement,
Et guide le vieillard vers son modeste asile,
Pour lui faire goûter un repos plus tranquille.

M. J. B. D. LAVERGNE.

SPECTACLES.

LETTRE AU RÉDACTEUR.

Vous avez accueilli, les années précédentes, Madame, de divers correspondants, de légers aperçus sur les nouveautés théâtrales, qui avoient, sinon le mérite du style, sinon cette sorte de gravité qui devroit toujours présider à un jugement, du-moins un caractère d'indépendance et de franchise qui a été remarqué. La lorgnette de vos amateurs de province ou de Paris ne grossissoit ni ne rapetissoit trop les objets, le point juste avoit été trouvé; et j'ai vu, vous aurez peine à le croire, j'ai vu des auteurs, et même des acteurs sourire à une critique faite en riant; des éloges assaisonnés de quelque gaîté n'ont pas été sans prix pour eux, et quelques conseils donnés du ton de la folie, leur ont paru dictés par la raison.

En vous adressant, à tout hasard, cette lettre, Madame, je n'ai point la prétention de me placer au nombre de vos correspondants. Je n'ai point le don d'écrire; j'ai très-peu l'esprit d'observation; les spectacles me sont devenus à-peu-près étran-

gers ; ainsi vous n'attendrez pas que je vous dise ce qu'on y a vu cette année : mais j'ai une étonnante mémoire ; j'écoute avec une attention infatigable ; je retiens avec une imperturbable sûreté, et j'ai le secret d'écrire quelques heures après ce que j'ai écouté, comme si je me l'entendois dicter. Voilà, direz-vous, une faculté bien perfectionnée ; elle l'est, en effet, chez moi par l'habitude ; je suis un véritable instrument tachygraphique. Je transcrirois, au besoin, les plaidoiries si concises de nos avocats, les sermons si éloquents de nos prédicateurs actuels, les pièces de vers dont on obtient si difficilement la lecture de nos auteurs du jour ; comme La Motte, je disputerois à un poëte tragique la propriété d'une scène, d'un acte, d'une pièce entière, en la lui répétant mot pour mot ; je puis donc être cru sur ma parole, en répétant également une conversation, non pas à deux ou trois, mais à dix ou douze interlocuteurs. Cette conversation, j'en ai été le témoin ; elle m'a frappé par son objet, par le lieu de la scène, par la physionomie, le geste, le costume des personnages qui la soutenoient : je l'ai retenue, je l'ai transcrite, je vous l'adresse ; elle rouloit sur les spectacles ; mon manuscrit deviendra un imprimé pour peu que vous le jugiez à propos.

La date de cette conversation est assez récente : le lieu, un modeste café où se réunissent tous les ans, à une certaine époque, les enfants de Melpomène, de Thalie, de Polymnie et de Therpsycore ; et, pour parler tout bonnement, pour appeler les choses par leur nom, ce lieu est le Café des Comédiens de la rue de . . . . . .

Vous ne connoissez peut-être pas ce café, Madame ; il faut,

avant tout, vous le dépeindre. La maîtresse est une femme honnête, serviable, obligeante, accorte, comme on dit; et les habitués de sa maison sont ces successeurs en perspective, ces héritiers imaginaires des Lekain et des Talma, des Molé et des Fleury, des Préville et des Dugazon, des Clairval, des Michu, des Contat, des Joly, des Guimard et des Vestris. Ces enfants des arts et des muses dramatiques, entretenus par elles, ou plutôt abandonnés dans les provinces, ont à Paris ce café, pour point de réunion. Ce café est la bourse théâtrale, pour ne pas dire le marché ou la foire aux comédiens; c'est là que le directeur de Saint-Quentin, d'Auxerre ou de Bourges, celui de Quimper, de Limoges ou de Beaugenci viennent s'approvisionner, réparer leurs pertes et remplir leurs cadres. C'est là qu'on trouve à louer, à l'année ou pour une saison, à volonté, des pères nobles, des rois et des princes, des crispins et des reines mères, des ingénuités et des servantes de Molière, des turcarets et des marquis, des manteaux et des caractères, des grimes et des utilités (ce sont les termes du métier, je n'en peux rien retrancher); c'est aussi là qu'on trouve des basse-tailles, des tenors à tous prix, des dessus, des concordants, des sopranes artificiels, des Elleviou à cent pistoles, des Saint-Aubin à cinq cents francs, tous frais faits; des danseurs de tous genres, à pied, à cheval, en l'air même, et sur la corde; des chefs d'orchestre, des instruments de toute nature, depuis le violon jusqu'au tamtam, des trombones fort renchéris depuis quelques années, des timbales hors de prix depuis le succès de certains opéra; des décorateurs venus d'Italie par le coche, des machinistes qui n'ont besoin que d'argent

pour être des Servandoni ; des souffleurs incapables de se tromper, comme celui de Lebrun, qui, croyant souffler, siffloit; enfin des ouvreuses de loges discrètes, des contrôleurs incorruptibles : l'allée voisine conduit à une écurie, où l'on trouve aussi, à des prix raisonnables, et parfaitement élevés, des chevaux tragiques, personnages muets, mais obligés désormais pour la représentation de nos meilleurs opéra. Il n'y a qu'à désirer ; on n'a que l'embarras du choix : un prix honnête, un denier-adieu, un léger à-compte sur les appointements, les frais de diligence payés, les petites dettes faites au café obligeamment acquittées; et l'engagement est souscrit sans notaire : la parole vaut le jeu ; et voilà une troupe montée et un *impressario in angustie*, pour le remboursement de ses avances. Ce café, comme on le voit, est un établissement d'où dépend la prospérité de l'art en France ; ce sont les *menus plaisirs* de la province, le magasin général des richesses dramatiques de France, le véritable conservatoire de musique et de déclamation ; c'est de ce point central, de ce grand orient théâtral que se répandent sur toute la surface de l'empire, comme autant de missionnaires zélés, les nombreux apôtres de la religion de Thalie et du culte de Melpomène ; c'est pour eux sur-tout que nous devons rendre grâces au chef de l'État d'avoir rapproché les distances ; tel jouait les Crispins à Hambourg, qui va heurler les Oreste à Naples ; tel dansoit à Strasbourg, qui va déclamer à Perpignan ; tel autre a perdu la voix à Marseille, qui va reposer sa poitrine dans le drame à Amsterdam ou à Cassel ; c'est un mouvement perpétuel, une continuelle agitation, une sorte de navette sans fin;

pour tout dire en un mot, le café de la rue de . . . . est à l'art dramatique ce que le cœur est à l'organisation humaine, le centre de la circulation et le ressort de la vie.

C'est, pour une heure ou deux, un passe-temps fort agréable, que de se mêler à ces groupes d'artistes de tous genres, et d'y voir toutes les prétentions, toutes les vanités s'y livrer la guerre; c'est là que, sans figure, on peut dire que l'amour-propre se fait voir à travers les trous du manteau, et même à travers ceux de la toge tragique. La réunion, en effet, ne brille pas par l'éclat des costumes; beaucoup de rois, de princes et de petits maîtres y paroissent dans un déshabilé assez négligé; tout est sacrifié à la garde-robe théâtrale; l'habit de ville n'est qu'un accessoire. A l'aspect des sujets, on voit aussi combien ils ont d'indifférence pour les plaisirs de la table; presque tous, à souper, rappellent Saint-Foix et son coup d'épée. Les uns paroissent accuser un sort injuste, d'autres affectent une inaltérable gaîté, et en appellent à leur talent des caprices de la fortune. Tous ont, dans le sentiment de leur mérite, un motif de consolation pour le passé et de confiance dans l'avenir. Peu sont élus, mais tous se croient appelés, et l'espérance les soutient. Celui qui fixeroit sur un tel spectacle l'œil du philosophe et du moraliste, concevroit sans doute, à-la-fois, un sentiment de dégoût et de pitié: mais il y a toujours deux côtés sous lesquels on peut voir les choses; je n'ai voulu prendre, moi, que le côté plaisant de celle-ci; c'est le côté que Scarron a vu dans les aventures de Ragotin et de la Rancune. Or, les petits neveux de la Rancune et de Ragotin sont nombreux au café de la rue de . . . .

On conçoit que l'objet unique de la conversation soit le théâtre. L'indulgence n'y préside pas; j'ai lu bien des feuilletons, j'ai entendu bien des sifflets, j'ai surpris bien souvent les *loustics* du parterre en belle humeur, et les cabaleurs en pointe de vin et de gaîté; mais nulle part on n'a ouï parler des auteurs, des acteurs de Paris et de nos grands théâtres, avec autant de sévérité qu'au café de . . . Avec quelle irrévérence parlent des dieux ces marauds! Probablement il n'est pas nécessaire d'avoir du talent pour en refuser aux autres; est-ce injustice, envie, aveuglement, consolation? Quoi qu'il en soit, cette sorte de juri est d'une étrange rigueur; et si les comédiens brévetés de Sa Majesté sont jugés par leurs pairs, ils ne le sont pas par leurs amis. Les sobriquets sur-tout sont l'arme favorite; jamais nos acteurs ne sont nommés; ils sont qualifiés, et c'est tout dire; celui-ci est le prince Télégraphe, l'autre le prince la Toge; cette petite personne, un peu joufflue, est la princesse *Bombance;* ce nez épaté mérite le titre de *carline* ou de *doguin* à celui qui le porte; ce débit lourd et traînant est attribué à une *ganache;* cet acteur, qui n'a suivi le goût moderne que d'un peu loin, est une *perruque;* l'actrice, qui a fait long-temps les délices du public est une *antique;* le petit-maître, vaincu du temps, un *camée.* Il faut encore se familiariser avec quelques termes de l'argot théâtral : les comédiens jouent, les amateurs *cabotinent;* tel jour on a eu de l'*agrément*, tel autre on a été *égayé;* tel est *bleu* dans un rôle, *gris* dans un autre; celui-ci *a fait fureur*, celui-là *a fait four;* tel jour il y a eu *chambrée*, *demi-chambrée*, *comble;* tel autre on a *joué pour les banquettes;*

cet acteur *brûle les planches*, expression passée d'un feuilleton dans les coulisses; cet autre a *du toupet*, *du montant*, *du mordant*, expression passée des coulisses dans les feuilletons. Ce dictionnaire seroit long, il le faut abréger.

C'est à la suite d'une des dernières représentations de pièces nouvelles du Théâtre-François, que j'entendis, Madame, la conversation que je vous ai promis de vous réciter par écrit : le café était très-garni, les bouteilles de bière étoient vides, les dominos reposoient épars sur les tables; et on attendoit le retour de quelques privilégiés admis par billets à la seconde galerie de la Comédie-Fançaise. Ils arrivent; on forme cercle; la pièce étoit tombée...... Un chorus universel s'élève : encore une; je le disois bien, je l'avois prévu, quel choix! .... Ils ne veulent point travailler...... Et comme ils ont joué! ..... Cela est un scandale, cela *déshonore* Paris..... *Il vaut mieux être en province, du-moins il y a de l'honneur, de l'émulation, du travail, on a le sentiment de son état, on est artiste*..... Mais cette chute vous étonne, dit l'un des rieurs; et depuis un an qu'a-t-on donné a la Comédie-Française?

Mahomet XI, s'écrie une jeune danseuse : on rioit beaucoup de sa manière de compter les sultans du trône de Mahomet. Dis donc Mahomet II, lui crioit-on de toutes parts, lorsqu'un petit homme à perruque à bourse, que je crois avoir reconnu pour un souffleur, lui fit l'histoire de ce Mahomet, véritablement le second, et du Mahomet II de la Noue, qui reste encore le premier. Écoute-moi, ma petite, dit-il; tu n'étois pas née, mais je n'étois pas loin de l'être quand on

donna le Mahomet de la Noue : c'étoit en 1739. Le style parut inégal, le dialogue boursoufflé et peu dramatique ; mais il y avoit des morceaux d'une grande beauté, un rôle de l'Aga des jannissaires taillé sur un très-grand patron, et un Mahomet caractérisé tel que nous le peint l'histoire ; celui de M. Baour-Lormian, au contraire, est presqu'aussi poli, aussi maître de ses mouvemens, aussi clément que celui de Châteaubriant, donné en 1714 : tu vois, je n'hésite pas sur les dates ; ce nouveau Mahomet a pendant deux ou trois actes, le poignard levé et ne frappe point : il dit sans cesse à son visir, qu'il est son esclave, quelquefois il lui dit qu'il est son ami ; ailleurs, il lui refuse le moindre droit à l'estime de son maître ; plus loin, il le presse de venir partager ses lauriers ; rien de tout cela n'est conséquent : Soliman n'intéresse personne par son amour ; Mahomet n'effraie personne par sa colère, et on s'inquiette peu de savoir si, placée entre ces deux personnages, Émirène couronnera les vœux de Mahomet, ou ceux de Soliman ; elle meurt pour ce dernier ; mais ce visir consent à vivre pour suivre Mahomet à la guerre ; tous deux prennent assez bien leur parti près d'Emirène expirante...... Quelle épouvantable grimace a fait alors Soliman, interrompit la danseuse. ... ; sans Talma, reprit le souffleur, la pièce tomboit ; sans *mon amitié te reste*, il ne restoit à l'auteur que la consolation de crier à la cabale..... Il y a bien crié sans cela, dit quelqu'un ; il y criera donc toujours, dit un autre....., du moins y avoit-il de beaux vers...., sans doute, un grand nombre ; l'auteur *en fait litière*, comme vous le savez et comme il le dit avec cette modestie naïve

qu'ont les gens de son pays; de ceux qu'il a retranchés par complaisance, *on auroit fait la réputation de six poëtes.....* Oh! vous verrez à la lecture! — Et à la scène. — Il y aura une reprise, la pièce se relèvera. En voilà donc encore une de tombée, dit alors un de ces comédiens que je crus reconnaître pour l'auteur habituel de sa troupe, voilà de ces arrêts de MESSIEURS DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE, et ils ont refusé mon *Salomon*, qui ne parloit que par proverbes; et mon drame historique de *Lucrèce*, où j'avois mis en action le crime et sa suite tragique; quel spectacle! Mesdames, tout Paris y auroit couru....., les actrices s'arrachoient le rôle de Lucrèce..... A qui donniez-vous celui de Tarquin, interrompit la danseuse en riant....— Nécessairement à un premier rôle; mais ma pièce a été refusée comme inexécutable. Voilà comme est dirigé le Théâtre-François, on n'y veut pas sortir de la routine de l'ornière, le génie y est entravé, l'imagination y est esclave, et le respect pour les vieux noms empêche de naître des noms modernes qui auroient aussi leur tour.... mais, Durenvers, lui dit un camarade, aimerois-tu mieux tomber comme tels et tels, que d'être refusé..... Tomber! reprit le poëte en courroux, tomber! Si ma pièce eût tombé, c'eût été des nues après son succès..... Les éclats de rire suivirent cette boutade, bien digne d'un auteur gascon. Durenvers l'étoit en effet.

Au-moins, continua une duègne, Mahomet a eu quelques représentations, et l'auteur qui la retiroit pour la corriger, l'a fait imprimer sans y changer une syllabe : cela prouve du res-

pect pour le critique; mais cette *Femme misanthrope*: qu'en dirons-nous? Est-ce là une chute! Aussi quel sujet! Où l'auteur a-t-il vu de la misanthropie dans le caprice d'un amour piqué? Où a-t-il vu qu'une femme n'aime plus les hommes parce qu'un d'eux a cessé de l'aimer? Cela n'existe nulle part, pas même dans cette Amérique septentrionale, d'où venoient ce prétendu bostonien, dont le déguisement étoit si malheureux, et son sauvage qui s'exprimoit en canadéen, et gesticuloit en satyre!!!.... Tout cela est vrai, reprit un jeune premier, mais j'ai vu le moment où le jeu de Bourgoin faisoit réussir l'ouvrage.... Pourquoi aussi ne joue-t-elle pas les soubrettes? quelle est cette obstination de lutter ainsi contre la nature, et de forcer son talent? Qu'elle prenne son parti, nous aurons une jolie soubrette de plus, et une triste princesse de moins; c'est tout profit....

Bah! répliqua une grande livrée, des soubrettes! n'en ont-ils pas assez, selon le comité? Dumerson, quand elle est en verve, et qui s'y met toujours, pour le mouvement, l'énergie et le trait comique, n'en vaut-elle pas deux?.... Et la jolie petite Dupont ne minaude-t-elle pas avec une grâce piquante? Vous voyez bien que la comédie est assez riche puisqu'elle laisse Molière à Lyon, et Bourdais en Westphalie; Bourdais, que je cite, avec franchise, et sans parler de moi qui aurois bien aussi quelques droits à faire valoir...., mais on accueille des débutans imberbes, des Frontins adolescents, d'innocents Labranche; on persuade à Vigny que Grandmesnil avoit trop de chaleur, et qu'il faut bien se garder de ce défaut; Vanhove

passe pour un Caumont; et sa ressemblance future avec Desessarts, tient à Baudrier lieu de passe-port; et moi, moi, je reste en province...... Il te sied bien de te plaindre, dit alors un vieux confident tragique, Martelli a-t-il jamais été appelé? Perroud débutera-t-il? M'a-t-on fait l'honneur de me demander le récit de Théramène? et Florence n'a-t-il pas été trente ans épouvanté de mon nom seul?.... On ne voit que l'injustice qui nous est personnelle, interrompt alors gravement la Clairon de Montargis; qui devoit remplacer Georges, cette belle fugitive, qui? *moi*, *moi*, dis-je, *et c'est assez*..... Notre tragédienne s'étoit levée à ce mot, et avoit présenté à tous les regards un antique colosse, monument d'une haute proportion échappé aux ravages de douze lustres bien comptés.... Allons, tais-toi, vieille Médée, lui dit en riant un Jason moderne, tu débuteras aux Français, quand il y aura un rôle de la mère de Melchisédech.... La reine mère, furieuse à ces mots, alloit se livrer à un emportement beaucoup trop tragique : on les sépare, à cette vue tout s'apaise, et notre Jason fait venir du punch; à cette vue tout s'apaise, et notre Clairon prouve, le verre à la main, qu'elle a hérité d'une partie des talents de Dumesnil.

Je conviens, continue alors un assez bel homme, doué d'une voix de Stentor, que la Comédie-Française est d'une injustice et d'une arrogance révoltante; mais croyez-vous qu'à l'Opéra il y ait plus d'accès pour les talents de province? Cependant, [illegible] tout est [illegible] Lainez se retire; Lays ne consent plus à chanter que ce qu'il n'a pas besoin d'apprendre; Maillard est réduite au rôle de la Haîne, mademoiselle Armand

vit sur son ancienne réputation ; et voici la révolution qui s
prépare. Le Conservatoire va régner en maître à l'Opéra ; parc
qu'il a donné Nourrit, Dérivis, madame Branchu, et mademoi
selle Hymm, il se croit en droit de dicter ses lois à l'Académi
Impériale ; vous verrez que désormais, pour être admis, i
faudra savoir la musique, qu'il faudra même chanter, et qu'o
ne prendra plus pour un opéra, une tragédie heurlée, mêlée d
quelques entrées de ballets ; vous verrez que l'orchestre sera
obligé d'accompagner, et les compositeurs d'être mélodieux :
que devient alors le talent d'un tragédien lyrique tel que moi ?
A quoi me serviront les larges poumons dont ma poitrine de
fer est armée ? qu'est devenu le temps où je n'étois applaudi
que quand je faisois trembler la salle, et que je forçois l'orchestre à se taire, après lui avoir cassé les bras ? C'étoient là
des effets, c'étoit là de l'harmonie ; mais aujourd'hui ils n'ont
qu'un mot à la bouche, du chant, du chant ; je crois aussi
qu'ils veulent de la grâce et de l'expression..... J'aimerois
autant qu'on me parlât d'ame et de goût.... C'est depuis leur
opéra italien, que ces belles idées leur sont passées par la
tête, dit alors une contemporaine de la Médée de tout-à-l'heure ;
l'autre jour j'ai entendu Armide ; elle n'étoit pas reconnoissable. Madame Branchu a eu quelques momens où j'ai retrouvé
avec transport, les anciens cris et l'ancienne méthode ; passé
cela, rien qui rappelle le bon temps de l'Opéra ; au duo, on
[illegible] abattemens voluptueux, étoient devenus sans force et sans voix, et que l'orchestre, avec des sourdines, ne faisoit que soutenir leurs amou-

eux soupirs; et des barbares crioient *bravo*, et des jeunes
ens disoient que tout n'étoit pas perdu, que Gluck étoit
etrouvé, et mille sottises pareilles.

Ce n'est rien encore, reprit le chantre qui avoit entamé la
onversation sur l'Opéra ; je soupçonne une conspiration infer-
ale, l'abomination de la désolation, la contre-révolution
nusicale la plus complète ; on ne s'en tiendra pas à faire chanter
es Français et à égarer le goût du parterre, en cessant de lui
aire entendre les foudres de l'harmonie. Vous verrez qu'un
our on parlera d'italiéniser l'Académie Impériale. L'ordre de
Ialte avoit diverses langues ; on soutiendra, vous le verrez,
ue l'Opéra pourroit fort bien en avoir deux ; que Vestris et
lbert, Clotilde et Gardel n'en danseroient pas plus mal pour
anser après un air de Zingarelli, de Paësiello, de Cimarosa,
u de Mozard, confiés à Tachinardi, à la Catalani, à Crivelli ;
ue la pompe du spectacle ne gâteroit rien à la méthode ita-
enne, et qu'à tout prendre, un spectacle, où les oreilles se-
oient enchantées et les yeux charmés à-la-fois, pourroit bien
tre effectivement le premier théâtre du monde..... Éloignons
es tristes présages........ Je ne les redoute pas comme
ès-prochains, interrompit un vieux musicien, qui avoit pu
asseoir autrefois au banc du roi ; le parti ennemi vient de
aire une faute grave, qu'il paiera peut-être fort cher. L'iniquité
est trahie elle-même : les *dilettanti* sont sortis furieux de *Sémi-*
[illegible] gauche de la Seine, de la mu-
que qui leur a semblé composée pour la rive droite ; à l'Odéon,

il se sont cru un moment rue de la Loi : encore quelques fautes de cette nature, et nous sommes sauvés. Cris pour cris, bruit pour bruit, on aimera toujours mieux, à Paris, le bruit et le cri en français, que de les entendre dans une langue étrangère.... Voilà qui est bien sévère, dit alors un de ces chanteurs à la mode, qui débite du gascon ou du languedocien pour de l'italien. Il y a de très-belles choses dans *Sémiramis*, un bel ensemble, des chœurs bien faits. Crivelli y est intéressant et très-noble, quoique sa manière de chanter ait dans sa beauté même quelque monotonie; madame Festa est une Sémiramis bien foible; Assur, de *soprano*, converti en basse-taille, a exigé un renversement dans la partition; Azema n'est qu'une confidente, mais tout cela ne pouvoit être autrement; et Spontini a fait ce qu'il a pu : à la première représentation le bruit avoit prévalu, l'expression a repris son empire aux suivantes; le second acte, sur-tout, est très-justement applaudi; et puisque vous appelez cela un danger, je le crois encore très-réel.....

Craignez-le pour l'opéra, si vous le voulez, je m'en inquiète peu, interrompit un chanteur petit-maître qui avoit roucoulé pendant toute la conversation; je ne crains rien pour l'opéra comique. Voyez les *Deux Prisonniers* italiens; ont-ils soutenu la comparaison ? n'étoient-ils pas la parodie plutôt que l'imitation d'*Adolphe ?* En général, j'ai vu peu de monde même aux *Due Gemelli*, à la *Molinara*, à la *Griselda*, et notre vieux madame Boulanger, ont fait courir tout Paris. Que l'on me confie

: rôle de Pierrot, dans lequel Elleviou manque de comique et
e légéreté, et l'on aura l'idée de la perfection dans ce genre,
ui n'est pas moderne, mais qu'un talent charmant a remis à la
iode..... Il y sera toujours celui-là, reprit un autre comé-
.en, que la nature de son organe me parut appeler à chanter
dmirablement Marsyas; aussi sa statue est-elle élevée au
iéâtre, comme le buste de Dalayrac; il y a de la propor-
on, cela est juste.... — Sa statue! mais ce n'est pas l'Opéra-
omique qui la lui a élevée. — Non, c'est un amateur qui,
e temps à autre, publie des volumes de pensées. — Il n'en
ut jamais de meilleure. — Mais pourquoi ce pauvre Grétry
st-il ainsi mis à la porte du spectacle? Il tend la main; on le
rend pour un contrôleur qui a pris l'habit de la statue,
ans le *Festin de Pierre*. — Il étoit trop lourd pour le foyer;
est de sa nature d'écraser tout ce qui l'approche. Il a bien
illu lui chercher un terrein plus solide. — Et à propos de Da-
iyrac, que devient son chant du Cygne? — Quoi! sa romance
e Nina, sa musette? — Non, son chant du Cygne, selon
I. Dupaty, c'est-à-dire, son dernier chant, son *Poète* et son
Iusicien? — L'absence des matadors de l'Opéra-Comique a
iterrompu leurs représentations. Le prologue étoit ingénieux;
pot-pourri d'ouverture étoit un hommage délicat; l'ouvrage
voit assez d'élégance dans le style; mais que d'intrigue et
'obscurité! que [illegible] pour peu d'action! que ce
ijet devait prêter à la musique! et combien en effet il lui a
eu prêté! qu'elle venoit souvent à contre temps au milieu de

cet imbroglio comique, et de ces scènes semées de déclamations poétiques, et de tirades prétentieuses! — Dalayrac, cependant, avoit soigné cet ouvrage, il y comptoit. — Dalayrac mourant a pu se tromper; ce qu'il y a de bouffon dans cette composition est assez triste, et les morceaux où il y a quelque prétention au style, ne sont que des lieux communs.

Ne me parlez pas d'une telle troupe, dit alors un homme qui, je le crois, s'est ruiné à en diriger plus d'une; deux sujets la composent ou la détruisent à leur volonté. Ces messieurs sont-ils gais ou tristes, malades ou en bonne santé, à la petite maison de ville, ou à la maison de campagne, ou dans leurs terres, c'est un plaisir de voir les meilleurs ouvrages travestis, et de double en double abandonnés au premier échappé de l'Ambigu ou de la porte Saint-Martin... Parlez-moi d'une troupe qui a de l'ensemble, fût-elle médiocre, de l'égalité, du zèle, de l'union; mais cela ne se voit que dans les théâtres secondaires: Picard avoit réussi à monter sa troupe sur ce ton: chez lui l'amitié opéroit ce que fait l'intérêt aux Variétés.... Parlons-en, dit la *Cendrillon* de Bergerac, c'est là un théâtre; toujours plein, toujours douze cents personnes qui ont la sottise de rire comme des fous pendant trois heures; ce n'est pas la Chatte qui est merveilleuse; c'est la caisse qui est enchantée; et pourquoi crier au mauvais goût? pourquoi [illegible] toujours original? De Tiercelin, n'est-ce pas le Préville du carrefour? De Pothier, trouvez un prince plus comique; je vous le donne à chercher dans

toutes les cours dramatiques de l'Europe; depuis Gauthier Garguille, jusqu'à lui, quelle succession de Turlupins, de Pierrots, de Jeannots, de Pointus, de Nicodêmes, de Riccos, de Cadets Roussel, de Jocrisses ! cette famille est toujours la même, elle change seulement de nom quand le sien est un peu trop déshonoré; de tout temps, la meilleure compagnie a aimé ce genre-là : ma mère m'a dit qu'elle y alloit de son temps deux fois par jour; de cinq à huit avec son mari, de dix à une heure avec le commis de la boutique; il y avoit dans ce temps-là des mœurs et du goût..... comme à présent.

Je n'avois pris aucune part à la conversation : on me regardoit écouter, et plus d'un interlocuteur sembloit me dire des yeux : *Quel emploi joue le camarade?....* Il se faisoit tard. Le bol de punch étoit épuisé, le cercle se sépara, et je vis mes interlocuteurs se répandre dans les petits hôtels garnis voisins, après avoir salué la maîtresse du café, comme on les salue quand on fait porter la dépense sur le mémoire. Ces bonnes gens, dis-je alors à la limonadière, vous inspirent donc quelque confiance, car vous leur ouvrez un crédit assez libéral?.... Tout est payé très-exactement, me dit-elle : le directeur qui emmène un comédien lui paye d'ordinaire ses appointemens, en acquittant ses dettes; et, dans le code hypothécaire des comédiens, c'est le café qui a le privilége sur tout autre créancier. Par fois aussi, faute d'engagement, ils laissent en otage quelques effets; j'ai reçu quelques robes de mousseline pailletée, que j'ai revendues à des élégantes de mon voisinage; quelques habits de

marquis, que des commis me louent pour les bals de la ville; des casques, des poignards, des aigrettes, des turbans, qui me sont enlevés par des amateurs dramatiques de Sceaux et de Choisy; je n'y perds pas, et d'ailleurs le café est toujours rempli de curieux qui, comme vous, viennent étudier cette caste vraiment comique..... — Mais enfin vivent-ils ? — Au jour le jour. Le fond de leur caractère ? — La vanité et la jalousie. — Leurs mœurs ? — Généralement plus honnêtes que celles de la ville; les engagements ne sont pas indissolubles, mais ils sont durables, parce qu'ils ont été volontaires. — Et les enfants ? — On les appelle enfants de la balle; ils commencent par jouer les *amours* qui les ont fait naître; plus tard ils jouent les amoureux, et, comme dans le monde, ils finissent par les Cassandres. Toutes les petites filles sont danseuses d'abord, puis elles chantent le vaudeville, puis l'opéra. Cela remonte au temps de Clairon. Fretillon fut danseuse avant d'être reine de Carthage; et il y a peut-être quelques reines de Carthage futures dans ce que vous avez vu autour de cette table. — Mais pourquoi cette haine particulière contre le Théâtre-Français ? — Parce qu'objet constant de leur ambition, ils frappent sans cesse à cette porte, et y sont reçus comme Amphytrion par Sosie. — Y a-t-il plus de comédiens de province ou ambulants qu'autrefois ? — Le nombre en fut énorme pendant la révolution; les réglements ont restreint le nombre des théâtres; le prêtre, ne vivant plus de l'autel, a quitté le sacerdoce, et je ne puis vous dire combien il y a de rois, de princes, de pères nobles et d'arlequins dans les droits

éunis, dans les douanes et dans les gardes-champêtres. — Ac uellement, pensez-vous que ce nombre diminue encore ? — Tout le rend probable, et cela précisément parce qu'il n'existe lus de préjugés contre les comédiens, et de lois contre eux. — Ma limonadière me paroissant à-la-fois moraliste et philoophe, je la priai de m'expliquer ce que vouloit dire son derier paradoxe, et comment on n'embrasseroit plus un état, depuis u'il n'étoit plus déshonorant. — Autrefois, me dit-elle, une arrière existoit entre le comédien et l'homme du monde; homme du monde voyoit, recevoit le comédien, mais l'existence n'étoit pas la même, les droits n'étoient point égaux, et 'ils mangeoient à la même table, vous savez que ce n'étoit pas la table sainte. Qu'arrivoit-il de là ? c'est qu'il n'y avoit de omédiens que ceux qui y étoient entraînés par un penchant résistible, ceux que la nature y appeloit et qui ne pouvoient ombattre un tel ascendant ; la passion du théâtre faisoit seule es comédiens ; aussi il y en avoit alors ; aujourd'hui on hoisit cet état, on s'y prépare, on fait ses études; il y a es colléges spéciaux, et presqu'une université. Là, toutes es leçons peuvent être reçues sans que la nature ait rien donné; ous n'aurez que des acteurs et des acteurs en petit nombre, opies assez insignifiantes de professeurs médiocres. Je ne connois u'une classe; ce sont les planches; qu'un professeur, c'est le ublic; qu'une manière, c'est celle propre à l'homme, à ses noyens, à sa taille, à son organe, à ses facultés, à sa façon de entir et de penser : celle que vous lui donnez est la vôtre, on

le voit bien ; que voulez-vous qu'il en fasse au théâtre, où le public lui demande la sienne, et ne l'applaudit que quand, par bonheur, il la laisse apercevoir dans un mouvement naturel échappé par hasard ? — Je remerciai ma limonadière, je trouvai qu'elle avoit complètement raison, et souvent j'ai été la revoir, elle et ses hôtes passagers : les figures varient, mais les habitudes sont les mêmes, les costumes semblables, les conversations sur le même ton : la dernière que j'ai entendue rouloit sur la *Vieille Tante* de Picard ; on s'étonnoit que, sur la foi de quelques journaux amis, l'auteur pût croire cet ouvrage au nombre de ses meilleurs, et consentît à quitter sa physionomie ouverte, sa gaîté franche et son imagination vive et folle. La morale est une belle chose, disoient-ils, mais rire est bon, sur-tout à la comédie. *Cagliostro* fut aussi le sujet de quelques boutades : paroles, musique, trappes, souterrains, scènes, fantasmagorie, couplets, magnétisme, tout ce qu'on trouve dans cet ouvrage de sorcellerie fut déclaré l'ouvrage d'auteurs et de musiciens qui n'étoient pas sorciers ; mais que dire de ce que j'ai entendu sur les *Ménestrels*, sur cette fameuse tour d'Amboise que les journaux ont placée en Picardie, sur ce Dunois, *le plus blond des Gaules*, sur ce jovial La Hire, sur ce Cassandre de Xaintrailles, sur les princesses *inutilis* ses filles, sur l'invention merveilleuse de la fosse aux lances, de ces *oubliettes* dont les auteurs se souviendront je l'espère, et sur les chants en faux-bourdon des chevaliers, et sur les romances à castagnettes du Petit-Jéhan-de-Saintré ? Nos comédiens passèrent

si naturellement des *Ménestrels* au dernier mélodrame du triste Théâtre nommé de la Gaîté, qu'ils en parloient depuis long-temps, que je les croyois encore acharnés sur les infortunés *Ménestrels*, auxquels Dieu fasse paix, ou donne de la voix. Je vous laisse à penser, Madame, si la conversation fut piquante le soir de la chute de *la Manie de l'Indépendance* : c'est pousser, disoit-on, jusqu'à *la manie*, *l'indépendance* du style, du plan et des caractères; l'ouvrage cependant fut défendu; on cita des vers heureux, des tirades piquantes, des intentions comiques; on accusa quelques sifflets d'injustice, et l'on crut voir que certains ressouvenirs politiques, maladroitement provoqués, avoient converti quelques auditeurs bénévoles en juges prévenus. L'auteur auroit dû s'y attendre; mais on ne peut tout prévoir. Un malin journaliste lui a bien reproché d'avoir donné son ouvrage pendant l'apparition de la *comète* : voilà, par exemple, qui n'avoit pas le sens commun; la *comète* n'y pouvoit rien. Si quelque influence céleste devoit être redoutée, c'étoit celle de l'éclipse observée quelques jours auparavant. Il y avoit quelqu'analogie, en effet, entre la demi-éclipse de lune, et l'éclipse totale de la pièce; mais la passion ne raisonne pas, et toujours, dans ce pays, un quolibet sera un argument.

J'irai, je me le propose bien, entendre aussi ce qu'on dira au café de...... sur *Amphion*, sur *le Ministre ambitieux*, sur *Absalon*, que l'on va remettre d'après la demande unanime des perruquiers; et sur *Pénélope*, pour laquelle on attend le retour de mademoiselle Georges; non que nous n'ayons pas d'actrices

assez chastes pour paroître dans ce rôle, mais parce que, parmi nos chastes actrices, nous n'en avons pas d'assez belles, et que ce n'est guères qu'avec une grande beauté que le mérite de la chasteté peut produire son effet moral sur nos loges grillées. J'emprunte un peu, je crois, cette gaîté à notre ami M. Geoffroi, qui, de temps en temps, s'en permet d'assez lestes : heureusement que son feuilleton n'est jamais entre les mains des jeunes personnes, et que votre almanach n'est que celui des dames.

Agréez mes hommages.

TABLE
DES MATIÈRES.

FIN.